

Le Monde

DERNIÈRE ÉDITION

QUARANTE-DEUXIÈME ANNÉE N° 12605 - 4,50 F

Fondateur : Hubert Beuve-Méry

Directeur : André Fontaine

VENDREDI 9 AOUT 1985

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE L'ÉLYSÉE SOUS DE GAULLE

M. Bernard Tricot va enquêter sur l'attentat contre le bateau de Greenpeace

La main dans le sac ?

L'affaire du « Rainbow Warrior », ce navire du mouvement écologiste et antinucléaire Greenpeace, coulé le 10 juillet dernier dans le port d'Auckland, est au cœur d'une nouvelle campagne de protestation contre les essais nucléaires français dans la région de Mururoa, a porté un rude coup aux relations franco-néo-zélandaises. A vrai dire, elles n'ont jamais été trop bonnes depuis que la Polynésie française est utilisée, ce qui remonte à 1966, comme champ de tir pour les expérimentations nucléaires servant au développement de la force de dissuasion.

Les autorités de Wellington, après un peu moins d'un mois d'enquête, ont acquis la conviction que l'attentat contre le « Rainbow Warrior », qui a fait un mort, a bel et bien été commis par des mains françaises. Un comble, voyageant avec des passeports suisses volés, a même été inculpé pour sa participation au crime d'Auckland. Reste à connaître la véritable identité des deux accusés et, bien entendu, celle de leurs protecteurs. C'est notamment à cette fin qu'un groupe de policiers néo-zélandais est arrivé mardi 6 août à Paris.

Il est peu probable que le débarquement en France des enquêteurs néo-zélandais ait fait plaisir à tout le monde. Mais qui pouvait faire d'autre M. Mitterrand, sinon ordonner l'ouverture d'une enquête dont on peut d'ailleurs se demander pourquoi elle n'aurait pas été exigée plus tôt ? Une telle enquête, si elle est menée avec la diligence nécessaire, devrait permettre de répondre enfin à la question principale : quelle est la part de responsabilité, si responsabilité il y a, du gouvernement français dans la destruction du « Rainbow Warrior » ?

Questions annexes : le comble arrêté à Auckland « travaillait-il » directement sous les ordres des services français ? Ou bien avait-il une fonction « contractuelle » ? L'opération relevait-elle au contraire de l'initiative privée, secondée par la complicité de certains responsables agissant de leur propre initiative ?

Il est sûr, de toute façon, que l'épisode ne se soldera pas par une amélioration de nos relations avec Wellington. Si la pomme de discorde calédonienne qui a opposé la France à la Nouvelle-Zélande a tendance à s'estomper depuis que les socialistes français appliquent une politique pro-indépendantiste à Nouméa, l'épisode du coulage des essais nucléaires de Mururoa n'est pas prêt de disparaître.

Or le nouveau premier ministre néo-zélandais, le travailliste David Lange, au pouvoir depuis un an, est beaucoup plus intrusif sur ce point. C'est ainsi qu'il n'a pas hésité à s'opposer ouvertement aux États-Unis en interdisant l'escorte dans les ports néo-zélandais des navires de guerre américains porteurs d'armes nucléaires. Et c'est simplement pour ne pas entrer en conflit avec l'Australie voisine que M. Lange n'a pas exigé, au cours du Forum du Pacifique sud qui vient de se tenir dans l'archipel Cook, qu'une telle mesure soit impérativement incluse dans le traité de dénucléarisation de la zone qui vient d'être mis au point.

L'interdiction d'essais nucléaires figure en revanche dans ce texte, et vise directement la France. C'est dire que le conflit n'est pas prêt de disparaître. Raison de plus pour ne pas l'entretenir davantage en ayant recours à des pratiques criminelles ou en les tolérant.

M. Laurent Fabius a déposé, jeudi 8 août, M. Bernard Tricot, ancien secrétaire général de l'Élysée sous la présidence du général de Gaulle, pour mener à bien l'enquête administrative sur l'attentat contre le bateau de Greenpeace, commis le 10 juillet en Nouvelle-Zélande. Dans la lettre de mission, le premier ministre précise que « les conclusions du rapport » seront publiées et que M. Tricot est chargé d'« établir la vérité, préciser les responsabilités et cela sans limitations d'aucune sorte ».

On devrait en faire un film. Avec l'un de ces scénarios invraisemblables, aux rebondissements stupéfiants introduits dans un décor de rêve, le Pacifique et ses myriades d'îles. Ingrédients : la haute stratégie militaire - les explosions nucléaires françaises, la crise en Nouvelle-Calédonie et le jeu des grandes puissances dans cette région, l'univers trouble des services secrets et la politique hexagonale - l'extrême droite active, habituée aux opérations de « barbouzes ».

Car, indéniablement, dans l'affaire du « Rainbow Warrior », ce navire du mouvement écologiste Greenpeace, coulé le 10 juillet dans un port de Nouvelle-Zélande, la réalité dépasse la fiction. Deux mines posées sous la coque, une explosion dont sera victime un photographe portugais qui se trouvait à bord et qui mourra noyé, une cible apparente : la campagne de protestation contre les essais nucléaires français en Polynésie, dont ce châtier britannique devait prendre la tête.

Puis le film s'accroît : un mystérieux couple porteur de faux passeports suisses aux noms d'Alain-Jacques et Sophie-Chaire Turange, trente-quatre et trente-six ans, est arrêté par la police néo-zélandaise, inculpé de meurtre et d'incendie volontaire. En apparence, d'innocents touristes à bord d'un mini-bus. En réalité, ils seraient français, auraient tourné autour du « Rainbow Warrior » et auraient mené à bien l'attentat avec la complicité de l'équipage d'un bateau de 11 mètres parti de Nouméa, l'« Ouvea ». Manque de chance, après un contrôle dans l'île australienne de Norfolk, les policiers laissent repartir l'« Ouvea » et son équipage, le 17 juillet. Depuis, plus rien : le bateau a disparu corps et biens, son équipage s'est volatilisé.

Enfin, nouveau suspense, le président de la République française en personne s'en mêle et réclame « sans délai une enquête rigoureuse ».

EDWY PIENEL
(Lire la suite page 6.)

LA POLITIQUE CULTURELLE

Des diplômes seront créés pour les langues régionales

Les membres du Conseil national des langues et cultures régionales de France, institué par le conseil des ministres du 7 août, devraient être nommés avant la fin de l'été.

D'autre part, de nouveaux certificats d'aptitude professionnelle à l'enseignement secondaire (CAPES), du même type que celui qui a été créé pour la langue bretonne, pourront être progressivement institués.

Une décision symbolique

Le français menacé ? L'histoire de France, longue montée de l'identification nationale autour d'une langue commune, réécrite à l'envers ? L'approbation par le conseil des ministres de la création, proposée par M. Jack Lang, d'un Conseil national des langues et cultures de France et d'un CAPES de breton fait frémir tout ce que la France compte de partisans de la centralisation, comme M. Michel Debré, ou tout simplement de défenseurs acharnés de la langue française.

A l'appel, les Bretons s'inscrivent de façon pas encore, aux ans, leur CAPES, et les régionalistes passionnés voient là une étape dans leur combat.

A la vérité, les décisions du gouvernement ne justifient ni les craintes des uns ni les espoirs des autres.

Le domaine est vaste : chargé de conseiller le gouvernement, il représentera non seulement les langues régionales traditionnelles mais celles parées par les diverses immigrations. Le CAPES de breton est un concours des plus difficiles puisqu'il doit allier à la connaissance de la langue celles qu'exige déjà le professeur dans l'enseignement secondaire : on ne peut fermer à ses titulaires toutes nominations hors du terroir breton. Et ses débouchés sont des plus restreints.

Le Conseil aura bien du mal à ne pas se limiter au rôle d'une aimable tour de Babel, le CAPES à tenter d'autres enseignants que les bretonnants les plus convaincus.

Les décisions gouvernementales n'en ont pas moins une valeur symbolique.

JEAN PLANCHAIS

(Lire la suite page 15.)

PRISONS

Nouvelles réformes

Les réformes se succèdent dans les prisons. Après la parution, jeudi 8 août, au *Journal officiel*, d'un décret modifiant cent sept articles du code de procédure pénale, le ministre de la justice a décidé de continuer sur sa lancée, au rythme régulier qui est le sien depuis mai 1981. A l'autonomie, un autre décret pourrait autoriser les avocats à défendre, à l'intérieur des prisons, les détenus turbulents menacés du « mitard », c'est-à-dire de cellule de punition.

Le décret paru jeudi était attendu (le *Monde* du 19 juin). Il vise à humaniser, autant que faire se peut, la vie carcérale ; à adapter la période d'incarcération à la personnalité des détenus et, bien que cet objectif ne soit pas avoué, à décongestionner les prisons. Ainsi l'une des principales mesures retenues consiste-t-elle à accorder, le cas échéant, des permissions de sortir plus longues aux détenus condamnés à moins d'un an d'emprisonnement. Aujourd'hui ces permissions ne dépassent pas trois jours.

Il faudrait sans doute davantage que ce décret pour écarter tout risque de violence en prison et rendre celle-ci plus acceptable. Mais, ajoutées aux grâces du 14 juillet, ces mesures paraissent de nature à apaiser la tension qui régnait au printemps dans les établissements pénitentiaires.

(Lire page 22 l'article de BERTRAND LE GENDRE.)

Le débat sur la cohabitation

Le débat sur la cohabitation entre M. Mitterrand et une majorité qui lui serait opposée a toutes chances d'occuper pour longtemps les esprits et la vie publique. Ce débat a connu un nouveau développement avec la publication au

Journal officiel de mercredi d'un décret qui augmente le nombre des hauts fonctionnaires nommés par le chef de l'État. Le PC et l'opposition ont aussitôt commenté avec la même désapprobation cette initiative de M. Mitterrand.

Fable

par JEAN-MICHEL ROYER

12 mars 1967. L'Union pour la République, qui regroupe tous les candidats gaullistes, obtient qu'un tiers des sièges de l'Assemblée, la Fédération de la gauche démocratique et socialiste, que préside François Mitterrand, en obtient aussi un tiers. Et le dernier tiers se partage quasi à égalité entre le Parti communiste et le Centre démocratique. La cuisante défaite de ses partisans à l'abord porté le général de Gaulle à l'abdication immédiate. Ses conseillers le retenant par les basques de son uniforme l'ont néanmoins empêché de céder aux tentations de la pèbe à la ligne et de la défection morose. Argument de Georges Pompidou (avec lequel il n'est pas encore brouillé) : « Si vous partez, le V° République est finie : je ne fais battre à plate couture par Mitterrand, pour lequel voteront les communistes et que, Polber, installé à votre place, ne manquera pas d'aider de tout son poids. »

C'est en effet le temps où beaucoup de centristes voient la FGDS d'un bon œil, les seuls liens de celle-ci avec le PCF étant des accords de désistement - qui viennent de jouer à plein.

Alors, que faire ? Le 1^{er} avril, le général change Jacques Chaban-Delmas de former le gouvernement, où les membres du Centre démocratique entrent en nombre ; mais trois défections dans cette formation l'empêchent d'obtenir la confiance. La mort dans l'âme, le chef de l'État doit appeler François Mitterrand, dont les communistes ont annoncé qu'ils soutiendraient le gouvernement sans y participer et qui n'ignore pas que les trois centristes qui ont manqué à Chaban viendront à lui, suivis d'une bonne poignée d'autres, auxquels il ne méprisera pas les portefeuilles.

Entre le fondateur de la V^e République et l'auteur du Coup d'État permanent, le rendez-vous est court, mais glorieux. Les deux hommes se sont durement affrontés deux ans plus tôt lors de l'élection présidentielle.

« M. le premier ministre, dit le général avec une lourde ironie, quel rôle attendez-vous de moi ? Que je sois ce « président-arbitre », que vous avez juré d'être dans vos premières interventions de la campagne de 1965, pour mieux justifier mon « pouvoir personnel » digne d'un tyran asiatique aux poudres recourbées ? Ou bien que je sois ce président « arbitre », résumant tout, qui, recueillant ensuite le tirage au sort, ne paraît être l'opérateur du retour au temps des chrysanthèmes, des potiches et des soliveaux, vous avez prêté dans vos dernières interventions de la même campagne électorale ? (1)

« Monsieur le président de la République, répond François Mitterrand, non sans ironie lui non plus, ce n'est certes pas à moi, humble, de dicter son rôle à l'État de la nation et au gardien de la Constitution. »

« Eh bien ! nous l'appliquons cette Constitution, et à la lettre encore ! Cette pratique du « domaine réservé », sur laquelle vous n'avez cessé de tirer à boulets rouges, je l'abandonne : elle n'est concevable que quand le président a le gouvernement de son choix et une majorité à sa suite. Si ce n'est pas le cas, les choses changent : de présidentielle, notre régime a géométriquement variable, devient parlementaire. On se souvient alors de l'article 20, qui veut que le premier ministre détermine et conduise la politique de la nation. Voilà tout. »

« Sur ces bases-là nous nous entendons à merveille, mon général. »

« A une petite condition toutefois, mon cher : que vous ne tentiez pas de confisquer la politique extérieure à votre profit, ce serait un « coup d'État », selon votre forte expression d'il y a trois ans... (2) »

« Mais... »

« Pas de mais, je vous prie : je n'invoque que l'article 15 de la Constitution, qui veut que je sois le chef des armées, que l'article 3 qui

veut que je sois le garant de l'application des traités et que l'article 52 qui me fait négocier et ratifier ces derniers... (3) »

« Arrêtons cette fable sur quelques questions. Nous sommes au printemps de 1967. Le 21 avril, les colonnes prennent le pouvoir à Athènes. Passant outre à la volonté du chef de l'État, le gouvernement Mitterrand, répondant au vœu de l'Assemblée, rompt les relations diplomatiques avec la Grèce : ne connaissez-vous pas un « coup d'État » en « confisquant » la politique extérieure ?

Le 16 mai, dans sa conférence de presse, le général de Gaulle rejette la candidature britannique au Marché commun. Le gouvernement, à son tour, ne voit-il pas là un « coup d'État » ?

Le 5 juin éclate la guerre des six jours, et le général décrète l'embargo des livraisons d'armes au Proche-Orient avant de qualifier, un peu plus tard, le peuple d'Israël de « sûr de lui et dominateur ». Le gouvernement le laisse faire, vraiment ?

Et n'évoquons pas le problème de la dissuasion nucléaire sur laquelle règne « le chef des armées », et à laquelle tant François Mitterrand que Jean Lecanuet, sans parler des communistes, sont alors farouchement hostiles (ce fut, pour les uns comme pour les autres, l'un des chevaux de bataille de la campagne présidentielle de 1965, avec le « pouvoir personnel »).

(1) Sur ce changement de langage, voir la Campagne présidentielle de 1965, par René-Gérard Solignac, PUF, 1967, pp. 33 à 47.

(2) Cf. le Coup d'État permanent (1964) et, d'autre part, les propositions par M. François Mitterrand le 10 juillet 1985.

(3) Cf. l'entretien de M. Mitterrand avec Yves Monnoir, le 14 juillet 1985.

(4) « La V^e République en danger », le *Monde* du 6 août 1985.

Le Monde

DES LIVRES

- Marcel Aymé à cœur ouvert.
- Le feuilleton de Bertrand Poirot-Delpech : « Germinal », cent ans après.
- Histoire : Machiavel, un tigre de papier ?
- Les écrivains et le voyage (II) : Hector Bianciotti, Jean-Noël Pancrazi et Anne Bragance.
- Lettres étrangères : Léon Feuchtwanger.

Pages 9 à 14

LIRE

3. POLOGNE

L'incroyable aventure d'un déserteur soviétique.

8. MÉDECINE

Découverte de deux nouvelles substances antidouleur.

DISNEYLAND

Négocier « à une voix » le projet de Mame-la-Vallée.

20. AFFAIRES

Les champions de la haute compétition.

22. OUGANDA

Sanglantes « chasses aux sorcières ».

Refusé en Pologne

M. Claude Lantmann, qui nous avons pu lire dans son livre, nous a montré que le film, en fait, est une œuvre d'art, et que le film, en fait, est une œuvre d'art, et que le film, en fait, est une œuvre d'art.

du Pacifique sud

La France a refusé une commission d'enquête internationale sur l'attentat contre le bateau de Greenpeace.

jud-africaine

ont été arrêtés

Mme Mendela

responsable

du mouvement

anti-apartheid

à Johannesburg

et à Durban

en Afrique du Sud

et en Namibie

et en Botswana

et en Swaziland

et en Lesotho

et en Zambie

et en Zimbabwe

et en Malawi

et en Mozambique

et en Angola

et en Namibie

et en Botswana

et en Swaziland

et en Lesotho

et en Zambie

et en Zimbabwe

et en Malawi

et en Mozambique

et en Angola

et en Namibie

et en Botswana

et en Swaziland

et en Lesotho

et en Zambie

et en Zimbabwe

et en Malawi

et en Mozambique

et en Angola

et en Namibie

et en Botswana

et en Swaziland

et en Lesotho

et en Zambie

et en Zimbabwe

et en Malawi

et en Mozambique

et en Angola

et en Namibie

et en Botswana

et en Swaziland

enquête

PHOENIX, AMÉRIQUE 1985

La ville dont les bébés ont cinquante ans

par BERNARD GUETTA

Phoenix (Arizona). — Étrangement percé de minces ouvertures en croisillons de béton, un mur d'enceinte retranche de l'Arizona, du monde et de la vie Sun City. La Cité du soleil. Aucune porte ni autre garde ne vous interdit d'y pénétrer mais rien ne vous empêche non plus de vouloir fuir tant il est difficile, dans une ville dont le moyenne d'âge est de soixante et onze ans et dont les quarante-cinq mille habitants sont tous des retraités, de ne pas, partout, sentir la mort.

Elle flotte dans les halélines, furieusement parfumées pour briser leurs relents médicamenteux. Insolente, elle s'étale dans le corps délabré de cet homme absent qui erre en short et chaussons entre les rayons d'un supermarché. Vulgaire, elle berce d'azouze ciérda des déjeuners aux chaises longues. Obsédante, elle vous fait chercher à chaque coin de rue, sur chaque bout de gazon, ce cimetière que la carte n'indique pas, dont la dédicace interdit de s'enquérir mais qui devrait bien — plus obligatoirement ici qu'en tout autre lieu — se trouver quelque part.

La mort est là, mais en vérité personne ne fuit : elle attire au contraire — surprise — agitant l'immobilier d'un promoteur de génie qu'elle s'emporte un jour de fête nationale américaine, le 4 juillet 1974. Delbert Eugene Webb, c'était son nom, était né sept mois avant le séisme en Californie, dont son grand-père maternel, paysan allemand, avait construit l'un des premiers systèmes d'irrigation. Entrepreneur, son père était, lui, fils d'un évangéliste anglais et grand amateur de baseball, et c'est très logiquement que ces ingrédients réunis allaient produire un Américain de légende dont la fortune personnelle s'élevait, en 1963, à plus de 100 millions de dollars.

Un nouveau style de vie

Il n'en avait naturellement pas un seul en poche à son arrivée à Phoenix où l'avait — classique début — conduit l'espoir que l'air chaud, à mois sec, de l'Arizona serait propice à sa santé déclinante. En fait, il y a un patron qui fait faillite et un client qui l'aide à reprendre la fonds et à créer ainsi la Del E. Webb Construction Company qui bâtit pour le Pentagone et dont la première extension en dehors de Phoenix aura été, dans le Nevada frontalier, la capitale du jeu : Las Vegas.

Del Webb était grand, portait beau, finissait une célèbre équipe de baseball, fréquentait les casinos, mais sa gloire, celle qui lui fit faire la couverture de *Time* en 1962 et le fera, peut-être, entrer dans la (petite) histoire des États-Unis, c'est Sun City.

Officiellement, cette banale banlieue résidentielle s'appelle Sun City. Mais, pour avoir le droit de vivre dans cette « cité du soleil », il faut avoir au moins cinquante ans. Un « paradis » pour « retraités actifs » ou un lieu de solitude sur lequel plane l'ange de la mort ?

Hier, il y a trente ans, il n'y avait là, à 20 kilomètres au nord-ouest de Phoenix, que des champs de coton bordés d'un hameau de modestes maisons pour retraités. Les champs, Del Webb les connaissait pour les longer depuis qu'il avait, à proximité, construit, avant-guerre, une base militaire dont on connaît l'importance dans l'histoire du Phoenix. D'un coup, Del Webb acquiert, en 1959, quelque 4 500 hectares, construit un grand terrain de golf, un « centre de détente » avec cafétéria, bowling, salles de sport et ateliers d'artisanat, un centre commercial enfin, et cinq, juste cinq, maisons modèles. Il s'invente la « retraite active » et un « nouveau style de vie » sur lesquels est axée toute la publicité. La vieillesse devient une jeunesse que vont entretenir la pratique du sport, la soleil de l'Arizona et une intense vie sociale entre gens de même âge et de mêmes revenus. Deux doigts d'Amérique (pour être heureux, souriez), pour être jeunes, faites comme si, etc., deux doigts d'insouciance du temps et de l'événement des loins, et cent mille visiteurs pleinent au premier jour un site qui n'attend plus que leurs propres dollars pour, d'irruption, devenir gros lot.

Deux cent soixante maisons sont vendues en un week-end, mille trois cents en un an, vingt-cinq mille bientôt et en passe, en 1978, à Sun City West qui compte déjà quinze mille habitants et en comptera quarante mille au début du siècle. Cela signifie que dans quinze ans vivront ici, repliés sur eux-mêmes et dans un tissu urbain presque continu, quatre-vingt mille « senior citizens » (l'euphémisme américain pour « personnes âgées ») qui prendront, grâce aux progrès de la médecine, à relever beaucoup plus massivement du quatrième âge que du troisième.

En 1980, 10 % des Américains avaient déjà plus de soixante-cinq ans et seulement 1 % plus de quatre-vingt-cinq, mais ces pourcentages seront respectivement de 11 % et de 2 % en l'an 2000 et de 11,5 % et 2,6 % en 2010. « Heureusement », écrit récemment *Newsweek* en commentant ces statistiques, les parents âgés se chargent mieux que jamais de leur propre fardeau grâce à « un des deux noms génériques donnés à Sun City et ses toujours plus nombreuses émules ».

Heureusement ? Franchi la mur d'enceinte, c'est dans une banlieue résidentielle américaine que l'on pénètre. Les avenues ont des terre-pleins de gazon et les maisons leur jardin à barbecue. De

porche en porche — sur lesquels flotte souvent la bannière étoilée, — les trottoirs s'incurvent mollement pour mieux laisser glisser les voitures jusqu'aux garages. La monotonie des artères est si anesthésiante qu'on ne sait jamais bien si l'on a déjà passé dix croisements ou fait du sur-place.

Le paysage est familier, mais lorsque, sur ce parking, s'ouvrent les portes aux vitres fumées pour ne laisser descendre que des grands-parents sans petites-enfants, la légèreté humaine de la « retraite active » est à tout le moins

sauf à avoir un conjoint qui ait franchi cette barre — et lorsqu'ils viennent pour des vacances ou une visite du dimanche les enfants n'ont accès qu'à deux des piscines, deux heures par jour et à des moments différents. Les voir le moins possible, les décourager le plus possible et si un divorce officieux ou la disparition de leurs deux parents les oblige à venir vivre à Sun City, il faudra obtenir une autorisation spéciale. Sur les quarante-cinq mille habitants de la ville, cinquante-trois vivent, en 1980, moins de dix-huit ans : un pour mille.

Débout dans la piscine, sur la coup de miel, on boit en marchant dans l'eau ou en faisant jouer ses articulations. D'autres lisent ou somnoient sur les chaises longues et peu de maillots ont été choisis pour déguiser une atteinte ou l'autre. Une dame ne se montrant sans doute pas n'importe où, à soixante-dix-sept ans, avec la fesse débordant d'un décolleté plongeant et ces gènes oubliés comptant certainement pour beaucoup. Mais tout de même : comment peut-on choisir Sun City ?

« C'est la guerre »

Alors, tout le monde a crié que c'était la « parade », tout le monde parlait en même temps avec une vraie rage de convaincre et voilà ce qui s'entendait dans une cacophonie qui eût fait un spot télévisé de la meilleure publicité de Madison Avenue n'aurait pas su concevoir pour la compagnie Del Webb :

« Au lieu d'être dans une chaise roulante, je suis éprouvé par toutes les activités que nous avons. »

« Ici, les gens sont merveilleux. »

« Et puis d'abord, qu'est-ce que vous avez contre le jardin d'Eden ? »

« Tous les hivers de ma vie, j'ai vécu dans la neige de Chicago et maintenant la seule que je vois c'est la télévision. »

« Nous avons même un théâtre, et moi je n'étais jamais monté sur une scène avant de venir ici. »

« Ici, nous pouvons tirer la porte et partir en vacances sans craquer un cambrioleur. »

Minute ! Pouce ! Question : « Personne n'est donc gêné par cette exclusion des enfants ? » Alors tous, sans hésitation : « Mais non, mais pas du tout : au contraire ! » et la cacophonie reprend de plus belle :

« Avant que je ne parte de San Francisco, les enfants de mes nouveaux

voisins m'ont cassé des carreaux, comme ça, pour jouer. »

« Les enfants, on les a élevés, on les a aidés et maintenant, nous voulons penser à nous. »

Le colonel McKinnis qui anime la Lions de Sun City et qui a doté la ville d'un petit système de transports publics pour les plus pauvres en est resté coi. « Comme nous distons en Europe : c'est la guerre ! », a-t-il murmuré avant d'aller retrouver son ami Sam autour d'une tasse de café. Le colonel : « Nous avons appris à nos enfants à être bruyants, irrespectueux, indépendants. Maintenant, nous n'aimons pas ça et la seule chose que nous puissions faire est de nous éloigner d'eux. »

Les terrains de golf sont superbes, les piscines longues et profondes, les clubs innombrables, les hôpitaux et les médecins à portée de main, une milice de volontaires assure la sécurité, étoile de shérif sur la poitrine, et puis il y a les Pom Poms — une troupe de majorettes qui sautent, dansent, lèvent la cuisse et font le grand écart dans la moyenne d'âge de Sun City, en bonne et belle santé.

Evidemment, il y a aussi l'alcoolisme, les suicides, les économies qui fondent, les retraites qui n'ont pas suivi l'inflation, ceux qui à l'enfermement et ceux dont on retrouve les cadavres dans des maisons barricadées, la solitude des veuves et les batailles pour se décrocher un veuf. On en parle, à mots couverts, comme des familles qui ne se déplacent même pas pour les obsèques et envoient seulement un ordre de vœux de la maison.

Aucun résident de Sun City n'en dira pour autant du mal et, apparemment, pas seulement parce que ce serait dévaliser la maison. Mike, la soixantaine : « Voyez-vous, nous pouvons prendre ce diner ensemble et bavarder mais plus d'une soirée vous me trouveriez ennuyeux (...). Je n'aimerais pas être dans l'Ohio, sans soleil, à attendre que mon fils rentre du travail et me demande s'il aura ou non du temps pour une partie de cartes avec moi. »

Que répondre à cela ? Ou on doit, malheureusement, partir car on a un rendez-vous, très tôt le lendemain matin, avec un pompier — mais ça, ce sera la suite de l'histoire où l'on constatera que, à Phoenix, un jeune homme ne désespère pas, même du syndicalisme.

Prochain article :

LA FOI D'UN HYBRIDE

Desin de JACQUES BELLENGER

sojette à discussion. D'exclusion, de barricade ou de solidarité, le ghetto est un élément constitutif de la ville arriérée mais nulle part, ni dans les ruines d'un quartier noir misérable, ni dans l'insécurité d'une Chinatown, ni dans la splendeur silencieusement folle de Beverly Hills, ni dans la délimitation sans tremblement des carres blancs de Washington, ni dans la partie humide de San Francisco, nulle part l'enfermement n'est pur et simplement interdit de séjour.

A Sun City, dont le nom rit tant, les bébés ont cinquante ans — l'âge au-dessous duquel on ne peut s'installer ici,

sauf à avoir un conjoint qui ait franchi cette barre — et lorsqu'ils viennent pour des vacances ou une visite du dimanche les enfants n'ont accès qu'à deux des piscines, deux heures par jour et à des moments différents. Les voir le moins possible, les décourager le plus possible et si un divorce officieux ou la disparition de leurs deux parents les oblige à venir vivre à Sun City, il faudra obtenir une autorisation spéciale. Sur les quarante-cinq mille habitants de la ville, cinquante-trois vivent, en 1980, moins de dix-huit ans : un pour mille.

Débout dans la piscine, sur la coup de miel, on boit en marchant dans l'eau ou en faisant jouer ses articulations. D'autres lisent ou somnoient sur les chaises longues et peu de maillots ont été choisis pour déguiser une atteinte ou l'autre. Une dame ne se montrant sans doute pas n'importe où, à soixante-dix-sept ans, avec la fesse débordant d'un décolleté plongeant et ces gènes oubliés comptant certainement pour beaucoup. Mais tout de même : comment peut-on choisir Sun City ?

« C'est la guerre »

Alors, tout le monde a crié que c'était la « parade », tout le monde parlait en même temps avec une vraie rage de convaincre et voilà ce qui s'entendait dans une cacophonie qui eût fait un spot télévisé de la meilleure publicité de Madison Avenue n'aurait pas su concevoir pour la compagnie Del Webb :

« Au lieu d'être dans une chaise roulante, je suis éprouvé par toutes les activités que nous avons. »

« Ici, les gens sont merveilleux. »

« Et puis d'abord, qu'est-ce que vous avez contre le jardin d'Eden ? »

« Tous les hivers de ma vie, j'ai vécu dans la neige de Chicago et maintenant la seule que je vois c'est la télévision. »

« Nous avons même un théâtre, et moi je n'étais jamais monté sur une scène avant de venir ici. »

« Ici, nous pouvons tirer la porte et partir en vacances sans craquer un cambrioleur. »

Minute ! Pouce ! Question : « Personne n'est donc gêné par cette exclusion des enfants ? » Alors tous, sans hésitation : « Mais non, mais pas du tout : au contraire ! » et la cacophonie reprend de plus belle :

« Avant que je ne parte de San Francisco, les enfants de mes nouveaux

voisins m'ont cassé des carreaux, comme ça, pour jouer. »

« Les enfants, on les a élevés, on les a aidés et maintenant, nous voulons penser à nous. »

Le colonel McKinnis qui anime la Lions de Sun City et qui a doté la ville d'un petit système de transports publics pour les plus pauvres en est resté coi. « Comme nous distons en Europe : c'est la guerre ! », a-t-il murmuré avant d'aller retrouver son ami Sam autour d'une tasse de café. Le colonel : « Nous avons appris à nos enfants à être bruyants, irrespectueux, indépendants. Maintenant, nous n'aimons pas ça et la seule chose que nous puissions faire est de nous éloigner d'eux. »

Les terrains de golf sont superbes, les piscines longues et profondes, les clubs innombrables, les hôpitaux et les médecins à portée de main, une milice de volontaires assure la sécurité, étoile de shérif sur la poitrine, et puis il y a les Pom Poms — une troupe de majorettes qui sautent, dansent, lèvent la cuisse et font le grand écart dans la moyenne d'âge de Sun City, en bonne et belle santé.

Evidemment, il y a aussi l'alcoolisme, les suicides, les économies qui fondent, les retraites qui n'ont pas suivi l'inflation, ceux qui à l'enfermement et ceux dont on retrouve les cadavres dans des maisons barricadées, la solitude des veuves et les batailles pour se décrocher un veuf. On en parle, à mots couverts, comme des familles qui ne se déplacent même pas pour les obsèques et envoient seulement un ordre de vœux de la maison.

Aucun résident de Sun City n'en dira pour autant du mal et, apparemment, pas seulement parce que ce serait dévaliser la maison. Mike, la soixantaine : « Voyez-vous, nous pouvons prendre ce diner ensemble et bavarder mais plus d'une soirée vous me trouveriez ennuyeux (...). Je n'aimerais pas être dans l'Ohio, sans soleil, à attendre que mon fils rentre du travail et me demande s'il aura ou non du temps pour une partie de cartes avec moi. »

Que répondre à cela ? Ou on doit, malheureusement, partir car on a un rendez-vous, très tôt le lendemain matin, avec un pompier — mais ça, ce sera la suite de l'histoire où l'on constatera que, à Phoenix, un jeune homme ne désespère pas, même du syndicalisme.

Prochain article :

LA FOI D'UN HYBRIDE

Desin de JACQUES BELLENGER

sojette à discussion. D'exclusion, de barricade ou de solidarité, le ghetto est un élément constitutif de la ville arriérée mais nulle part, ni dans les ruines d'un quartier noir misérable, ni dans l'insécurité d'une Chinatown, ni dans la splendeur silencieusement folle de Beverly Hills, ni dans la délimitation sans tremblement des carres blancs de Washington, ni dans la partie humide de San Francisco, nulle part l'enfermement n'est pur et simplement interdit de séjour.

A Sun City, dont le nom rit tant, les bébés ont cinquante ans — l'âge au-dessous duquel on ne peut s'installer ici,

sauf à avoir un conjoint qui ait franchi cette barre — et lorsqu'ils viennent pour des vacances ou une visite du dimanche les enfants n'ont accès qu'à deux des piscines, deux heures par jour et à des moments différents. Les voir le moins possible, les décourager le plus possible et si un divorce officieux ou la disparition de leurs deux parents les oblige à venir vivre à Sun City, il faudra obtenir une autorisation spéciale. Sur les quarante-cinq mille habitants de la ville, cinquante-trois vivent, en 1980, moins de dix-huit ans : un pour mille.

Débout dans la piscine, sur la coup de miel, on boit en marchant dans l'eau ou en faisant jouer ses articulations. D'autres lisent ou somnoient sur les chaises longues et peu de maillots ont été choisis pour déguiser une atteinte ou l'autre. Une dame ne se montrant sans doute pas n'importe où, à soixante-dix-sept ans, avec la fesse débordant d'un décolleté plongeant et ces gènes oubliés comptant certainement pour beaucoup. Mais tout de même : comment peut-on choisir Sun City ?

« C'est la guerre »

Alors, tout le monde a crié que c'était la « parade », tout le monde parlait en même temps avec une vraie rage de convaincre et voilà ce qui s'entendait dans une cacophonie qui eût fait un spot télévisé de la meilleure publicité de Madison Avenue n'aurait pas su concevoir pour la compagnie Del Webb :

« Au lieu d'être dans une chaise roulante, je suis éprouvé par toutes les activités que nous avons. »

« Ici, les gens sont merveilleux. »

« Et puis d'abord, qu'est-ce que vous avez contre le jardin d'Eden ? »

« Tous les hivers de ma vie, j'ai vécu dans la neige de Chicago et maintenant la seule que je vois c'est la télévision. »

« Nous avons même un théâtre, et moi je n'étais jamais monté sur une scène avant de venir ici. »

« Ici, nous pouvons tirer la porte et partir en vacances sans craquer un cambrioleur. »

Minute ! Pouce ! Question : « Personne n'est donc gêné par cette exclusion des enfants ? » Alors tous, sans hésitation : « Mais non, mais pas du tout : au contraire ! » et la cacophonie reprend de plus belle :

« Avant que je ne parte de San Francisco, les enfants de mes nouveaux

voisins m'ont cassé des carreaux, comme ça, pour jouer. »

« Les enfants, on les a élevés, on les a aidés et maintenant, nous voulons penser à nous. »

Le colonel McKinnis qui anime la Lions de Sun City et qui a doté la ville d'un petit système de transports publics pour les plus pauvres en est resté coi. « Comme nous distons en Europe : c'est la guerre ! », a-t-il murmuré avant d'aller retrouver son ami Sam autour d'une tasse de café. Le colonel : « Nous avons appris à nos enfants à être bruyants, irrespectueux, indépendants. Maintenant, nous n'aimons pas ça et la seule chose que nous puissions faire est de nous éloigner d'eux. »

Les terrains de golf sont superbes, les piscines longues et profondes, les clubs innombrables, les hôpitaux et les médecins à portée de main, une milice de volontaires assure la sécurité, étoile de shérif sur la poitrine, et puis il y a les Pom Poms — une troupe de majorettes qui sautent, dansent, lèvent la cuisse et font le grand écart dans la moyenne d'âge de Sun City, en bonne et belle santé.

Evidemment, il y a aussi l'alcoolisme, les suicides, les économies qui fondent, les retraites qui n'ont pas suivi l'inflation, ceux qui à l'enfermement et ceux dont on retrouve les cadavres dans des maisons barricadées, la solitude des veuves et les batailles pour se décrocher un veuf. On en parle, à mots couverts, comme des familles qui ne se déplacent même pas pour les obsèques et envoient seulement un ordre de vœux de la maison.

Aucun résident de Sun City n'en dira pour autant du mal et, apparemment, pas seulement parce que ce serait dévaliser la maison. Mike, la soixantaine : « Voyez-vous, nous pouvons prendre ce diner ensemble et bavarder mais plus d'une soirée vous me trouveriez ennuyeux (...). Je n'aimerais pas être dans l'Ohio, sans soleil, à attendre que mon fils rentre du travail et me demande s'il aura ou non du temps pour une partie de cartes avec moi. »

Que répondre à cela ? Ou on doit, malheureusement, partir car on a un rendez-vous, très tôt le lendemain matin, avec un pompier — mais ça, ce sera la suite de l'histoire où l'on constatera que, à Phoenix, un jeune homme ne désespère pas, même du syndicalisme.

Prochain article :

LA FOI D'UN HYBRIDE

Desin de JACQUES BELLENGER

sojette à discussion. D'exclusion, de barricade ou de solidarité, le ghetto est un élément constitutif de la ville arriérée mais nulle part, ni dans les ruines d'un quartier noir misérable, ni dans l'insécurité d'une Chinatown, ni dans la splendeur silencieusement folle de Beverly Hills, ni dans la délimitation sans tremblement des carres blancs de Washington, ni dans la partie humide de San Francisco, nulle part l'enfermement n'est pur et simplement interdit de séjour.

A Sun City, dont le nom rit tant, les bébés ont cinquante ans — l'âge au-dessous duquel on ne peut s'installer ici,

sauf à avoir un conjoint qui ait franchi cette barre — et lorsqu'ils viennent pour des vacances ou une visite du dimanche les enfants n'ont accès qu'à deux des piscines, deux heures par jour et à des moments différents. Les voir le moins possible, les décourager le plus possible et si un divorce officieux ou la disparition de leurs deux parents les oblige à venir vivre à Sun City, il faudra obtenir une autorisation spéciale. Sur les quarante-cinq mille habitants de la ville, cinquante-trois vivent, en 1980, moins de dix-huit ans : un pour mille.

Débout dans la piscine, sur la coup de miel, on boit en marchant dans l'eau ou en faisant jouer ses articulations. D'autres lisent ou somnoient sur les chaises longues et peu de maillots ont été choisis pour déguiser une atteinte ou l'autre. Une dame ne se montrant sans doute pas n'importe où, à soixante-dix-sept ans, avec la fesse débordant d'un décolleté plongeant et ces gènes oubliés comptant certainement pour beaucoup. Mais tout de même : comment peut-on choisir Sun City ?

« C'est la guerre »

Alors, tout le monde a crié que c'était la « parade », tout le monde parlait en même temps avec une vraie rage de convaincre et voilà ce qui s'entendait dans une cacophonie qui eût fait un spot télévisé de la meilleure publicité de Madison Avenue n'aurait pas su concevoir pour la compagnie Del Webb :

« Au lieu d'être dans une chaise roulante, je suis éprouvé par toutes les activités que nous avons. »

« Ici, les gens sont merveilleux. »

« Et puis d'abord, qu'est-ce que vous avez contre le jardin d'Eden ? »

« Tous les hivers de ma vie, j'ai vécu dans la neige de Chicago et maintenant la seule que je vois c'est la télévision. »

« Nous avons même un théâtre, et moi je n'étais jamais monté sur une scène avant de venir ici. »

« Ici, nous pouvons tirer la porte et partir en vacances sans craquer un cambrioleur. »

Minute ! Pouce ! Question : « Personne n'est donc gêné par cette exclusion des enfants ? » Alors tous, sans hésitation : « Mais non, mais pas du tout : au contraire ! » et la cacophonie reprend de plus belle :

« Avant que je ne parte de San Francisco, les enfants de mes nouveaux

voisins m'ont cassé des carreaux, comme ça, pour jouer. »

« Les enfants, on les a élevés, on les a aidés et maintenant, nous voulons penser à nous. »

Le colonel McKinnis qui anime la Lions de Sun City et qui a doté la ville d'un petit système de transports publics pour les plus pauvres en est resté coi. « Comme nous distons en Europe : c'est la guerre ! », a-t-il murmuré avant d'aller retrouver son ami Sam autour d'une tasse de café. Le colonel : « Nous avons appris à nos enfants à être bruyants, irrespectueux, indépendants. Maintenant, nous n'aimons pas ça et la seule chose que nous puissions faire est de nous éloigner d'eux. »

Les terrains de golf sont superbes, les piscines longues et profondes, les clubs innombrables, les hôpitaux et les médecins à portée de main, une milice de volontaires assure la sécurité, étoile de shérif sur la poitrine, et puis il y a les Pom Poms — une troupe de majorettes qui sautent, dansent, lèvent la cuisse et font le grand écart dans la moyenne d'âge de Sun City, en bonne et belle santé.

Evidemment, il y a aussi l'alcoolisme, les suicides, les économies qui fondent, les retraites qui n'ont pas suivi l'inflation, ceux qui à l'enfermement et ceux dont on retrouve les cadavres dans des maisons barricadées, la solitude des veuves et les batailles pour se décrocher un veuf. On en parle, à mots couverts, comme des familles qui ne se déplacent même pas pour les obsèques et envoient seulement un ordre de vœux de la maison.

Aucun résident de Sun City n'en dira pour autant du mal et, apparemment, pas seulement parce que ce serait dévaliser la maison. Mike, la soixantaine : « Voyez-vous, nous pouvons prendre ce diner ensemble et bavarder mais plus d'une soirée vous me trouveriez ennuyeux (...). Je n'aimerais pas être dans l'Ohio, sans soleil, à attendre que mon fils rentre du travail et me demande s'il aura ou non du temps pour une partie de cartes avec moi. »

Que répondre à cela ? Ou on doit, malheureusement, partir car on a un rendez-vous, très tôt le lendemain matin, avec un pompier — mais ça, ce sera la suite de l'histoire où l'on constatera que, à Phoenix, un jeune homme ne désespère pas, même du syndicalisme.

Prochain article :

LA FOI D'UN HYBRIDE

Desin de JACQUES BELLENGER

sojette à discussion. D'exclusion, de barricade ou de solidarité, le ghetto est un élément constitutif de la ville arriérée mais nulle part, ni dans les ruines d'un quartier noir misérable, ni dans l'insécurité d'une Chinatown, ni dans la splendeur silencieusement folle de Beverly Hills, ni dans la délimitation sans tremblement des carres blancs de Washington, ni dans la partie humide de San Francisco, nulle part l'enfermement n'est pur et simplement interdit de séjour.

A Sun City, dont le nom rit tant, les bébés ont cinquante ans — l'âge au-dessous duquel on ne peut s'installer ici,

sauf à avoir un conjoint qui ait franchi cette barre — et lorsqu'ils viennent pour des vacances ou une visite du dimanche les enfants n'ont accès qu'à deux des piscines, deux heures par jour et à des moments différents. Les voir le moins possible, les décourager le plus possible et si un divorce officieux ou la disparition de leurs deux parents les oblige à venir vivre à Sun City, il faudra obtenir une autorisation spéciale. Sur les quarante-cinq mille habitants de la ville, cinquante-trois vivent, en 1980, moins de dix-huit ans : un pour mille.

Débout dans la piscine, sur la coup de miel, on boit en marchant dans l'eau ou en faisant jouer ses articulations. D'autres lisent ou somnoient sur les chaises longues et peu de maillots ont été choisis pour déguiser une atteinte ou l'autre. Une dame ne se montrant sans doute pas n'importe où, à soixante-dix-sept ans, avec la fesse débordant d'un décolleté plongeant et ces gènes oubliés comptant certainement pour beaucoup. Mais tout de même : comment peut-on choisir Sun City ?

« C'est la guerre »

Alors, tout le monde a crié que c'était la « parade », tout le monde parlait en même temps avec une vraie rage de convaincre et voilà ce qui s'entendait dans une cacophonie qui eût fait un spot télévisé de la meilleure publicité de Madison Avenue n'aurait pas su concevoir pour la compagnie Del Webb :

« Au lieu d'être dans une chaise roulante, je suis éprouvé par toutes les activités que nous avons. »

« Ici, les gens sont merveilleux. »

« Et puis d'abord, qu'est-ce que vous avez contre le jardin d'Eden ? »

« Tous les hivers de ma vie, j'ai vécu dans la neige de Chicago et maintenant la seule que je vois c'est la télévision. »

« Nous avons même un théâtre, et moi je n'étais jamais monté sur une scène avant de venir ici. »

« Ici, nous pouvons tirer la porte et partir en vacances sans craquer un cambrioleur. »

Minute ! Pouce ! Question : « Personne n'est donc gêné par cette exclusion des enfants ? » Alors tous, sans hésitation : « Mais non, mais pas du tout : au contraire ! » et la cacophonie reprend de plus belle :

« Avant que je ne parte de San Francisco, les enfants de mes nouveaux

voisins m'ont cassé des carreaux, comme ça, pour jouer. »

« Les enfants, on les a élevés, on les a aidés et maintenant, nous voulons penser à nous. »

Le colonel McKinnis qui anime la Lions de Sun City et qui a doté la ville d'un petit système de transports publics pour les plus pauvres en est resté coi. « Comme nous distons en Europe : c'est la guerre ! », a-t-il murmuré avant d'aller retrouver son ami Sam autour d'une tasse de café. Le colonel : « Nous avons appris à nos enfants à être bruyants, irrespectueux, indépendants. Maintenant, nous n'aimons pas ça et la seule chose que nous puissions faire est de nous éloigner d'eux. »

Les terrains de golf sont superbes, les piscines longues et profondes, les clubs innombrables, les hôpitaux et les médecins à portée de main, une milice de volontaires assure la sécurité, étoile de shérif sur la poitrine, et puis il y a les Pom Poms — une troupe de majorettes qui sautent, dansent, lèvent la cuisse et font le grand écart dans la moyenne d'âge de Sun City, en bonne et belle santé.

Evidemment, il y a aussi l'alcoolisme, les suicides, les économies qui fondent, les retraites qui n'ont pas suivi l'inflation, ceux qui à l'enfermement et ceux dont on retrouve les cadavres dans des maisons barricadées, la solitude des veuves et les batailles pour se décrocher un veuf. On en parle, à mots couverts, comme des familles qui ne se déplacent même pas pour les obsèques et envoient seulement un ordre de vœux de la maison.

05:11:17

étranger

EUROPE

Suède

LES INCURSIONS SOUS-MARINES DANS LA BALTIQUE AYANT CESSÉ

Stockholm revient à des relations « normales » avec Moscou

De notre correspondant

Stockholm. — Les premiers entretiens politiques à haut niveau entre la Suède et l'Union soviétique depuis l'échouement du sous-marin U-137 près de la base navale de Karlskrona, à l'automne 1981, ont eu lieu les 6 et 7 août à Stockholm. M. Viktor Mal'tsev, premier vice-ministre des affaires étrangères de l'URSS, a rencontré, tour à tour, le chef de la diplomatie suédoise, M. Bodström, le premier ministre, M. Olof Palme, ainsi que son homologue, M. Pierre Schori, secrétaire général du ministère des affaires étrangères. Celui-ci a indiqué que les conversations avaient permis de « prendre la température des relations bilatérales » et de constater qu'elle était « normale ».

Cette amélioration se manifeste dans divers domaines : le commerce entre les deux pays a augmenté de 30 % pendant les quatre premiers mois de 1985, alors qu'il avait fortement régressé depuis 1982 ; deux cas de familles séparées ont été réglés ; la Suède peut maintenant compter sur l'appui de l'Union soviétique pour sa proposition de réglementation par quotas de la pêche au saumon en Baltique. Par ailleurs, les discussions « techniques » sur la délimitation des eaux territoriales en Baltique vont continuer. Sur ce point, toutefois, les pourparlers officiels sont au point mort depuis le printemps 1982, et l'on ne pense pas qu'ils puissent reprendre dans un avenir proche.

De leur côté, les Suédois ont soutenu le moratoire sur les essais nucléaires décidé par l'URSS. Ils considèrent qu'un arrêt des expériences atomiques constitue un élément important du processus de désarmement.

Les violations répétées des eaux territoriales suédoises par des sous-marins soviétiques en 1981 et 1982, puis par des appareils « non identifiés » avaient entraîné le gel des relations bilatérales. Ce dossier a été abordé, la position de Moscou de mesure inchangée : un seul sous-marin soviétique, le U-137, a pénétré, en octobre 1982, dans les eaux suédoises et s'est échoué sur un haut-fond à la suite d'une erreur de navigation.

Après cet incident, l'URSS a présenté des excuses officielles et le commandant du bâtiment a été puni. M. Mal'tsev a assuré que l'URSS respectait la neutralité et l'intégrité territoriale de la Suède.

En ce qui concerne les incursions dans les archipels de la Baltique, M. Pierre Schori a déclaré que 1985 avait été « l'année la plus calme depuis 1982 » et que la diminution des activités sous-marines étrangères le long du littoral suédois était peut-être le résultat d'une politique « menée avec fermeté » par Stockholm et des mesures prises par la marine pour faire face à ces violations.

Le premier ministre, M. Olof Palme, et le ministre des affaires étrangères, M. Lennart Bodström, ont accepté de se rendre en visite officielle à Moscou. La date de ce déplacement ne sera fixée qu'après les élections législatives du 15 septembre. Le Parti conservateur, qui avait reproché aux sociaux-démocrates de faire « trop de concessions » aux Soviétiques et de vouloir renouer le dialogue avec eux, ne voit pas d'obstacle majeur à ces visites en Union soviétique. De toute évidence, le gouvernement et l'opposition ne tiennent pas à engager une nouvelle polémique sur les questions de politique étrangère et sur les rapports avec Moscou pendant la campagne électorale.

ALAIN DEBOVE

« Deux marins soviétiques désertent. — Alors même que M. Mal'tsev, le premier vice-ministre des affaires étrangères soviétique, se trouvait à Stockholm, deux marins lituaniens faussaient compagnie à leur équipage en sautant à la mer depuis un chalutier soviétique qui croissait au large des côtes suédoises. L'un gagnait la côte à la nage. L'autre, moins chanceux, était repêché par ses camarades dans le radeau. On ne sait pas si ces deux marins étaient des déserteurs ou s'ils étaient simplement fatigués. La Suède a fait des représentations à l'ambassade d'URSS à Stockholm.

Grande-Bretagne

Victoire en vue pour les journalistes de la BBC

L'émission censurée sera diffusée

De notre correspondant

London. — Les deux mille journalistes de la BBC ont presque obtenu gain de cause. Le documentaire sur l'Irlande du Nord, annulé par le conseil d'administration, a la demande du gouvernement, sera finalement diffusé à une date qui reste à fixer, et avec « quelques modifications ». C'est ce qu'a déclaré, au soir de la grève du 7 août, le directeur général de la BBC, M. Albert Milne, qui semble avoir fait preuve d'une grande fermeté, tant auprès du ministre de l'Intérieur, M. Leon Brittan, que des membres du conseil d'administration, ceux-ci donnant l'impression d'avoir fait soudain marche arrière.

Cette grève, d'une ampleur sans précédent, a paralysé l'ensemble des services d'information des médias audiovisuels britanniques. Elle a été très largement suivie, notamment à la télévision (à la BBC comme dans les stations privées), où elle a été soutenue par la plupart des organisations de techniciens. Les responsables syndicaux, surpris, ont remarqué que jamais un mouvement, que ce soit pour des revendications salariales ou tout autre conflit, n'avait provoqué une telle mobilisation.

A cette pression s'est ajoutée celle de la direction de la BBC, qui s'est rangée aux côtés du personnel : M. Milne et ses principaux adjoints ont menacé de démissionner. La réunion qui a eu lieu mercredi, pendant deux heures, entre M. Milne et son équipe, le conseil d'administration et le ministre de l'Intérieur, a été âpre. Le ton employé par M. Milne montre que la mise au point a été des plus franches. « J'ai bien fait comprendre que l'émission, à mon sens, requiert quelques modifications mais que, fondamentalement, elle peut être diffusée. On s'en remet à moi, comme cela doit être, pour décider sous quelle forme et quand elle sera programmée ». Ce qui signifie que, dans le différend qui opposait les deux membres du conseil d'administration et la direction, celle-ci a, pour le moment, obtenu satisfaction.

Le ministre de l'Intérieur s'est, de toute évidence, heurté lui aussi à la volonté du directeur général. M. Milne a reproché à M. Brittan d'avoir publiquement demandé au conseil d'administration de reconsidérer la diffusion d'une émission. A propos du ministre de l'Intérieur, M. Milne a déclaré : « Il nous a

parlé longuement du droit d'un citoyen de faire des commentaires sur les programmes, et il a dit qu'il était un citoyen comme un autre, mais je lui ai fait observer qu'il était aussi notre ministre de tutelle... » Sous-entendu : il aurait dû s'abstenir, surtout en ce genre.

M. Brittan paraît donc avoir cédé. Il a tenu à déclarer qu'il fallait maintenir la liberté de la BBC et préserver son « pouvoir de décision ». Il a ajouté cependant que, selon lui, tout le monde avait le droit de faire connaître son point de vue et qu'il ne voyait pas pourquoi, seul, le gouvernement en serait privé.

Le tribunal a entendu à Rome, mardi et mercredi, Sedat Sirri Kadem, accusé par Agca d'être l'un des quatre membres du commando chargé de l'assassinat de Jean-Paul II. Sirri Kadem, un militant turc d'extrême gauche, a déclaré, mardi, qu'il n'avait jamais quitté la Turquie avant ce jour et ne pouvait, par conséquent, se trouver place Saint-Pierre le 13 mai 1981.

Pologne

Des militants de Solidarité ont caché pendant quarante-trois mois un déserteur soviétique

Un soir de novembre 1981, un jeune soldat soviétique en garnison en Pologne s'est par-dessus la clôture de son cantonnement, quelques part près de Wrocław. Le « déserteur » remet son sort entre les mains d'inconnus dont il ignore même la langue — des militants anonymes de Solidarité, qui le cachèrent pendant trois ans et demi — quarante-trois mois — et réussirent finalement à le faire passer à l'Ouest, il y a quelques semaines de cela. Un pays européen vient de lui accorder l'asile politique.

Une incroyable aventure

tément. Ils ont leurs propres soucis, les jeunes des deux régimes. Sur place, les seules informations fournies étaient celles de journaux soviétiques — on de Trybuna Ludu, l'organe du parti polonais, mais les soldats ne comprennent pas la langue. Ils ne comprennent pas non plus les rares tracts de Solidarité qui étaient parfois glissés sous les portes de la caserne, et presque toujours immédiatement confisqués par les officiers de sécurité. Pas question non plus d'écouter les radios occidentales : il est interdit de posséder un poste.

Mais il y avait autre chose : presque toutes les nuits, pendant des mois, une alerte était déclenchée ; les soldats, tirés du lit, devaient se ruer, avec tout leur armement, au point de rassemblement, pour s'entendre dire, pour la première fois, par un officier que telle ou telle grève avait été déclenchée à Gdansk ou ailleurs, qu'il fallait y aller des vêtements qu'il fallait s'habiller. Jamais il n'était question d'une intervention des troupes soviétiques, « mais c'était constamment sous-entendu ». Le but essentiel était apparemment de susciter une violente hostilité à l'égard du syndicat indépendant. Avec des résultats mitigés... Au début, on entendait souvent dire parmi les soldats : il faut en finir avec ces grévistes. Mais après l'indifférence, revenait le désespoir, on traitait ses camarades avec un hautement d'épauler. La routine.

Il y avait aussi, évidemment, les tâches d'endoctrinement. Par exemple, on nous montrait une photo de Walesa rencontrant aux Etats-Unis le secrétaire général de la CIA, et on nous disait que c'était une trahison ; il s'agissait sans doute du responsable de l'AFL-CIO.

On ne comprenait rien

Pas question d'avoir le moindre contact avec la population (même pour un petit trafic de cigarettes, du haut du mur du cantonnement). Les soldats sont très tristes, toujours en groupe et accompagnés d'officiers. Que pourrait-il donc savoir de ce pays qui était alors le théâtre d'une expérience sans précédent dans tout le bloc soviétique ? Encore en Russie, il n'en avait qu'une très vague idée. « Les gens s'en fichent complé-

tement. Ils ont leurs propres soucis, les jeunes des deux régimes. Sur place, les seules informations fournies étaient celles de journaux soviétiques — on de Trybuna Ludu, l'organe du parti polonais, mais les soldats ne comprennent pas la langue. Ils ne comprennent pas non plus les rares tracts de Solidarité qui étaient parfois glissés sous les portes de la caserne, et presque toujours immédiatement confisqués par les officiers de sécurité. Pas question non plus d'écouter les radios occidentales : il est interdit de posséder un poste.

Le jeune appelé n'était pourtant pas a priori réceptif à cette propagande. Au contraire. Les alertes constantes l'exaspéraient, il avait réussi à se faire une idée un peu plus précise des réalités polonaises grâce à son affectation. Après avoir monté la garde devant des entrepôts de munitions — dans le nord du pays, — il est employé comme chauffeur et doit, à ce titre, aller porter tous les quinze jours à une blanchisserie le linge des soldats. Il y a, bien sûr, un officier, mais la promenade permet tout de même d'observer certaines choses.

Et puis, parmi les raisons qui l'ont poussé à désertir, il y a aussi l'attitude des officiers, « régulièrement envers pendant le service ». « Je doute que les décrets de Gorbachev aient changé quoi que ce soit », la manière dont ils traitent les hommes de troupe. Lui-même a fait un mois de détention disciplinaire pour « manque de respect » : « J'ai été tellement battu que j'étais sûr de ne pas survivre à une seconde punition de ce genre ».

Pas d'interprète

à l'ambassade de Suède

Hommes ou mauvaises raisons ? Sacha déserte. L'aventure est risquée. Il a entendu parler de diverses tentatives qui se sont terminées tragiquement. Il se dit qu'il pourrait peut-être rester en Pologne. « Ça n'y aura bientôt plus de communistes ». C'est du moins ce qu'il écrit — on est en novembre 1981. Les inconnus qui l'ont recueilli ne sont pas si naïfs. Ils le transfèrent à Varsovie, et on le conduit à proximité de l'ambassade de Suède. A charge pour lui d'essayer d'obtenir l'asile... Il entre dans l'ambassade, mais, ne parlant aucune langue que le russe, est incapable de se faire comprendre. On lui dit de revenir avec un interprète. Retour, pendant, vers ses protecteurs. Trois jours plus tard, le temps d'« organiser » un interprète, c'est la proclamation de l'état de guerre, le couvre-feu, les milliers d'arrestations.

Mais on continuera à cacher Sacha — en trois ans et demi, il changera trente fois d'appartement, et cinq « protecteurs » différents s'occuperont de lui. Seul les protecteurs — contrairement à ceux qui l'abritent sous leur toit — savent qui il est. Les règles de sécurité sont très strictes. On ne revient jamais à une cachette qu'on a quittée. On ne reçoit jamais les gens qui vous ont aidé précédemment. Le plus dur, ce sont les longues journées passées seul dans un appartement, à attendre et à avoir peur. Il en profite pour apprendre le polonais (qu'il parle à présent couramment) en lisant des livres pour les enfants et en regardant la télévision. Mais, à force d'attendre sans rien faire, « on devient fou ». Il demande à travailler — et on lui

Une lettre

pour le « marin »

« C'est la médaille de la Sainte Vierge que je portais à mon cou qui me protégeait », dit-il aujourd'hui en riant (il est orthodoxe, comme sa mère).

Les années passent. Il faut faire quelque chose. En avril 1984, il franchit, en tremblant, les grilles de l'ambassade des Etats-Unis à Varsovie, sous l'œil d'un officier qui le dévisage — mais ne l'interpelle pas. Dans sa poche, il a une lettre écrite en anglais, et qu'il a mission de remettre directement au « marin » de faction à l'intérieur — en évitant de s'adresser à qui que ce soit d'autre. Le marin ouvre l'enveloppe, lui dit d'attendre. Arrive un diplomate, qui lui explique que « non, vraiment, nous sommes désolés, nous ne pouvons rien faire pour vous ».

Il faut sortir, repasser devant le militaire, rejoindre la dernière cachette. Ses amis, visiblement, sont surpris. Mais tout recommence. Il change à nouveau de protecteur. Plus d'un an passe encore, et puis c'est l'Europe occidentale, par des voies que, naïvement, il ne révélera pas. Pour les Polonais qui s'étaient fait un point d'honneur de le tirer d'affaire, l'opération est terminée. Pour lui, pas tout à fait. Il a certes obtenu l'asile politique — mais on ne sait jamais. Il évite de sortir seul, vit en fait dans une semi-clandestinité. Pourquoi alors avoir raconté son histoire, ce qui, pour lui, n'est pas sans risque ? « Parce que les gens, en Occident, ne comprennent rien à ce qui se passe là-bas. Il faut leur expliquer ».

JAN KRAUZE.

DES PRISONNIERS POLITIQUES FONT LA GRÈVE DE LA FAIM

Varsovie (AFP). — Une dizaine de prisonniers politiques, dont M. Wladyslaw Frasyniuk, ancien membre de la direction clandestine de Solidarité (TKK), ont commencé début août une grève de la faim dans le pénitencier de Leczyca (sud-ouest de la Pologne), afin d'obtenir une amélioration de leurs conditions de détention, approuvée grâce à une lettre en provenance de la prison et parvenue le mercredi 7 août à la presse occidentale.

Les prisonniers politiques de Leczyca, qui sont des militants de Solidarité de six villes de Pologne, déclarent dans leur lettre avoir adressé le 31 juillet aux autorités pénitentiaires une série de revendications.

Ils demandent notamment l'autorisation d'avoir des contacts avec eux, par exemple lors de la promenade quotidienne, la garantie de visite deux fois par mois pendant deux heures, le droit d'assister à la messe, une amélioration des conditions d'hygiène et des soins médicaux, l'arrêt de la saisie de tout le courrier et du rationnement des colis alimentaires.

La grève de la faim commencée à la suite de ces incidents est le premier mouvement collectif de ce genre suivi par des prisonniers politiques en Pologne depuis l'amnistie de juillet 1984.

A TRAVERS LE MONDE

Chili

FIN DE L'OCCUPATION DU BUREAU DE LA CEE.

Les parents de quatorze opposants chiliens envoyés en exil intérieur par la junte militaire ont mis fin, mercredi 7 août, à l'occupation du bureau à Santiago de la Commission de la Communauté européenne. Ils ont obtenu la promesse que leurs « inquiétudes » seraient transmises « aux autorités de la Commission des Communautés européennes ». Ces opposants (sept femmes et un homme) demandaient que les représentants de la CEE interviennent en faveur des quatorze opposants arrêtés la semaine dernière et placés, mardi, en résidence surveillée à Melinka (1300 kilomètres au sud de Santiago) (Le Monde du 3 août). (AFP, Reuters.)

Grèce

DOUZE BLESSES DANS UN ATTENTAT. — Douze personnes ont été blessées le jeudi 8 août à Athènes par l'explosion d'une bombe dans le bar d'un hôtel. Il y a quelques mois, un atten-

tat de même nature avait été perpétré dans le même quartier de Glyfada, à proximité de l'aéroport, et plusieurs dizaines de personnes avaient été blessées. (AFP.)

Pérou

EXPLOSION D'UNE VOITURE PIÉGÉE. — Une voiture piégée a explosé mercredi 7 août devant la préfecture de Lima, non loin de l'ambassade des Etats-Unis, blessant deux personnes, a indiqué la police. L'explosion s'est produite après une panne d'électricité qui a touché toute la capitale. (AFP.)

Yougoslavie

REDUCTIONS DE PEINES POUR DES DISSIDENTS. — Deux intellectuels yougoslaves connus pour leur opposition au régime ont bénéficié de réductions de peines et un troisième a été acquitté, après avoir fait appel d'une condamnation pour « propagande hostile », a indiqué mercredi 7 août l'agence yougoslave Tanjug.

Jean-Marie Colombani

L'utopie Calédonienne

Pour comprendre la Nouvelle-Calédonie

DENOËL DENOËL

politique

LES SUITES DE L'ATTENTAT CONTRE LE BATEAU DE GREENPEACE

La lettre de M. François Mitterrand et la réponse de M. Laurent Fabius

Voici le texte de la lettre adressée, mercredi 7 août, au premier ministre par le président de la République et que l'hebdomadaire *Le Monde* a rendu publique jeudi vers 11 heures du matin.

« Monsieur le premier ministre et cher ami, je vous remercie des informations que vous m'avez communiquées au sujet du Rainbow Warrior. Je suis tout à fait d'accord avec vous pour estimer qu'il convient d'ordonner sans délai une enquête rigoureuse et je vous invite à la mener de telle sorte que si la responsabilité est démontrée, les coupables, à quelque niveau qu'ils se trouvent, soient sévèrement sanctionnés. Croyez, Monsieur le premier ministre et cher ami, à l'expression de mes sentiments les meilleurs. »

M. Laurent Fabius a répondu à M. Mitterrand, dans la soirée de mercredi, en ces termes :

« Monsieur le président, je vous ai indiqué qu'un lien avait été avancé entre les deux personnes inculpées par les autorités néo-zélandaises dans l'at-

taque du Rainbow Warrior et des services français (...). J'estime nécessaire de demander à une personnalité indépendante de réunir les éléments de toute nature, sur cette affaire, afin de m'indiquer de la façon la plus nette si des agents, services ou autorités françaises ont pu être informés de la préparation d'un attentat criminel ou même y participer. Cette personnalité devra me faire connaître dans les meilleurs délais ses conclusions sur les faits, et le cas échéant, sur les responsabilités.

« Je demande au ministre de la Défense, au ministre de l'Intérieur et de la Décentralisation et à leurs services de lui apporter leur concours sans aucune réserve et de lui offrir toutes les informations de quelque nature que ce soit et sans exception aucune. S'il apparaît, dans le corps de l'enquête administrative, des faits de nature à être poursuivis pénalement en France, cette personnalité en saurait immédiatement les autorités judiciaires françaises. »

M. Tricot chargé de l'enquête

(Suite de la première page.)

On en est là, avec, en attendant d'autres surprises, la certitude que le film devrait trouver une conclusion lumineuse : toute la vérité, rien que la vérité, puisque la lettre de mission, signée ce jeudi 8 août par le premier ministre et désignant un haut fonctionnaire « incontestable » pour mener l'enquête administrative, précise que son rapport final sera rendu public.

La précipitation gouvernementale - outre la gentillesse diplomatique faite à la Nouvelle-Zélande en rendant publique la lettre de M. Mitterrand, jeudi 11 heures de Paris, ce qui correspond à midi aux antipodes - est compréhensible. Sous le scénario en effet, une question lancinante se pose : les spécialistes français, et, en l'occurrence, la direction générale de la sécurité extérieure (DGSE, ex-SDCE) sont-ils mêlés de près ou de loin à l'attentat ? Les Néo-Zélandais, avec sur les bords leurs mystérieux *« Suisses »*, se la posent. M. Laurent Fabius l'a envisagé explicitement dans sa réponse au président de la République, soulignant qu'un lien avait été avancé entre les deux personnes inculpées par les autorités néo-zélandaises et des services français. Deux de nos confrères - l'événement du jeudi et *l'ESP* - ont livré, jeudi, catégoriquement par l'affirmative.

Pour *l'ESP*, Sophie-Claire Turange est en fait un capitaine de la DGSE, et l'équipage de l'*Ouvéa* a été recruté, par l'intermédiaire d'un marchand d'armes qui tient à disposition une troupe de mercenaires, par un colonel de la DGSE, le colonel Collet, alias Mandion. L'événement mentionne de son côté un colonel C., « ancien chef des opérations de la DGSE », qui aurait recruté la petite troupe de mercenaires, la sous-traitance étant une tactique habituelle dans les services secrets.

Pour la DGSE se serait-elle livrée à cette opération ? Selon l'événement, « par cet attentat, Paris aurait voulu protéger des regards indiscrets les travaux d'aménagement de la piste d'atterrissage de l'île de Hao, la base arrière du centre d'expérimentation nucléaire de l'atome ». *l'ESP* tient une autre explication : « Un appareillage permettant d'analyser les effets et paramètres d'une bombe à neutrons a été installé sur le chalutier Rainbow Warrior », ce « une nouvelle machine informative du type « neutron » doit être essayée au début de l'autonne à Mururoa ».

Sédaisant, mais peu crédible. L'allongement de la piste de Hao a commencé il y a un an et répond en fait à une demande du gouvernement américain qui souhaitait, comme à l'île de Pâques, la construction d'une piste de secours pour sa navette spatiale. Quant à la bombe à neutrons, expérimentée depuis cinq ans déjà par la DGSE, son prototype est au point, les grandes puissances en maîtrisent la technique et ses explosions sont-elles ne se distinguent en rien des explosions nucléaires classiques. De plus, dans l'entourage du contre-espionnage français, on « œuvre de grands vœux » à l'annonce que Sophie Turange serait de la maison, avec le grade de capitaine.

« C'est la routine »

Surtout, l'on ne comprend pas la nécessité d'une semblable opération, avec de tels risques, d'un strict point de vue militaire. La marine nationale est habituée aux campagnes de Greenpeace dans le Pacifique depuis plusieurs années : « On joue au chat et à la souris,

on les repère, on les photographie, on les repousse, c'est la routine », commente-t-on dans les milieux militaires. Enfin, si opération des services secrets il y avait, on ne comprend pas l'accumulation de traces laissées après l'opération : les bombes de plongée française, un canon zodiac français également abandonnés non loin du lieu de l'attentat, un bateau repérable, un couple qui rend son mini-bus au lieu néo-zélandais comme si de rien n'était, etc.

Alors ? D'autres scénarios plus complexes sont envisagés, notamment par les policiers français qui collaborent avec leurs collègues néo-zélandais depuis leur arrivée, mardi 6 août, à Paris. « C'est du parallèle, mais il y a une casse », confie l'un d'eux, dans l'argot du métier. En clair : l'opération ne serait pas terminée, les enquêteurs français, par exemple, ne seraient pas directement par la DGSE, mais se seraient occupés des lieux avec ce service, dans le passé tout au moins. C'est ici qu'intervient la personnalité du joueur de l'*Ouvéa*, un médecin français résidant à Dieppe (Seine-Maritime), le Dr Xavier Mangin. De source policière, on espère qu'il n'est pas sans engagement politique : « A l'extrême droite, pour lui le Front national à gauche ».

Ce mystérieux médecin, rentré en France depuis la mi-juillet est injoignable. Sur son téléphone, un répondeur et un message, après un *« bonjour »* : « A l'attention de Monsieur le journaliste, j'ai été malade mais j'ai une affaire qui ne me concerne en rien. Vous comprendrez donc que, dans l'état actuel des choses, je n'ai rien à déclarer pour le moment. Merci donc de ne pas m'importuner outre mesure ».

Le « Colonel » et l'extrême droite

Dans les milieux militaires, on confirme l'impression policière : l'équipe de l'attentat naviguait dans les eaux de l'extrême droite, ou aurait même des liens avec la droite musclée de Nouvelle-Calédonie. Un nom circule, celui de M. Jean-François Charrier, frère de l'acteur Jacques. Colonel à la DGSE jusqu'à sa retraite en 1983, il est arrivé en Nouvelle-Calédonie le 18 janvier (*le Monde* date 30 juin et 1^{er} juillet). Sa tâche : organiser le service de sécurité du gouvernement territorial de M. Dick Ukeiwé. Or « le colonel », dans sa carrière d'« espion », directeur du bureau d'études (service de renseignement) du haut commissariat de la République en Polynésie française en 1981, deux ans avant de prendre retraite.

Aussi comprend-on qu'en l'état actuel, les milieux gouvernementaux français envisagent deux hypothèses soit une provocation montée par d'anciens agents de renseignements alliés à des activistes-mercenaires d'extrême-droite pour nuire à l'image de la France dans le Pacifique, au moment où des faits coïncident avec la position pour l'indépendance de la Nouvelle-Calédonie. Ou une bavure interne à la DGSE, montée à un niveau intermédiaire avec un zèle intempestif. Sans doute la première hypothèse serait plus appréciée, la seconde posant évidemment de graves questions sur le fonctionnement de nos services de renseignement.

Dans les milieux militaires, quoi qu'il en soit, on assure que la DGSE se sent l'âme tranquille et que son patron, l'amiral Pierre Lacoste est « prêt à ouvrir ses dossiers ».

EDWY PLENEL

Le mercredi 10 juillet

SOUDAIN DEUX EXPLOSIONS DANS LE PORT D'AUCKLAND...

Le mercredi 10 juillet, un chalutier de 48 mètres, le *Rainbow Warrior*, mouillé dans le port d'Auckland (Nouvelle-Zélande). A bord, vingt-cinq délégués du mouvement écologiste Greenpeace préparent leur prochaine campagne contre les essais nucléaires français dans le Pacifique Sud. Soudain, une première explosion secoue le bateau. L'équipage débarque en catastrophe, à l'exception d'un photographe portugais membre de Greenpeace, Fernando Pereira. C'est en tentant de plonger que le photographe est tué par la seconde explosion. Ce sont deux bombes de 20 kilos qui ont été placées à bord, sur la partie extérieure du bateau.

Une semaine plus tard, la police néo-zélandaise arrête un couple porteur de papiers d'identité suisses, dont le camping-car de location avait été aperçu à proximité du canot Zodiac gris et noir, abandonné sur une plage, qui avait vraisemblablement servi à poser les mines. Mais, en fait, tout laisse à penser que Alain-Jacques, trente-quatre ans et Sophie-Claire Turange, trente-six ans, sont de nationalité française. Ils sont inculpés, le 23 juillet, de meurtre et d'incendie criminel.

Dans le même temps, la police néo-zélandaise lance des mandats d'arrêt contre les trois équipiers français d'un voilier, l'*Ouvéa*, arrivé en Nouvelle-Zélande une quinzaine de jours avant l'attentat. Le voilier avait été loué à Nouméa le 9 juin, pour un prix de 70 000 F, par quatre Français : Jean-Michel Berthelot, Eric Andreu, Xavier Mangin et le skipper parisien Raymond Velche. Refusant toute aide au propriétaire du voilier, ils avaient équipé l'*Ouvéa* d'un matériel radio très performant, autorisant les liaisons intercontinentales.

A partir du 21 juillet, le voilier devait disparaître au large des côtes de la Nouvelle-Calédonie. Les recherches déclenchées par la marine nationale pour le retrouver restaient vaines. Les policiers néo-zélandais sont convaincus que le voilier a été saboté, et son équipage récupéré par des complices.

EN NOUVELLE-CALÉDONIE

Les caldoches saisis par le syndrome du barrage routier

Le Conseil constitutionnel, saisi par soixante parlementaires de l'opposition, examine, jeudi 8 août, le recours contre la loi modifiant le statut de la Nouvelle-Calédonie. Les griefs de l'opposition portent sur le découpage régional du territoire. Sur place, des barrages routiers, émaillant cette fois des caldoches, ont fait monter la tension. D'autre part, à Nouméa, des coups de feu ont été tirés à partir d'une jeep, contre un bar fréquenté par des Mélanésiens. Parmi les cinq personnes blessées figure M. Emmanuel Daye, maire de Poya, commune du nord du territoire.

De notre correspondant

Voh (Nouvelle-Calédonie). - Le ciel se couvre sur Ténia. Sur le pont qui enjambe la petite rivière, après le monde commence à trouver le temps long. Les anti-indépendantistes présents dans les parages depuis la veille, comme les gendarmes mobiles qui leur font face, transportant sous leur casque et leur gilet pare-balles.

La Nouvelle-Calédonie semble déchaîner sous l'empire du syndrome du barrage. Après cent de canoës, de Tio, la semaine dernière, voici les caldoches saisis, sur la côte ouest.

Mercredi 7 août, une poignée d'entre eux - aidés par la main-d'œuvre wallisienne habituellement utilisée par le RPCR - décident de tenter de ravitailler depuis Voh (350 kilomètres en mer) - ceux de la tribu de Ouayaguetta, contrôlée par le RPCR, isolée en pleine montagne par les barrages du FLNKS. D'où l'idée de mener une « mission humanitaire », qui prendra vite l'allure d'une véritable opération paramilitaire.

A la tête de l'expédition, Serge Vanhille, le cinquantenaire rude, le visage élimé. Sa présence en dit déjà long sur le sens de l'opération. M. Vanhille est l'un des « sergents recruteurs » du RPCR chargés de constituer les troupes de choc utilisées par les anti-indépendantistes et par le gouvernement territorial dans les manifestations, ou plus généralement les opérations de « sécurité », décidées par le gouvernement territorial. Cet ancien officier, considéré par ses proches comme un activiste de droite, a eu récemment des démêlés avec la justice. Il est en ce moment sous contrôle judiciaire après une incrimination remontant au mois de juillet pour détention illégale d'explosifs.

Avec M. Serge Vanhille se trouve un groupe de solides Wallisiens armés de Nouméa pour l'occasion. Pour son entreprise, M. Vanhille demande tout de même la protection des gendarmes. Ces derniers ont d'autant plus réticence que les tribus RPCR de la chaîne ne sont pas,

Après le ralliement de M. Baumeat au RPR l'imbroglie politique est total

L'adhésion du sénateur non inscrit du Gard, M. Gilbert Baumeat, exclu du PS en 1982, au groupe RPR du Sénat provoque de sérieux remous dans le département.

Côté socialiste, c'est la condamnation massive d'un « aventurier ambidexstre », selon les termes de la fédération du Gard. Les socialistes s'accrochent à dire que M. Baumeat a « honteusement trompé » ses électeurs, comme l'a fait leur porte-parole au Sénat, M. Louis Fauriol. Mais, au PS, on considère que ce ralliement a le mérite d'assainir la situation, alors que les relations dans cette fédération étaient empoisonnées depuis des années par l'affaire Baumeat.

Nîmes. - Depuis la publication au *Journal officiel* de l'appareillement de M. Gilbert Baumeat, président du conseil général du Gard, au groupe RPR du Sénat (*le Monde* du 7 août), l'imbroglie politique est total dans ce département.

Mercredi, des contacts ont, semble-t-il, eu lieu entre M. Baumeat et un certain nombre d'élus socialistes dissidents qui avaient récemment constitué un groupe autonome dévoué à la cause du président de l'Assemblée départementale.

En cours de ces discussions, affirme l'un d'eux, M. Claude Pradille, certains élus proches de M. Baumeat lui ont demandé de réfléchir à nouveau à sa décision. « Nous avons été surpris », dit M. Pradille, par l'ampleur de l'événement. Moi, je suis socialiste, je le resterai, et mes collègues vont dans mon sens. Notre but à terme est de passer par le RPR, c'est tout de même difficile à imaginer.

Viviblement, M. Pradille espère encore que M. Baumeat reviendra sur sa décision. Ce n'est pas le seul pendant la campagne des cantonales. M. François Laurent-Perrigot se veut elle aussi toujours socialiste. Ce qui ne l'empêche pas de réaffirmer sa confiance au président Baumeat et de critiquer les instances nationales de son parti.

Personne ne peut dire aujourd'hui avec certitude où se situe politiquement le conseil général du Gard. Il comprend : des élus PS « loyales » ; des dissidents partagés sur la ligne à adopter ; un UDF,

M. Baumeat, président du conseil général du Gard, a annoncé qu'il comptait mener une liste « de large rassemblement regroupant les forces vives et de progrès ayant fait l'histoire » du département.

M. Jean Bousquet, maire de Nîmes (sans étiquette), qui nourrissait l'espoir de conduire en 1986 une liste d'union de l'opposition, s'affirme toujours décidé à présenter une liste « qui soit vraiment une liste d'opposition ». Le RPR ne publiera le nom de ses têtes de liste qu'à la mi-septembre, mais tout laisse à penser que M. Baumeat devrait conduire le mouvement chiraquien dans le Gard. Les socialistes iront à la bataille derrière M. Georges Dufour, ministre des affaires sociales.

laisse tomber M. Bousquet, ce n'est pas M. Baumeat ; il va dans les deux bistrots. N'oubliez pas qu'aux européennes il a été sur la liste du conseil de soutien de la majorité. Mon problème, c'est l'appareil du RPR. S'il avait dit : on présente une liste sans Bousquet, j'aurais compris ; s'il avait parachuté un candidat, j'aurais également compris. Mais qu'il présente un homme contre lequel il s'est battu depuis trois ans, là je ne comprends plus.

Le maire de Nîmes se veut cependant confiant quant au soutien de l'UDF. « Vous verrez, nous aurons aussi beaucoup de gens du RPR, des gens qui se sont battus aux municipales en tant que « boussquetistes ». Dès ce matin, j'ai reçu des lettres de militants RPR me signifiant leur appui », affirme-t-il. M. Bousquet dénonce en outre la « trahison » du RPR et reproche à M. Chirac de s'être « trompé ».

OLIVIER CLERC.

Le communiqué du conseil des ministres

Le conseil des ministres s'est réuni, le mercredi 7 août, sous la présidence de M. François Mitterrand. Au terme des travaux, le communiqué suivant a été publié :

RECHERCHE

Le ministre de la recherche et de la technologie a présenté au conseil des ministres une communication, préparée en liaison avec le ministre des relations extérieures, sur le renforcement de l'action de recherche de la France à l'étranger. L'importance et la rapidité des mutations technologiques exigent un rôle essentiel à la coopération menée par la France, tant avec les pays industrialisés qu'avec les pays en voie de développement. Le gouvernement a défini trois grandes orientations dans ce domaine :

- 1) Intensifier la coopération européenne, notamment à travers le programme Euréka, et renforcer nos relations scientifiques et technologiques avec les Etats-Unis et le Japon ;
- 2) - Favoriser la mobilité des chercheurs : les conventions industrielles de formation par la recherche (CIFRI), qui permettent aux entreprises d'employer des jeunes ingénieurs pour compléter leur formation par des travaux de recherche, seront étendues à la formation à l'étranger. La préparation des doctorants en liaison avec des universités étrangères sera favorisée. Les conditions d'accueil des chercheurs étrangers en France seront améliorées et le niveau des bourses augmenté ;
- 3) - Améliorer le dispositif public d'intervention scientifique et technologique, notamment au niveau du recrutement, de la formation et du choix du lieu d'implantation des fonctionnaires chargés de suivre ces questions auprès de nos ambassades, qui prendront le nom de conseillers et attachés pour la science et la technologie. Un comité de coordination des actions

LANGUES ET CULTURES

(Lire page 15.)

PÊCHES MARITIMES

Le secrétaire d'Etat chargé de la mer a présenté au conseil des ministres une communication sur la politique des pêches maritimes. Ce secteur économique emploie environ vingt et un mille marins et vingt mille conchyliculteurs. La flotte, constituée de neuf mille cinq cents navires, tire, désormais, plus de 80 % de ses captures des zones économiques de pays étrangers. La dimension internationale y est devenue, en quelques années, primordiale.

- La politique actuellement menée, dans le contexte de l'adhésion de l'Espagne et du Portugal à la Communauté économique européenne, vise les objectifs suivants :
- 1) - Renforcer la surveillance de notre zone économique exclusive : des moyens nouveaux sont prévus dès 1986 et un programme global de construction de navires sera présenté à la Communauté économique européenne pour obtenir sa participation financière ;
 - 2) - Développer la politique communautaire des pêches, qui a été mise en place en 1983, et en consolider les acquis ;
 - 3) - Moderniser l'ensemble de la flotte des produits de la mer, de la capture à la consommation : le programme, qui a permis depuis 1981 de commander plus de trois cent vingt navires neufs pour la pêche, sera poursuivi ;
 - 4) - Renforcer progressivement la formation des marins et assurer une meilleure sécurité des conditions de travail : un centre de prévention des accidents du travail en mer sera créé à Lorient. (Voir *le Monde* du 8 août.)

Mesures individuelles

Le conseil des ministres a adopté les mesures individuelles suivantes :

Sur proposition du ministre de l'Intérieur et du ministre de l'Urbanisme, du logement et des transports : M. Pierre Denizet, administrateur civil hors classe, est nommé directeur adjoint au directeur de la sécurité et de la circulation routières.

[Né le 7 mai 1947, ancien élève de l'ENA, M. Pierre Denizet a commencé sa carrière au ministère de l'Équipement comme adjoint au chef du bureau des villes nouvelles, avant de devenir un temps directeur du cabinet de M. Louis Mermaz, alors président du conseil général de l'Aube. Il est ensuite devenu en 1978 dans l'administration centrale comme chef du bureau de la montagne au ministère de l'Équipement, puis au ministère de l'Équipement, en 1980, comme chargé de mission auprès du directeur de l'urbanisme, avant de rejoindre la Cour des comptes. Délégué général du PS auprès des organismes sociaux de 1979 à 1981, il a été nommé directeur adjoint du cabinet de M. Mermaz lorsque celui-ci est devenu brièvement ministre de l'Équipement en mai 1981, avant de devenir son directeur de cabinet à la présidence de l'Assemblée nationale le 24 juillet 1981.]

Sur proposition du ministre de l'Économie, des finances et du budget : M. Maurice Bernard, conseiller-maître à la Cour des

comptes, est nommé président de chambre à la Cour des comptes.

Sur proposition du ministre des relations extérieures : M. André Ross, ministre plénipotentiaire hors classe, secrétaire général du ministère des relations extérieures, est élevé à la dignité d'ambassadeur de France.

Sur proposition du ministre de l'Intérieur et de la décentralisation : M. Jean-Paul Prost, administrateur civil hors classe, est nommé préfet hors cadre pour remplir une mission de service public relevant du gouvernement.

Sur proposition du ministre de la recherche et de la technologie : M. Pierre Lavan, conseiller-maître à la Cour des comptes, est nommé président du conseil d'administration de l'Institut français de recherche pour le développement en coopération (ORSTOM).

Sur proposition du ministre délégué auprès du ministre du développement industriel et du commerce extérieur, chargé des PTT : M. Bernard Loing, professeur d'université, est nommé inspecteur général des postes et télécommunications.

Sur proposition du secrétaire d'Etat auprès du ministre de l'urbanisme, du logement et des transports, chargé de la mer : M. Pierre Martini, administrateur en chef de première classe des affaires maritimes, est nommé directeur des pêches et des cultures marines.

IE

liier

conten-
u'était
u collecti-
né le
m'aurait
lon ne
même

taubles
du fraction
attants
unisme
u comment
acquis
en 1928
satu et

ate du
ciel du
campa-
né sup-
a, qui
pour
npage
s droits
pécifici-
et aux
l'union
tient à
bic que

Satires,
19-79.

73.33

S

ruption
tympan.

PROCHE-ORIENT

LE SOMMET DE CASABLANCA

M. Yasser Arafat dénonce « les forces extérieures et intérieures qui veulent saboter l'unité arabe »

Casablanca. — Les autorités marocaines n'avaient pas lésiné sur les moyens pour donner à la séance inaugurale du sommet arabe extraordinaire de Casablanca un éclat exceptionnel. Tout le long du parcours menant aux abords du palais royal de Casablanca, où se tient la réunion, une foule bariolée de drapeaux rouges, blancs, noirs et de banderoles à la gloire de « l'unité arabe » et des « hôtes de Sa Majesté Hassan II », avait été massée pour applaudir les chefs d'Etat et de délégation.

C'est le souverain chérifien lui-même qui a accueilli tous ses invités — dont huit chefs d'Etat — devant le grand portail de bronze ciselé qui domine la magnifique esplanade où la garde royale, en tenue blanche d'apparat, rendait les honneurs au son de la musique andalouse exécutée par la clique de la garde. Du haut de la tribune qui avait été dressée face au grand portail du palais, les quelque trois cents journalistes étrangers remarquaient avec intérêt que le chef de l'O.L.P., M. Yasser Arafat, toujours mal rasé et coiffé de son éternel keffiyeh noir et blanc, mais sans revolver au ceinturon, avait emprunté la voiture de M. Taha Yasser Ramadan, le premier vice-président du Conseil des ministres irakien, qui préside la délégation.

De notre envoyé spécial

Le miracle n'a finalement pas eu lieu. Après vingt-quatre heures de folles rumeurs, le président irakien n'est pas venu à Casablanca. D'autres rumeurs de plus en plus persistantes annonçaient également l'arrivée imminente de l'imprévisible colonel Kadhafi. Pourtant, M. Ahmed Chehata, membre du bureau des relations extérieures de la Jamahiriya libyenne, qui avait participé aux travaux de la réunion préparatoire du sommet, avait ostensiblement regagné, mardi après-midi, Tripoli, en faisant savoir, par un membre de son entourage, qu'il avait « terminé sa mission » et que, pour lui, la conférence des chefs d'Etat arabes n'était plus qu'un « sommet technique » qui n'intéressait pas les Libyens. En fait, il semble que ces derniers aient participé aux travaux préliminaires de la conférence que dans le seul but de faire plaisir à leur partenaire marocain de l'Union arabo-africaine, scellée à Oujda le 13 août 1984.

Il est d'ailleurs clair, d'après ce qui s'est passé au cours des réunions préparatoires, que les Libyens et les Irakiens auraient pu difficilement coexister au cours de la seconde

phase de la conférence. M. Chehata avait, en effet, entre autres amabilités, suggéré « la création d'un tribunal chargé de faire le procès, en priorité, de l'Irak et de la Jordanie, qui ont reconnu l'Egypte, et de Oman et de la Somalie qui ont accepté de participer aux manœuvres militaires américaines, du Proche-Orient, Bright Star 85 ».

Pour sa part, M. Tarek Aziz, chef de la diplomatie irakienne, avait, en guise de riposte, réclamé que soit également examiné le problème de « l'accord stratégique » conclu entre Tripoli et Téhéran.

Les regrets du roi Hassan II

Dans le discours, étonnamment modéré et conciliant, qu'il a prononcé, mercredi soir, au cours de la séance inaugurale du sommet, le roi Hassan II a beaucoup regretté « d'une manière fraternelle et amicale », a-t-il dit, ceux qui ont choisi de boycotter la conférence. « Pourtant, n'est-il ajouté, nous n'avons pas perdu pour autant espoir de nous retrouver ensemble dans un proche avenir », faisant apparemment allusion au treizième sommet ordinaire arabe qui doit, en principe, se tenir à Riyad en novembre.

Beaucoup ont vu dans ces propos conciliants l'admission de l'échec du « pari politique risqué » que le souverain marocain avait fait, le 28 juin, en convoquant un sommet arabe « extraordinaire », alors que, deux jours auparavant, M. Chedli Klibi, secrétaire général de la Ligue arabe, lui avait fait savoir que ses contacts avec les dirigeants arabes l'avaient amené à la conclusion qu'un sommet était « impossible dans l'immédiat ».

D'une toute autre tonalité fut l'intervention de M. Arafat qui, prenant le micro alors que le roi Hassan II avait prononcé le huis clos, a

dénoncé « les forces extérieures et intérieures qui veulent saboter l'unité arabe ». Il a également fait allusion à la « guerre des camps palestiniens du Liban » et au « second massacre de Sabra et de Chatila, malheureusement perpétré par des mains arabes ».

Mercredi matin, au cours d'une conférence de presse improvisée, M. Ahmed Abderrahmane, porte-parole de M. Arafat, avait indiqué que la « préoccupation essentielle de l'O.L.P. demeure le sort de cinq cents Palestiniens qui vivent dans le sud du Liban et qui sont menacés de mort et d'extermination ». Interrogé sur le point de savoir comment on pourrait résoudre le problème en l'absence des Syriens, le porte-parole palestinien a répondu : « Même si les Syriens sont absents de Casablanca, nous comptons sur la pression morale des arabes pour mobiliser l'opinion publique internationale ».

JEAN GUEYRAS.

Liban

LE PRÉSIDENT GEMAYEL A DAMAS. — Le chef de l'Etat libanais est attendu, ce jeudi 8 août, à Damas, où il rencontrera, pour la huitième fois depuis mars 1983 et la seconde en deux mois, le président Hafez El-Assad. En dehors des questions libanaises, le problème palestinien et le projet de pourparlers entre une délégation jordanopalestinienne et les Etats-Unis, projet combattu par la Syrie, figureront au cœur des entretiens. Les deux chefs d'Etat se pencheront aussi sur le dossier de la sécurité à Beyrouth, où les flammes de violence se succèdent, de même que dans la Bekaa sous contrôle syrien, où Zahlé, la plus importante ville chrétienne du Liban, subit depuis quelque temps des attaques de harcèlement.

(Corresp.)

Israël

L'APPLICATION DES NOUVELLES MESURES ANTITERRORISTES Un habitant de Cisjordanie reçoit un ordre d'expulsion

De notre correspondant

Jérusalem. — Le gouvernement israélien avait décidé dimanche 4 août de « tester » l'application de sa nouvelle politique de répression antiterroriste dans les territoires occupés : les détentions administratives et les expulsions. Quatre jours plus tard l'heure du premier test sérieux n'a sonné avec l'ordre d'expulsion de M. Hallil Abou Ziyad, du village d'Azariéh à l'est de Jérusalem, accusé par Israël d'être un des dirigeants du Fatah en Cisjordanie.

Les forces de sécurité l'ont arrêté à son domicile dans la nuit du mercredi 7 au jeudi 8 août et lui ont transmis l'ordre d'expulsion. C'est la première fois depuis cinq ans qu'un habitant des territoires occupés fait l'objet d'une telle mesure (si on excepte l'expulsion l'année dernière d'un habitant de Gaza, mais qui n'était pas « résident »).

Des activités subversives

La police a fait savoir à M. Abou Ziyad qu'il avait le droit d'introduire des recours devant toutes les instances judiciaires prévues par la loi avant que l'ordre d'expulsion entre en vigueur. Cela signifie qu'il est autorisé à faire appel devant une commission militaire, et puis ensuite devant la haute cour de justice. Cette procédure, qui peut prendre plusieurs mois, n'a pas été modifiée, contrairement à ce que l'on attendait, par le gouvernement. C'est pourtant la longueur de cette procédure qui avait poussé il y a cinq ans le gouvernement à renoncer aux expulsions. Les dernières personnes cisjordanaises à avoir été expulsées avaient été le maire d'Hébron, M. Fawed Kawasmeh, le cadet d'Hébron, le cheikh Talimi et le maire de Tulkarem, M. Mohamed Milhem.

M. Shimon Pérès et son ministre de la défense, M. Itzhak Rabin, sont convaincus que les expulsions constituent l'arme la plus efficace dans la lutte antiterroriste. Et le cas de M. Hallil Abou Ziyad a effectivement valeur de test, qui permettra de savoir si les obstacles juridiques sont surmontables.

Le porte-parole de l'armée israélienne a expliqué dans un long communiqué les raisons de la mesure

prise contre M. Hallil Abou Ziyad. Malgré les décrets limitant sa liberté de mouvement depuis trois ans, il « continuait ses activités subversives » en tant que chef du Fatah en Cisjordanie. M. Abou Ziyad avait déjà été condamné en 1970 à dix ans de prison comme « membre d'un réseau terroriste ». Libéré en 1980, « il a immédiatement repris ses activités subversives ». Il avait ouvert une librairie à Jérusalem-Est qui « servait de lieu de rencontres secrètes des militants du Fatah ». Enfin, M. Abou Ziyad est aussi accusé d'avoir reçu directement des directives d'Abou Ayad, bras droit de M. Yasser Arafat.

Dans une déclaration à la radio israélienne, le ministre de la défense, M. Rabin, n'a expliqué qu'« Israël faisait face à une nouvelle vague de terrorisme, illustrée par un chiffre : dix juifs tués dans des attentats depuis le début de l'année, contre cinq pendant la période correspondante de 1984 ». Et M. Rabin a affirmé que, contre les « agitateurs », le gouvernement se réservait le droit de recourir à tous les moyens autorisés par la loi, y compris les arrestations administratives et les expulsions.

Depuis le début de la semaine, quatre étudiants de l'université d'El Nahal (Naplouse), qui a été fermée pendant deux mois par ordre des autorités militaires, ont été frappés par ces « arrestations administratives ». Il s'agit également d'une mesure qui avait été abandonnée il y a cinq ans par le gouvernement Begin. Elle permet de maintenir un habitant des territoires occupés en détention sans procès, pendant six mois, avec l'autorisation d'un juge. La période de détention peut ensuite être renouvelée.

Le recours à ces méthodes a placé le gouvernement israélien en position délicate vis-à-vis de Washington. Le département d'Etat avait, en effet, déploré les décisions prises, dimanche, par le gouvernement, et avait exprimé l'espoir qu'elles ne seraient pas appliquées. L'ambassadeur d'Israël à Washington, M. Meir Rosen, a été chargé de rejeter officiellement ces critiques américaines. — (Juérusalem)

Les participants

Casablanca (AFP). — Sur les vingt et un membres de la Ligue arabe (dont l'Egypte reste exclue pour avoir conclu la paix avec Israël), seize sont représentés au sommet extraordinaire de Casablanca. Neuf d'entre eux le sont par leur chef d'Etat : Maroc, Jordanie, Somalie, Qatar, Djibouti, Soudan, Mauritanie, Bahreïn et Emirats arabes unis. La délégation palestinienne est conduite par le président du comité exé-

cutoif de l'O.L.P., M. Yasser Arafat. Celles d'Irak, du Yémen du Nord, d'Oman et de Tunisie sont dirigées par des responsables de haut niveau (prince héritier, premier ministre ou vice-premier ministre).

Les pays arabes boycottant officiellement le sommet sont la Syrie, l'Algérie, le Liban et le Yémen du Sud.

L'ÉTÉ SEUIL

Ph. et J. Ch. Colonna
roman
HOLON
Seuil

« Fascinant et terrifiant
le plus étonnant récit
d'avenir-fiction depuis 1984 »
PHILIPPE DE BALEINE / PARIS MATCH 89 F

Le danger pour

Par CHARLES

2 - Pour me charmer de la cocher l'opposition, plaqué que « Fin e aurait pas les n le droit d'appliq Cependant, le p s'écrit par adre pouvoir « de pri politique internac tion et la révocti tions. la sig en conseil des m d'urgence. Dans l'avenir, rien ne l'accord du chef d du gouvernement gaires sont né dite des dést M. Mitterrand d uves a considérat tendre que la col trait à l'appoi souverainement l

3 - M. Daveni a cohabitation in tation des pouvo vena. Cette obj velle porte un d'urgence. le gouv tées. Or le gouv d'urgence pas e tement accepter rait du somme rait cette Gyan pas de séparatisme, pment parler l'abandon du pe

4 - M. Daveni la crainte que, si République se so m'écrit en 1989, « d'urgence » ne l'ait désormais so l'été départs. I cause son mand l'éventuelle déla parlementaire, le politique exariera gouvernement d' d' (Député L.D) du secrétariat polia

Fable

vernement et un tendant au contr nter soit, s'apon chiffon de papier en chanter. Que tant les possibles genre sont nomb n'est pas l'un des habitation, si ce un jour, se dérou roses !

Qu'elle soit l'accordera volon possible au-delà maines, dans les que vient de trard, c'est une t nous ne serions mutandis. du évoqué plus haut.

JEAN-M

Surtout pas de conser

ont été brodés sur le th donner une solutio sois africain, l'ai l qu'une solution po France. M. Jean qu'avez-vous fa qu'auriez-vous 1981 ?

JOCELY Ethud

Une c

Le président de trop bonne hom accepçion du onscience de ses vant le peuple fr l'histoire, pour chance de faire e ruelle cohabitation ou de ridiculiser l'évident consensus Français sur nom tions, par-delà les et les querelles de pit des aberrantes de tous bords. Ce tion on étourdier, ce faux débat on dont ils entendent hriger les suffra thème de la « coh sons enfin aux Elles ne manquent

G. E Administrateur des Ancien conseil de la Con et de l'Assem de la Républi

مكتبات الأصل

051-01701

LE DÉBAT SUR LA COHABITATION

Le danger pour la V^e République

Par CHARLES MILLON (*)

Le titre alarmant de l'article publié par M. Duverger - « La V^e République en danger » (le Monde du 4 août) - permet de mesurer l'évolution de l'opinion publique et des milieux dirigeants à l'égard du problème de la cohabitation depuis plusieurs mois.

Il y a encore quelque temps, la volonté de promouvoir en 1986 une alternance au sommet de l'Etat, c'est-à-dire de refuser la cohabitation entre un président de la République élu au suffrage universel et un premier ministre issu d'une nouvelle majorité, paraissait comme la manifestation d'un tempérament un peu trop vigoureux, la formulation d'une hypothèse irréaliste et l'énoncé d'un problème curieusement faux et prématuré à la fois.

Or, l'article de M. Duverger présente désormais le cas de figure du refus de la cohabitation comme très plausible. Il révèle la prise en compte de cette question majeure qui, j'en prends ici le pari, dominera la prochaine campagne électorale.

Sur le fond, le propos de M. Duverger repose sur un atout dialectique : refuser, conformément à l'esprit des institutions, la cohabitation reviendrait à mettre « la V^e République en danger ».

Cette trouvaille mérite cependant un certain nombre de réserves précises.

1. - Tout d'abord, M. Duverger salue notre constitution comme la meilleure depuis 1789. Pourtant il condamne quelques lignes plus loin « un défaut incontestable : la formidable concentration des pouvoirs entre les mains du chef de l'Etat ». Voilà qui est quelque peu contradictoire puisque, précisément, la vertu principale de notre loi suprême c'est que, en la personne du président, « elle donne une tête à l'Etat » (1). On peut se demander dans ces conditions si l'interprétation, par M. Duverger, de la Constitution est bien conforme à l'esprit de la V^e République.

2. - Pour mettre en valeur les charmes de la cohabitation et agiter l'opposition, M. Duverger explique que « François Mitterrand n'aurait pas les moyens d'empêcher la droite d'appliquer sa politique ». Cependant, le professeur Duverger estime par ailleurs que l'Elysée disposerait « de prérogatives dans la politique internationale, la nomination et la révocation des hauts fonctionnaires, la signature des décrets en conseil des ministres et des ordonnances. Dans tous ces domaines, ajoute-t-il, rien ne peut être fait sans l'accord du chef de l'Etat et du chef du gouvernement dont les deux signatures sont nécessaires à la validité des décisions ». Faut-il que M. Duverger dispose de prérogatives si considérables, comment prétendre que la cohabitation permettrait à l'opposition de conduire souverainement l'alternance ?

3. - M. Duverger aspire à ce que la cohabitation instaure « une séparation des pouvoirs d'un type nouveau ». Cette séparation des pouvoirs porte un nom : c'est la dyarchie, le gouvernement à deux têtes. Or le général de Gaulle ne déclarait-il pas en 1964 : « On ne saurait accepter qu'une dyarchie existe au sommet » ? Au demeurant, cette dyarchie n'instaurerait pas de séparation des pouvoirs à proprement parler mais provoquerait l'éclatement du pouvoir exécutif.

4. - M. Duverger exprime enfin la crainte que, si le président de la République se soumettait ou se démettait en 1986, « l'habitude de son effacement » ne s'établisse et qu'il soit désormais soumis « au pouvoir des députés ». En remettant en cause son mandat à la suite de l'éventuelle défaite de sa majorité parlementaire, le président de la République exercerait au contraire le gouvernement d'Assemblée et le ré-

(*) Député UDF de l'Ain, membre du secrétariat politique du Parti républicain.

gime des partis en ayant directement recours au suffrage universel, seul juge. A l'inverse, si le chef de l'Etat s'agrippe à sa position, il s'enferme dans un état implacable : ou il se soumet, et le risque est en effet sérieux que « l'habitude de son effacement » ne s'établisse, ou il refuse « de rester inerte » et il entraîne l'alternance.

Au début de son article, M. Maurice Duverger dénonce à juste titre l'instauration de la proportionnelle. Comment ne voit-il pas que le mal dont pourrait mourir la V^e République réside dans une double tumeur : pas de majorité au parlement, pas d'unité dans l'exécutif ?

Adversaire, dès son origine, de la V^e République, l'actuel chef de l'Etat entend, pour se sauver lui-même et préserver les chances de son parti, conjurer la cohabitation avec la confusion à l'Assemblée. Les deux maux sont indissociablement liés. Il faut les combattre tous deux.

(1) Georges Pompidou.

La raison des gouvernants

Par DANIEL AMSON (*)

Le problème des rapports entre le chef de l'Etat et le gouvernement, dans la définition de la politique extérieure, ne date pas d'aujourd'hui. Dès 1831, Casimir Périer, appelé par Louis-Philippe à former le ministère, eut de voir toutes les dépêches avant lui. Il voulait également que, contrairement à l'usage qui avait été suivi jusqu'alors, le duc d'Orléans, héritier du trône - et qui s'intéressait particulièrement aux questions extérieures - n'assistât pas au conseil.

La loi, qui était d'un avis opposé et qui estimait notamment utile la présence de son fils, céda sur ces deux points, à son premier ministre, dont il jugeait la présence nécessaire. Pendant quatorze mois, jusqu'à sa mort - survenue en mai 1832 - Casimir Périer dirigea ainsi la politique étrangère de la France, sans réellement porter atteinte au prestige du monarque. Après lui, les premiers ministres se montrèrent plus dociles, et la conduite des affaires extérieures fut à nouveau assurée par le roi.

Ce problème du partage des compétences entre les deux chefs de l'exécutif - pour définir la politique étrangère - se pose également pendant la première année de la présidence de Louis-Napoléon Bonaparte, avec Odilon Barrot à la tête du gouvernement. Il est acquis, en particulier, qu'au début de 1848, les sympathies du chef de l'Etat allaient aux républicains italiens qui venaient de prendre le pouvoir en contrainçant à la fuite le pape Pie IX.

Libre de suivre ses seuls sentiments personnels, le prince-président leur aurait porté secours et, à tout le moins, se serait abstenu d'intervenir. Mais le gouvernement et le majorité parlementaire étant favorables au retour du souverain pontife dans ses Etats, Louis-Napoléon se résolut à ce qu'une expédition française fût envoyée en Italie, avec pour mission de l'y ramener.

Vingt ans plus tard, s'engageant avec résolution dans la voie libérale, Napoléon III forma un ministère, dirigé par Emile Ollivier, auquel il accorda les plus larges pouvoirs. Mais, se souvenant peut-être des difficultés qu'il avait rencontrées en 1849, il garda la mainmise sur la politique étrangère, se réservant le droit de choisir directement les ministres militaires. De même, l'empereur joua un rôle certain dans la crise diplomatique qui devait aboutir à la guerre de 1870 qu'Emile Ollivier avait beaucoup cherché à empêcher.

Mais les solutions apportées au problème de la cohabitation - notamment en matière de politique étrangère - sont toujours provisoires. C'est ainsi qu'au cours de la première guerre mondiale, Raymond Poincaré, président de la République, joua, pendant plus de trois ans, un rôle qui fut loin d'être

négligeable dans la conduite des affaires militaires. En face de gouvernements faibles - dirigés par Viviani, Briand, Ribot, Poincaré - le chef de l'Etat, qui incarnait la permanence de l'exécutif, exerça une influence personnelle sur la politique militaire.

Mais, lorsqu'il fut contraint d'appeler Clemenceau à la présidence du Conseil, en novembre 1917, il perdit presque aussitôt cette influence. Contrairement à ses prédécesseurs, le Tigre, bien qu'il ne connût pas tous les dossiers, avait une personnalité telle qu'il dirigeait quasiment seul, la politique du pays et notamment les affaires étrangères. On sait qu'il alla jusqu'à dire un jour : « Au fond, il n'y a que deux organes inutiles : le procureur et la présidence de la République. » Poincaré en était réduit à lui écrire d'innombrables lettres, pour lui préciser sa position. Mais, si cette « graphomanie » irritait fort le président du Conseil, elle ne lui faisait, en aucune façon, modifier ses politiques.

Ces divers exemples - qui ne sont pas exhaustifs - montrent bien que l'on ne saurait définir, une fois pour toutes, des règles de partage des compétences entre le chef de l'Etat et le premier ministre, en politique étrangère. Les règles de ce partage s'établissent peu à peu, en effet, au gré des hommes, des circonstances et des habitudes. La véritable difficulté de la cohabitation - notamment dans ce domaine - est que l'on ne connaît pas, à l'avance, les problèmes qui se posent.

Il est donc illusoire de vouloir fixer, à l'avance, des règles pour la résoudre. Le plus sage est, sans doute, en fonction des données que nous ne connaissons pas aujourd'hui. Et d'espérer que, dans un domaine où les différences entre les programmes de la majorité et de l'opposition ne sont pas toujours très accusées, la raison des gouvernants fera prévaloir des solutions de bon sens.

BIBLIOGRAPHIE

« Le Jeu de l'oise »
un livre de Jean-Michel Gaillard

Contre la « désunion sacrée »

« UN vibrant plaidoyer pour la liberté, pour la mesure, pour la sagesse, menacées de tous côtés par les forces de la déraison et de la nuit » : Jean-Michel Gaillard emprunte à Dominique Fernandez ces lignes (1) pour décrire l'ambition de son propre ouvrage, le Jeu de l'oise. Cette ambition peut paraître présumptueuse. Elle ne l'est pas. Dans un livre dense, nourri, brillant, Jean-Michel Gaillard brosse une vaste fresque de « troubles et passions de la France contemporaine ». Deux siècles de notre histoire (1789-1984) revêtus, auscultés, pour nous remettre en mémoire notre patrimoine génétique. Cela afin de mieux nous aider à écarter l'intolérance et les dogmes en tout genre qui enlèvent chacun des acteurs de la vie publique (politiques, économiques, syndicalistes, journalistes) dans la formation de ses certitudes ; cela pour tenter de rapprocher la France de ce « cycle vertueux » qu'elle n'a pas encore su conquérir, celui de la stabilité politique, de la cohésion sociale et de la croissance économique.

Lectures profitables pour remettre les idées, les grands mouvements et les grands hommes en place, selon un découpage chronologique original. Ainsi l'auteur traite-t-il dans un seul et même chapitre les années 1932 à 1962, baptisées « les années de feu ».

Lectures urgentes pour qui veut échapper au menichisme ambiant, que la campagne élec-

torale aigües vraisemblablement, comme pour mieux inciter Jean-Michel Gaillard à poursuivre sa croisade contre « l'état de désunion sacrée » qui mine le pays et l'empêche, selon lui, de s'unir sur l'essentiel, à savoir « la mobilisation, pour assurer notre mutation économique ; la solidarité, pour retrouver le minimum de cohésion sociale nécessaire ; la dédramatisation des enjeux politiques, pour garantir durablement la démocratie politique ».

Cette profession de foi illustre à l'évidence le discours officiel d'aujourd'hui. Car l'auteur est de ce côté-là, du côté de François Mitterrand et de Laurent Fabius. Au reste, il milite activement : il est l'un des promoteurs de ce groupe dit des « transcourants » qui mène le combat de la modernisation au sein du PS, après avoir été, trois ans durant, comme chargé de mission à l'Elysée, l'adjoint de M. Hubert Védrine pour les questions internationales.

Cette localisation politique ne nuit pas à la pertinence de l'argumentation d'un homme qui s'inscrit dans le processus de « dédramatisation » de la gauche. Reste pour lui, comme pour d'autres, à définir ce qui peut bien être aujourd'hui un « socialisme moderne ».

JEAN-MARIE COLOMBANI

★ Le Jeu de l'oise, 332 pages. J.-C. Lattès éd. 125 F.

(1) Ecrites pour qualifier le célèbre roman d'Umberto Eco, le Nom de la rose.

Fable

(Suite de la première page.)

Pourtant il nous révèle (ce sera un scoop pour beaucoup) que les propos présidentiels du 10 et du 14 juillet sur les prérogatives « incontestables » du chef de l'Etat en matière de politique étrangère ont été édictés par l'iniquité du roi d'Espagne : lors de sa réception à l'Hôtel-de-Ville, celui-ci s'était ému d'entendre M. Chirac déclarer que ses amis et lui, s'ils accédaient au pouvoir, ne tiendraient pas pour acquies l'entrée de l'Espagne et du Portugal dans le Marché commun, du moins dans les conditions prévues pour le moment.

Un président de la République « garant de l'application des traités », refusant que l'on touche une ligne à ce traité-là : un gou-

vernement et une Assemblée entendant au contraire que ce dernier soit, sinon tenu pour un chiffon de papier, du moins remis en chantier : que l'on ne dise pas, tant les possibles casus belli de ce genre sont nombreux (et celui-là n'est pas l'un des pires), que la cohabitation, si cohabitation il y a un jour, se déroulerait sur un lit de roses !

Qu'elle soit souhaitable, on l'accorderait volontiers. Qu'elle soit possible, au-delà de quelques semaines, dans les limites de l'épure que vient de tracer M. Mitterrand, c'est une tout autre affaire : nous ne serions pas loin, mystère masqué, du 1967 imaginaire, évoqué plus haut.

JEAN-MICHEL ROYER.

LA NOMINATION DES HAUTS FONCTIONNAIRES PAR LE CHEF DE L'ETAT

PC, RPR, UDF : plus, c'est trop

Suivant un processus désormais coutumier, opposition de droite et Parti communiste commentent avec la même désapprobation la parution, au Journal officiel du 7 août, du décret qui établit la nouvelle liste - augmentée - des emplois de direction des établissements publics, des entreprises publiques et des sociétés nationales pourvus en conseil des ministres (le Monde du 8 août) et qui requièrent de ce fait la signature du chef de l'Etat (article 13 de la Constitution).

Pour l'Humanité du 8 août, ce décret est celui « du monarque » ; il « renforce la monarchie élyséenne » et prouve que « Mitterrand place ses pions ».

Si « la manœuvre de Mitterrand est évidente », écrit Jean Chastain dans le quotidien communiste, « elle s'inscrit dans le droit fil de ses prédécesseurs à la tête de la V^e République ». Allusion à la précédente date de modification du décret du 19 avril 1959, le 22 février 1967, peu de temps avant des élections législatives qui s'annonçaient difficiles pour le pouvoir alors en place.

Pour l'Humanité, il est donc clair que « le décret du 6 août est une pièce du dispositif de « cohabitation » que François Mitterrand met actuellement en place ».

Dans un communiqué publié le mercredi 7 août par son secrétariat général (nos dernières éditions du 8 août), le RPR dénonce de son côté « la tentative du président de la République, qui veut se donner, dès aujourd'hui, les moyens de faire échec demain à la politique de la nouvelle majorité ». « Au-delà de cette manœuvre subalterne, le RPR observe que, pour M. Mitterrand et ceux qui le soutiennent encore, il appartient à l'Etat de tout régenter, y compris la gestion des entreprises nationales », alors que, estime-t-il, « il faut rendre à la nation et aux citoyens la liberté de gérer et produire, sans interférence du pouvoir politique ». « C'est ce point de vue que le législateur, et le suffrage universel en décide ainsi en mars 1986, devra faire prévaloir sur les combats à retardement de M. Mitterrand », souligne le RPR.

Par la voix de M. Jean-Claude Gaudin, président de son groupe parlementaire à l'Assemblée nationale, l'UDF a fait connaître des critiques de même nature. M. André Rosinot, président du parti radical (UDF), juge que « ce n'est pas très républicain de modifier les règles du jeu quelques mois avant les élections. Cela prouve, en tout cas, que le chef de l'Etat cherche à garder le maximum de pouvoir. Nous apercevons par anticipation les difficultés pour la future majorité d'utiliser ses pouvoirs et de remplir son contrat devant les électeurs dans le cadre de la cohabitation ».

Une éventuelle future cohabitation « extrêmement difficile », c'est aussi la préoccupation de M. Michel Debré. Mais lorsqu'il note que « ce qu'un décret a fait, un autre décret peut le défaire », l'ancien premier ministre ne fait-il pas montre d'un optimisme prématuré ? Qui signifierait (ou pas) un tel nouveau décret, sinon, jusqu'à nouvel ordre, M. Mitterrand ?

Des places pour les communistes critiques sur les listes socialistes. - M. Roger Fajnzylberg, ancien maire communiste de Sèvres (Hauts-de-Seine), souhaite que « trois ou quatre » communistes critiques soient accueillis sur les listes socialistes pour les prochaines élections législatives. Dans une interview à la Croix du 8 août, M. Fajnzylberg estime que, « à la direction du PS, on a clairement conscience du double apport qui pourrait être celui des communistes modernes : une pratique politique au contact des masses et un rôle de témoin, si ce n'est d'interpellateur, à l'égard d'un PC qui a décidé de s'enfermer dans un combat défilé et stérile ».

Commentaires autrement espérés conserver à la gauche l'électorat communiste de la période d'union ? », interroge-t-il, avant de souligner qu'il se « désole sincèrement » de voir, malgré une « réelle volonté d'ouverture » de la part de la direction du PS, « les questions d'équilibre intérieure au PS prendre la pas sur les exigences d'efficacité politique ».



RENTH

STERN
GRAVEUR
depuis 1840
Pour votre Société
papiers à lettres et
imprimés de haute qualité
Le prestige
d'une gravure traditionnelle
Ateliers et Bureaux :
47, Passage des Panoramas
75002 PARIS
Tél. : 236.94.48 - 508.86.45

LES HOMMES DE LA LOIRE
H. Dussourd-B. et C. Desjeux
De la source à l'embouchure,
une histoire riche et passionnante
24 x 28 cm - 204 p. - 250 F. - 220 F.
Berger-Levrault
UN GRAND NOM DE FRANCE

NIE

net-
tion
ché,
des
ave-
7, a
ret-
tion,
dé-
avec
de
s un
si
dé-
sion

que
le
sion
la
ité
si
uté
de
in-
les
ser-
aris
ple-
ans
sion

un
la-
sion
sur
sri-
ssi,
en
au-
sra-

des
mél-
avel
de

llier

conten-
n'était
ni que
collecti-
né le
n'aurait
lon se
nément

lauble
du érat
attants
unisie
a com-
sent ait
acquis
en 1928
cain et

ste du
ciel du
camp-
é sup-
é qui
e pour
apagne
s droits
partici-
et aux
l'unic
sion à
ble que

Jaimes,
13-79.

STERN

S

STERN

STERN

051-1111

11. Histoire : Machiavel, un tigre de papier ?

14. Lettres étrangères : Lion Feuchtwanger.

LES ÉCRIVAINS ET LE VOYAGE

PAGE 12

« Je réponds ordinairement à ceux
qui me demandent raison de mes voyages
que je sais bien ce que je fais,
mais non pas ce que je cherche. »

MONTAIGNE.

Le Monde DES LIVRES

Marcel Aymé à cœur ouvert



CAGNAT.

Avec ses contradictions, l'auteur de « La Jument verte » déroutait tout le monde, sauf lui-même. Un professeur, Michel Lecœur, rend à l'écrivain ses multiples vérités.

« C'EST chose rare qu'un écrivain qui cherche à se faire plus petit que son œuvre », constate Antoine Blondin, rendant un dernier hommage à son ami Marcel Aymé. Soucieux de rétablir l'équilibre entre un auteur si discret et des livres si familiers, d'éclairer, le premier à la lumière des seconds, de percer un silence peuplé de malentendus, le professeur Michel Lecœur entreprend une descente en zigzag aux sources de l'inspiration, dans la Comédie humaine de Marcel Aymé. Paysans, citadins, gros bourgeois ou brebis égarées, toutes les créatures viennent rendre compte à leur créateur. Et lui-même, au centre de la ronde, nous accorde quelques confidences détachées d'un trésor d'inédits.

Au départ : un petit garçon de deux ans, orphelin de mère, que son père, ouvrier forgeron, envoie vivre chez les grands-parents maternels. Marcel a quatre ans lorsqu'on découvre qu'il n'est pas baptisé à l'Eglise, et sa première visite à l'église lui laisse un souvenir saumâtre : « Il est entré par la grande porte ! Vous avez vu comme il se redressait ! » criait-on en patois. Ils étaient inlassables, et moi je trouvais que la religion ça se présentait

Tantôt à gauche, tantôt à droite

Ce n'est qu'à partir de 1933, avec la Jument verte, que la littérature consentira à nourrir son homme. Encore l'affublera-t-elle d'une réputation de paillardise. Mais qu'importe, aussitôt après, les Contes du chat perché rectifieront l'image.

Maintenant, Marcel Aymé a gagné la partie. Jusqu'à sa mort (1967), son classicisme rigoureux, sa souveraine liberté, produiront des chefs-d'œuvre. Ils parlent pour lui, à cœur ouvert, empruntant leur vérité tantôt à gauche, tantôt à droite. Par cynisme ? Indifférence à la politique ? Certes non. Interviewé sur le rôle de l'écrivain, Marcel Aymé répond qu'il ne s'agit plus d'être « témoin de son temps, puisque le public est amplement renseigné par la presse, la radio, la télé... mais plutôt conscience de son temps. Aussi l'écrivain refusera-t-il de s'engager, car il lui faut pouvoir dire, tout comme une conscience : « Hier je me suis trompé. »

Cantonné dans une position d'arbitre faillible et vulnérable, Marcel Aymé tient des propos, énonce des jugements qui déroutent tout le monde sauf lui. En 1936, par exemple, loin de partager les craintes que le Front populaire éveille dans son entourage, il confie à Georges : « Je ne vois pas bien contre quoi pourrions nous, plus de curés qu'on puisse manger avec appétit, plus de bonnes sœurs à violer, peu d'immenses propriétés foncières à découper, et les grosses industries lourdes vont être nationalisées au printemps, et les familles maréchales, comme tu sais, sont deux cents. Une misère... Ce qui fait bien plus peur que tout ça, c'est la guerre avec l'Allemagne. » Pacifiste farouche, ennemi juré de la peine de mort, impitoyable au chauvinisme, au pétainisme, il héberge, durant l'Occupation, la cellule Joliot-Curie (comme en témoigne Louis Dacqu, membre du PC), mais n'assiste jamais aux séances.

Et, à la Libération, Marcel Aymé s'affirme aussitôt (et presque simultanément), anti-épuration, antigauliste, anticolonialiste, avant d'être anti-OTAN.

GABRIELLE ROLIN.
(Lire la suite page 14.)

Une parabole de Mohammed Dib

Un étrange roman dont le héros devient amnésique pour mieux mourir.

A U moment où la maladie le rend dépendant de son entourage, un homme décide de faire le point sur sa vie. Le bilan qu'il va établir prendra la forme d'un songe qui l'exilera de lui-même. Pris au piège de ce « parcours immobile », il perdra tout et ne saura plus revenir. En ouvrant la porte de la mémoire, le héros de Mohammed Dib s'installe dans une « clairière de silence » où il entend respirer. Il découvre l'une après l'autre ses défaites et ses illusions. Il aura mis une vie pour s'initier à la tristesse qu'il vénéra à présent au point de s'offrir une profonde amnésie.

Sa rêverie nous entraîne dans un pays imaginaire dont la capitale, Jarbher, est une ville de bien-être, où l'on ne commet aucun crime et où personne ne demande l'aumône. Ed, c'est peut-être le nom du héros, y a été envoyé par son gouvernement pour une vague mission. Il est à l'hôtel, rédige des rapports, les poste, attend, et ne reçoit jamais de réponse. La ville est très singulière, elle doit enfermer un secret.

Au bout de quelques mois, Ed découvre dans cette cité propre et silencieuse une fosse où sont jetés des êtres faméliques, des ombres anonymes et muettes. Captivé par cette vision sinistre, il apprend que la fosse est une institution, un cauchemar réel mais jamais dénoncé. Il veut témoigner, dire ce qu'il a vu. C'est peut-être dans cette fosse qu'on jette les pauvres, les marginaux, les handicapés. Mais

l'énigme restera entière autour de ce lieu maudit.

Oublié par son pays, Ed continue néanmoins d'envoyer des rapports. Il revêt sa ville natale, Orsol, « rayonnante de blancheur, immaculée, telle une cité de légende ». Coupé de son passé, le héros perd la notion de sa propre identité, oublie son nom et ses origines. On assiste à un dîner où d'étranges personnages dissertent sur la solitude et la mort. Le rêve se confirme comme un cauchemar : Ed est jugé par un tribunal pour avoir surpris le secret de Jarbher. Il est condamné à rejoindre les ombres dans la fosse.

Seule la blancheur de sa lumière

Les dernières pages nous ramènent à l'homme malade, et l'on comprend que sa mémoire l'a égaré dans cette cité inventée ; il n'en sortira pas. Il a choisi l'oubli pour mieux recevoir la mort.

Auteur d'une vingtaine d'ouvrages, Mohammed Dib a écrit son livre le plus secret, le plus inquiétant, le plus beau. L'écriture y est précise et juste. Elle témoigne à la fois d'une belle maturité et d'une grande jeunesse. Ce roman, situé dans des territoires lointains, est solidement ancré dans le pays d'origine, le pays natal de l'auteur, l'Algérie. Mais même Orsol est rêvée. Seule la blancheur éblouissante de sa lumière est réelle.

TAHAR BEN JELLOUN.
* LES TERRASSES D'ORSOL, de Mohammed Dib. Ed. Sindbad, 214 p., 98 F.

● LE FEUILLETON DE BERTRAND POIROT-DELPECH

« Germinal » cent ans après

Le souffle coupé

ENCORE un anniversaire ! Oui, mais un vrai. En littérature, la naissance ou la mort des gens : péripéties. Le mémorandum, l'acte à valeur de bataille, c'est l'apparition des œuvres. 1636 : le Cid ; Voyage au bout de la nuit : 1932... Les voilà nos Marignans-1515 à nous !

Automne 1885 : Hugo à peine mort, Mauriac naît, Romains se retourne dans la ventre de M^{me} Farigoule mère ; et paraît Germinal. Le roman romantique descendant soudain à la mine, lampe au front : ce n'est pas une date, cela ? En remonterait-il ? La silhouette n'épargne personne. L'art crechant ses poumons : cela s'est vu.

Hugo n'aurait pas apprécié Germinal. Zola en général, il n'aimait pas trop. Il lui déniait le « droit de nudité sur la misère et sur le malheur ». Vieux terrorisme qui dure toujours, on la verra. On dit aux écrivains bourgeois : comment osez-vous parler de ces choses, vous qui... ? Les pauvres, eux, se taisent, question de fierté et parce qu'ils n'ont pas l'outil pour. Résultat des courses : le roman français ne parle pas des pauvres. Aussi vrai qu'au salon on ignore les cuisines...

Zola écrit plutôt dans l'ombre de Balzac et de Flaubert. Mais il a bien lu les Misérables. Auguste Delazay explique comment, dans un numéro spécial de la Revue d'histoire littéraire de la France, consacré à Germinal. Enfin une revue spécialisée qui renseigne sans ramener sa science ni théoriser ! Cela fait moins chic parisien, mais c'est autrement réjouissant. M. Delazay sait de quoi il parle. C'est lui qui a annoté le Germinal de la collection « Livre de poche ».

UNE idée toute faite veut que, devant la misère, Zola oppose une incroyance positiviste à la religiosité romantique de Hugo. La corollaire de ce préjugé serait que la vision scientifique d'un salut collectif a moins de puissance littéraire, de chance de durer, qu'une perspective spiritualiste de rédemption solitaire. De là viendrait, notamment, l'émancipation, par rapport à leurs contemporains laïques, de Dostoïevski, Mauriac, Soljenitsyne... De là, peut-être aussi, les glissements récents de certains rusés, d'un marxisme policier à un antimarxisme mystico-vasouillard.

Etienne Lantier, c'est vrai, n'a pas le profil « christique » de Muichkina ou de Valjean. Il pose au héros, au héros, d'une époque collective et datée. Il partage le scepticisme des mineurs à

l'égard du catholicisme social qu'illustre l'abbé Ramvier, prophète des actuelles théories de « libération » (lire, à ce propos, l'article de Pierre Ouvrard dans la Revue d'histoire littéraire). Mais Lantier ne peut être réduit à l'évangile marseillais qui lui sert à comprendre et à mener le combat des mineurs en grève.

Sa confiance dans les opprimés comme seuls porteurs d'avenir et garants du progrès humain relève d'une utopie d'époque, dont Jaurès va bientôt faire le soufflet de sa forge verbale. La méditation finale sur les lendemains de la classe au travail trahit une perplexité profonde. Sans croire à la terre brûlée que préconise le nihilisme Souvarine, Lantier ne sait si ces lendemains chanteront grâce à un « grand soir » ou à des avancées légales de type 1936...

CE technicien de la riposte ouvrière ne se soucie pas trop du concret. Au matérialisme dialectique, il préfère l'allégorie biologiste. L'image qui revient le plus, induite par le titre du roman, est celle de germination. La peine endurée par les forçats de la mine ne serait pas perdue. Elle jouerait un jour le rôle d'une graine, dans une évolution-moisson comme en connaît la nature. Lantier est moins disciple de Marx que de Darwin. Les relations économiques éclaireraient certains comportements de grévistes sans en épuiser le mystère, qui reste physiologique. Zola peint moins des caractères que des tempéraments.

Son messianisme social n'est pas éloigné du message chrétien. Les mineurs tiennent le rôle des martyrs des catacombes. Sans être leur Christ, Lantier, au fond du puits, évoque quelque saint Jean annonciateur. Ce n'est pas le contraire de Valjean arpentant les égouts de Paris. Zola a mieux lu les Misérables qu'il ne le dit. Et Hugo, dont les reproches allaient à l'Assommoir, aurait sans doute rendu les armes devant l'ampleur épique de Germinal né d'une même sensibilité à la misère et à l'humiliation.

Zola innocente davantage les pauvres de leurs vilenies. Le Mal se situe en dehors des opprimés. Il est représenté, dans l'imaginaire du moment, par une espèce de minotaure glouton : la propriété anonyme, égoïste des lieux de travail et obsédée de rendement. L'image revient à quatre reprises au moins d'un dieu repu, accroupi au fond de sa tanrière, et auquel les affamés de la mine donnent leur chair, sans l'avoir jamais vu, sans le connaître.

(Lire la suite page 14.)



NIE

net-

du-

tion

ché,

das

ver-

73,

Je

ret-

ter-

don-

de

un

si

dé-

son

que

le

tion

la

né

et

uté

de

im-

les

car-

pi-

er-

son

des

ris-

nel

de

li-

lien

cont-

en-

tu-

que

col-

lect-

né

ni

ainsi

ton

ne

mément

double

ms

du

fraction

attants

unifié

a comment

ait

acquis

en 1928

sein et

ate du

ciel du

camp-

é sup-

a, qui

a pour

apogée

à droits

partici-

et aux

l'usage

sont à

ble que

latines,

13-79.

UN

S

imp-

ruption

73-33

A LA VITRINE DU LIBRAIRE

LA VIE LITTÉRAIRE

HISTOIRE

De Trochu à Thiers

Les Parisiens vont disposer d'une histoire exhaustive de leur cité. Un monument bibliophilique est en train de se construire avec la publication du dixième volume de la *Nouvelle histoire de Paris*, due à une association que préside M. Jacques Chirac.

Ce tome X, qui n'est pas le moins volumineux, concerne pourtant une brève période comprise entre 1870 et 1873, c'est-à-dire « de Trochu à Thiers ». Mais quelle période pour les Parisiens ! Stéphane Riès, professeur agrégé des facultés de droit, auteur du texte, montre bien comment, à la fin de 1870, « le cœur de la défense nationale a été maintenu à Paris ».

Ce qui s'est passé pendant les deux interminables mois qu'a duré la Commune de Paris, au printemps 1871, a pris une valeur mythique. La tentation est naturelle aujourd'hui d'évoquer — *mutatis mutandis* — le quartier Latin de 1968. Or la comparaison ne peut pas être poussée tant apparaît vite toute la différence qui existe entre une protestation de la jeunesse et une révolution populaire. En effet, c'est un Paris exsangue, ravagé, incendié, ruiné, qui sort du siège terrible et des barricades, comme le montrent d'une façon éloquentes les nombreuses photos et gravures qui illustrent l'ouvrage. Les débris des barricades et les voitures incendiées de mai 1868 n'ont rien à voir avec l'incendie de l'Hôtel de Ville et des Tuileries, avec les prêtres fusillés et les églises profanées, avec la colonne Vendôme abattue, avec les

morts sur les pavés et la Seine rougie de sang. Stéphane Riès montre bien que, durant cette guerre civile, les hommes dont le nom subsiste n'ont fait que saisir — souvent par hasard — les événements, mais qu'ils ne les ont jamais maîtrisés. Ils n'en sortent pas grandis, et Adolphe Thiers voit sa personnalité ramifiée à sa juste et petite taille. Les idées politiques, brouillonnées, ont cependant été plus foisonnantes et plus cohérentes à gauche qu'à droite. Peut-être aussi plus fécondes. Stéphane Riès souligne ainsi que cette période, brève mais intense, constitue une « *chambre à air* » pour Paris et pour la France entière.

Non sans paradoxe, Paris passe de la gauche à la droite. Ville par excellence des révolutions, des contestations, des foucades, des « journées », la capitale devient dès lors davantage la cité du débat politique, le terrain des évolutions, le lieu de la raison. Le patriotisme de Paris se défie de la violence, et se fait conservateur. Ne l'est-il pas encore aujourd'hui ? — A. P.

★ NOUVELLE HISTOIRE DE PARIS. DE TROCHU À THIERS, éd. Hachette, 613 p., 240 F.

ROMANS

Coups de cœur

et coups d'Etat

Milady, troubleuse conspiratrice, intrigante de haute volée, aventurière sans scrupules : le portrait tracé par les *Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas repose au fond de toutes les imaginations. Mais ce personnage inventé par le romancier n'a pas surgi ex nihilo ; embouquée dans les méandres de l'histoire, éclipse par la gloire littéraire de son double, une vraie Milady a sillonné l'Angleterre du XVII^e siècle.

Lucy Hay, comtesse de Carlisle, évoluait parmi les intrigues comme une salamandre dans la braise : racontée par notre collaborateur Olivier Merlin, son histoire est tirée de l'oubli pour la première fois. La figure qui émerge de ce roman n'est rien d'anodin : Milady manœuvre, anjole et triche, capable d'autant de coups de cœur que de coups d'Etat. L'écriture très vivante d'Olivier Merlin précède, avec bonheur, les traits de cette dame trop séduisante et trop séductrice.

R. R.
★ MILADY, d'Olivier Merlin. Ed. Orban, 297 p., 82 F.

La vie :

un songe ?

Voyager à travers une adolescence attendrie n'est pas facile, surtout lorsque rien ne vous pousse à grandir. Charles Bizan, auteur principal de *J'entends quelque chose*, ne le sait que trop : « La vie n'est pas toujours aussi drôle qu'on croit » pour un individu qui désespère de devenir « grand et bête ».

La vie n'est pas drôle, il faut donc s'en défendre, tenir à distance. Inconnu, celle qui n'est pas de nom et que rien ne distrait, Gabriel, « un bandeau sur les yeux », et retranché derrière des piles de coupures de journaux ; Bizan surtout, « né à la place de quelqu'un d'autre » : tous ces personnages évoluent en retrait de la vie quotidienne, cette grande farce.

Et c'est leur distance même qui rend le livre de Philippe Delaroche décevant : les mots sont manipulés comme des jouets, les situations les plus simples transformées en caricatures de bandes dessinées, les êtres convertis en saints, héros et sorcières : Charles Bizan se construit un continent personnel qui, s'il part du réel, se développe dans l'imaginaire. N'écrit-il pas à sa maîtresse : « Je préférerais vous avoir inventée ? » — R. R.

★ J'ENTENDS QUELQU'UN VENIR, de Philippe Delaroche, Mazaria, 240 p., 79 F.

PSYCHANALYSE

Montaigne

chez Freud

Libra propos d'un psychanalyste, tel pourrait être le sous-titre du

Ont collaboré à cette rubrique : Pierre Drachline, Roger-Pol Droit, André Passeron, Raphaële Réfolle.

livre, au ton très personnel, que nous propose Jean-Claude Lavie. Fuyant le jargon des écoles et le lourdeur des scolastiques, il entame, à mi-chemin du journal intime et de la méditation métaphysique, un parcours où l'écriture, simplement, se confronte à elle-même.

Entreprise difficile, qui en un sens n'est pas sans rappeler Montaigne par sa volonté de ne compter que sur soi et par sa façon de musarder sans cesse dans les parages de l'essentiel. L'ennui, ou la chance, c'est que Freud est passé par là, faisant comprendre à quel point, comme il l'écrit dans la « *Métapsychologie* », « le moi n'est pas maître dans sa propre maison ».

Parce que « l'enfant est le père de l'homme », suivant la formule de Wordsworth, il s'ensuit que l'homme n'est pas le père de ses propres pensées. Alors qui ? L'essentiel se dérobe : vestige de l'arbitraire qui impose partout sa nécessité.

Du coup, évidemment, rien de moins « livres » que ces propos qui rôdent autour de l'énigme de leur propre présence. — R.-P. D.

★ QUI JE... ? de Jean-Claude Lavie. Gallimard, coll. « Comma », 125 F.

REVUES

« Les Trois Roses »

de Grenoble

Fondée en juin 1918, à Grenoble, par Justin-François Simon, la revue *Les Trois Roses* énonçait des intentions précises dans l'éditorial de sa première livraison : « La revue n'est pas l'organe d'une coterie ou d'une chapelle... Nous nous honorons de compter parmi nos collaborateurs quelques-uns des représentants les plus distingués du mouvement symboliste et des chefs des mouvements les plus récents et les plus originaux. Nous pensons que l'art se suffit à lui-même. Sa portée sociale, s'il en a une, il l'acquiert du seul fait d'exister. » Et le texte se terminait par l'annonce de la collaboration d'Olivier Merlin, avec bonheur, les traits de cette dame trop séduisante et trop séductrice.

Etrange revue qui, entre le symbolisme et le dadaïsme, réussira à attirer à elle des écrivains de l'importance de Guillaume Apollinaire, Pierre Reverdy, Max Jacob, Philippe Soupault, Paul Valéry, Louis Aragon, etc. En avril-mai 1919, elle s'éteignit, faute de moyens, alors que *Littérature* commençait à brouiller les règles du jeu littéraire.

La bibliothèque de Vercheny (26340 Saillans) fait revivre les *Trois Roses*, en publiant une reproduction en fac-similé de la collection complète de la revue 1220 p., 450 F. — P. Dra.

★ Diffusion : Librairie Passé-Présent, 1, rue Milton, 75009 Paris.

Les inconnues

de Poëmonde

Poëmonde paraît au gré des humeurs et des finances de Claude Herviet, son animateur. Chaque livraison de cette revue fait se côtoyer écrivains confirmés et auteurs inconnus. Et, souvent, une voix nouvelle s'impose comme celle de cette jeune femme qui avait fait parvenir *Née à Kharbine*, un poème d'une violence crue, en y joignant quelques lignes, signées de ses seules initiales M.N.G., et dans lesquelles elle précisait : « J'ai trente et un ans lorsque vous recevrez cette enveloppe et vous pourrez voir mon corps à l'Institut médico-légal de G... ». Claude Herviet publie le poème dans son numéro 10 et ne reçoit plus aucun signe de vie ni de détresse...

Le onzième numéro de Poëmonde propose des textes de Georges-Olivier Châteaureynaud, Hubert Haddad, Man'le et, aussi, d'une inconnue, Marion Gallechon. Si, comme l'écrit justement Philippe Bessier, « les yeux sont les seuls points d'eau dans le désert de la viande », Marion Gallechon y dévoile les tempêtes intérieures des individus. — P. Dra.

★ POËMONDE (N° 11), 110 p., 42 F., 16, rue Beccaria, 75012 Paris.



Le demi-siècle du pingouin

Le 30 juillet 1935 sortait à Londres le premier livre au format de poche du monde. Son auteur, un Français : André Maurois. Son titre : *Ariel, ou la vie de Shelley*. Son éditeur : un jeune inconnu, Allen Lane. Sa marque : un petit pingouin qu'un employé de bureau de la maison avait croqué au zoo de Londres. Avec *Ariel*, Penguin rééditait neuf autres titres, dont un Hemingway et un Agatha Christie. Les livres valaient 6 pence de l'époque — l'équivalent de 4 francs actuels, soit de cinq à dix fois moins que les livres « normaux » ; le prix d'un paquet de cigarettes.

Si Allen Lane s'était contenté de vendre à ce prix des romans populaires, ses confrères ne l'auraient pas considéré comme un doux illuminé. Mais il affichait une autre ambition : « Proposer des livres intelligents aux lecteurs intelligents à des prix abordables... » Il ne fallut que six mois à Allen Lane pour faire de son pingouin l'emblème d'un nouveau « snobisme ». C'était comme une société secrète, se souvenait le critique Richard Hoggart. Un des signes qui indiquaient qu'on était en présence de quelqu'un avec qui l'on pouvait discuter, c'était les quelques centimètres du livre Penguin qui dépassaient de sa poche.

A la fin de l'année 1935, Allen Lane avait accompli sa révolution éditoriale en vendant plus d'un million de Penguin.

Depuis, le palmipède noir et blanc a été imité dans le monde entier ; en Grande-Bretagne, il est devenu une institution. Penguin, qui avait, dès avant la guerre, créé « Pelican », une collection scientifique rédigée par des auteurs aussi éminents

que Bernard Shaw, H. G. Wells ou Julian Huxley, a étendu au fil des années ses centres d'intérêt à l'actualité immédiate, à la littérature classique, à la musique, aux arts plastiques, à l'architecture, à la poésie ou au théâtre. La maison a ouvert des filiales dans la plupart des pays anglophones et vend, en 1984, plus de cinquante millions de volumes. Le pingouin a pourtant trébuché à deux reprises : la première fois en 1960, lorsque Allen Lane a été inculpé d'obscénité pour avoir publié *L'Amant* de Lady Chatterley de D. H. Lawrence. Le procès, qui se déroula devant le tribunal de l'Old Bailey de Londres, passionna et divisa l'Angleterre. Les jurés acquittèrent le pingouin, abolissant du même coup des siècles de législation pudibonde. Mais le procureur avait eu le temps de prononcer cette phrase qui restera dans les anthologies de l'hypocrisie : « Accepteriez-vous que votre domestique puisse lire un livre pareil ? »

Le second ébranlement de Penguin eut lieu dans les années 70, peu de temps après la disparition de son fondateur — devenu entre-temps Sir Allen Lane. La maison connut alors quelques difficultés de trésorerie, mais l'éventualité d'une faillite rassembla autour d'elle une foule d'écrivains et d'intellectuels pour demander au gouvernement d'intervenir. Ces jours sombres ne sont plus aujourd'hui qu'un souvenir. L'an dernier, le pingouin a posé sa patte sur un milliard de titres nouveaux, qui s'ajoutent aux dix-huit mille cinq cents parus depuis 1935. Et le rythme ne se ralentit pas en 1985.

PIERRE LEPAPE.

EN BREF

Quarante ans après le désastre d'Hiroshima, voici vingt-huit poèmes qui furent inspirés par la tragédie. Rédigés par Alain Bosquet, ils forment à leur tour comme un grand champignon de révolte ; rejet de la bombe atomique et langage fusionnel célébrant avec violence les désarrois de l'homme face à l'atome et à son « feu de mer et de trépas » (Fabio Pirelli). [Poèmes de la bombe atomique : recueils par Alain Bosquet. Ed. du Hameau, 15, rue Servandoni, 75006 Paris. 65 p., 48 F.]

LES TROISIÈMES JOURNÉES DU LIVRE DE BARCELONNETTE (Alpes-de-Haute-Provence) se tiennent cette année, du 7 au 11 août, autour du thème de la montagne. Un sujet important pour cette ville de trois mille trois cents âmes perchée à 1 113 mètres d'altitude ; au dix-neuvième siècle, nombre de ses habitants partirent pour le Mexique où leur endurance de montagnards allait contribuer à leur réussite commerciale et financière, comme le montre la saga d'Alain Dugrand et Anne Vallières, *Les Barcelonnettes*, aux éditions Lattès (voir « Le Monde des livres » du 28 juin 1985).

Tandis qu'on célèbre le souvenir d'Albert Camus sur le thème « CAMUS VINGT-CINQ ANS APRÈS », lors des 11^{es} Rencontres méditerranéennes au château de Lourmarin (Vaucluse), du 5 au 14 août, la *Revue des lettres modernes* publie un numéro consacré à l'écrivain : Camus, la révolte en question, sous la direction de

B.T. Ficht. (73, rue du Cardinal-Lemoine, 75005 Paris. 163 p.)

PRÉCISIONS. — Bien qu'il s'inspire souvent des étymologies populaires, l'ouvrage de Lanza Del Vasto dont nous avons annoncé la parution dans « Le Monde des livres » du 12 juillet a pour titre *Étymologies imaginaires* et non « populaires », comme nous l'avons indiqué par erreur.

Un lecteur nous signale, d'autre part, à la suite de l'article de Gilles Lapouge consacré au livre de Pesk-Marty, *Le chemin se perd* (« Le Monde des livres » du 2 août), que Pierre Marty et Antoine Pesk publièrent ensemble un autre livre, *Les Terrilles*, recueil d'études sur Maurice Leblanc, Gaston Leroux et Maurice Allain. Cet ouvrage parut en 1951 chez Chambriand, éditeur aujourd'hui disparu.

L'ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS DU ROUGERGUE organise, à la bibliothèque municipale de Figeac, une exposition intitulée « 50 ans de poésie en Rouergue ». Cette manifestation, qui se déroulera jusqu'à la fin août, dressera le bilan de cinquante ans de poésie occitane.

Poèmes de la BOMBE ATOMIQUE réunis et présentés par ALAIN BOSQUET (Choix de textes du monde entier) LE HAMEAU Éditeur 15, rue Servandoni - 75006 PARIS

Les ricanements de Rabut

« VOUS savez comme moi que les « critiques littéraires » ne lisent aucun livre... ils lisent *Playboy*. » Non content de fustiger les pécariés politiques, les vedettes du show-biz et l'intelligentsia parisienne, l'auteur de ces chroniques, un certain Raoul Rabut, ose s'attaquer à la sacro-sainte caste des critiques.

Le prière d'insérer nous apprend que Raoul Rabut vitote, cloîtré dans une chambre de bonne du septième arrondissement — enfermement et obésité très proustiens, remarquez-le — qu'il a trente et un ans, qu'il est « *Scorpion ascendant Balance* », et qu'il se présente comme un « *dissident de l'Ouest* », son pseudonyme, Raoul Rabut, le protégeant des espions de tous bords. Pour faire bonne figure, on pourrait ajouter simplement : « *Sensible, intelligent, insolent, Raoul Rabut nous a livré des chroniques à la Viatorre*. » Puis, au besoin, il suffirait de flanquer une vague formule publicitaire du type : « Un écrivain post-moderne est né. » Et voilà la travail fait.

Mais l'avantage de l'insolence est de donner mauvaise conscience d'abord, puis d'intriguer ensuite. On fouillera le livre, ennuyé, puis on lit plus attentivement chaque chronique, séduit par ce style qui ne respecte que le choc des mots sans prendre jamais la mesure de la prétendue « littérature ».

Dans les « clips » littéraires de l'effluve R.R., toutes les stars défilent : Duras (rebaptisée Turasse), Dutoit, Johnny, le « *vieille loque* », Adjani, qui n'aurait jamais dû tourner *l'Été meurtrier* après sa sublime apparition dans *Adèle H* (précisons que R.R. prétend n'avoir jamais vu le film incriminé), ou encore Pompidou qui braconne les écrivains durant les paisibles nuits dominicales...

Ne vous figurez cependant pas un R.R. sans cœur. Rabut raille sa métamorphose parfois en Rabut amoureux ; la petite vendeuse de Prisunic devenue riche et qui n'est plus grand-chose à dire à son ex-éminent des temps difficiles... Touchant Rabut ! Sur une autre musique, le chroniqueur concernant la mort de Lawrence d'Arabie est un éloge funèbre d'un parfait dépouillement : « Il est couché sur la route. Avec la tête fendue en deux. Tous les journaux vont parler du grand héros qui est là. Mais il est simplement couché sur la route, et la route de sa motocyclette tourne. » Etonnent Rabut, dont le langage « branché » révèle un véritable écrivain !

ROLAND JACCARD.
★ UN TAS D'ŒUFS FRITS DANS UN CHAPEAU, chroniques de Raoul Rabut, préface de Charité Costare, éd. Autrement, 157 p., 59 F.

Important Editeur Parisien

recherche pour ses différentes collections manuscrites inédites de romans, poésie, essai théâtre. Les ouvrages retenus feront l'objet d'un lancement par presse, radio et télévision.

Adressez manuscrit et C.V. à la Pensée Universelle 4 rue Charlemagne, 75004 Paris - Tél. 887.08.21.

Conditions fixées par contrat. Notre contrat habituel est défini par l'article 49 de la loi du 11 mars 1957 sur la propriété littéraire.

la pensée universelle

— LA VIE DU LIVRE —

librairies / bibliothèques / expositions

signatures / conférences / soirées / spectacles

catalogues / recherches / avis d'éditeurs

Stages / offres et demandes d'emploi

LIVRES

POLONAIS

et livres français sur la Pologne et l'Europe de l'Est

Catalogues sur demande

LIBELLA

12, rue Saint-Louis-en-l'Île, PARIS-4

Tél : 326-51-09

M. & P. SEIGNEUR

Relieurs

exposent leurs récents travaux en la

Galerie Michel ROURE

98, rue Joseph-Vernet

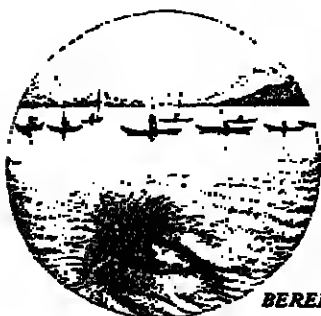
AVIGNON

Du 6 au 31 août 1985

Téléphone : 82-19-89.

مكتبة الأصل

3.33



LES ÉCRIVAINS ET LE VOYAGE (II)

Nous avons demandé à plusieurs écrivains les enseignements qu'ils tiraient de leurs voyages. Sur les raisons de partir, l'art de se promener, le bon usage de l'éloignement, voici, cette semaine, les réponses d'Hector Bianciotti, Anne Bragance et Jean-Noël Pancrazi.

Le retour à Ithaque

par HECTOR BIANCIOTTI

J'ai toujours identifié le voyage et l'espoir. L'espoir de pénétrer dans l'espace de cette vie virtuelle dont chacun nourrit une nostalgie sans images, ne correspondant à rien, où l'on aurait pu accomplir son vrai destin si l'on ne s'était pas trompé de voie, jadis, à l'un des carrefours proposés par l'existence. L'espoir d'arriver à vivre dans un temps en marge de toute causalité, où cesserait enfin l'énigmatique emprise que les choses exercent sur nous.

Certes, la géographie joue, et l'occurrence, un rôle important dans mes rêveries, au point que je ne tiens pas pour considérable un voyage s'il n'implique le passage d'une frontière. Et j'ai beau avoir appris qu'Ulysse même n'entreprend son périple que pour retourner à Ithaque, chaque départ met mon cœur et mon esprit en état de cessation - de cessation de paiement comme on dit des entreprises en faillite. Personne ne peut m'obliger à payer quoi que ce soit.

Le passé redevenu vierge

Chaque fois, je retrouve cette impression de ravissement, de nouveauté intime : le voyage me fait ce que je ne suis pas. Mû par les circonstances qu'il comporte - l'éloignement du cadre habituel de vie et de ses compromissions, - je me sens prêt à l'avènement d'un autre moi, inconnu mais certain, auquel je cède la place avec délices. J'échappe ainsi, sinon à cette parcelle du monde dont je fais partie, du moins à l'idée que ce monde se fait de moi et qui, dans une certaine mesure, m'oblige à me ressembler.

Le passé était redevenu vierge et l'avenir différent, je pourrais en faire rendre possible ce qui existe. Habitué à vivre à chaque instant mêlé à toutes choses, plié à un fonctionnement régulier, cohérent de moi-même, si je n'atteins pas à l'impersonnel en ces moments - mes traits, mes manières, renseignent les inconnus que je croise, - je me tiens isolé sur un flot où règne une paisible indétermination. J'attends des sensations nouvelles pour me faire une nouvelle idée de la réalité : j'entre en scène et ignore la scène que cependant je saurais dire. Réversible, je glisse sur l'autre versant de moi-même - en fait, je pénètre, téméraire, dans le labyrinthe à côté. Et soudain, une double impression m'assaille, symétrique et simultanée : que je vais pouvoir me passer sans remords de ma vie, de ceux que j'aime, et qu'ils vont se passer de moi, que mon absence les soulagera, qu'ils iront jusqu'à se réjouir de ce vide que je laisse, de ce surplus de liberté et d'air autour d'eux.

par HECTOR BIANCIOTTI

Je ne diserne plus, à ce stade, le sentiment de la sensation. En état de disponibilité, je guette les signes que les choses alentour pourraient me faire. Je suis plein de sentiments non attribués : il n'y a jamais rien eu ; j'ai les pieds hors de la mémoire. Mais qui, quoi, quel accident, quelle beauté ou quelle laideur mémorables, quelle découverte vont me forger un moi nouveau ? Si dans ma vie je soupçonnais que le moi est ce que nous ne cessons pas d'inventer, maintenant j'attends le vrai, le plus vrai, le seul, l'unique.

Il va sans dire que cette illusion puérile ne tarde pas longtemps à s'effacer. Mais cela n'est pas un aveu d'échec, seulement le constat que cette indépendance de mon propre passé, et toutes les expériences que je glanai, viendront s'ajouter à ma vie de tous les jours. On ne refait pas sa vie, comme on ne modifie pas le passé.

Aucun voyage, cela dit, ne m'a déçu. Je les entends essentiellement pour voir des places, des palais, un art qui, contrairement à la musique ou à la peinture, ne me confronte pas à ma propre impuissance, s'il est vrai que les hauts lieux de l'architecture me semblent depuis longtemps avoir été désertés par les dieux, et plus près du réel, que les hommes capables de les concevoir appartenaient à une humanité supérieure. Une façade de Palladio, une coupole de Borromini, m'aident à vivre presque autant que l'amitié, l'attente profonde avec l'être aimé.

J'aime plus revoir que voir du nouveau, quoique je n'exclus pas de me rendre dans de nombreuses villes que je ne connais que par ouï-dire, ou à travers des photographies. Mais je ne suis pas anxieux, surtout depuis que j'avais fait le voyage, que celui-ci se confondait avec ma vie et que, de surcroît, il était un voyage de retour.

Une folle idée de l'avenir

Né au cœur de la plaine argentine où seule la nuit est généreuse, des mots tels qu'*Europe* ou, simplement, *villes*, que je n'arrivais pas à concevoir, firent en sorte que je grandis dans une nostalgie sans références. Très tôt, je sus que je quitterais le lieu de mon enfance. Je le fis, pour une ville de province. J'attendis l'occasion de gagner la capitale. Puis d'effectuer la traversée de l'Atlantique, sans billet de retour - avec la ferme conviction de ne même pas y penser.

Toutes ces étapes avaient été accomplies au milieu des plus

grandes difficultés. D'autres, plus ardues, m'attendaient. Mais il arrive que l'on se fasse une folle idée de l'avenir, et cela est une force incomparable.

Enfin, près de trente ans après mon arrivée en Europe, je ressentis un besoin urgent de me rendre dans le village du Piémont où était né mon père. Je me rappelle m'être rappelé, à cette occasion, l'oiseau dont parle Borges, qui vole en arrière pour savoir d'où il vient.

Un voyage de retour

Une fois revenu à Paris, je compris que le voyage commencé pendant l'enfance dans la plaine argentine n'avait pris fin que dans un village du Piémont ; et que, pour le mener à bien, il avait fallu que j'emprunte mille détours, que j'écrive des livres, que j'accepte que ma langue, l'espagnol, m'abandonne et qu'une autre, poliment, m'accepte. Mais que pour faire toutes ces choses qui sont aujourd'hui ma vie, il avait fallu que, secrètement, je sache que je devais me rendre un jour dans ce lieu d'origine. C'était un voyage de retour ; je l'ai fait à la place de mon père. Ithaque n'est pas toujours dans le passé, et il arrive que l'on y retourne à la place des morts.

★ Prix Médicis étranger en 1977 avec le *Traité des saisons* (Gallimard), Hector Bianciotti va publier en septembre, chez le même éditeur, son premier roman en français : *Sans la miséricorde du Christ*.



CAGNAT.

Les traces de l'ailleurs

par ANNE BRAGANCE

LS vont, ils viennent, avec le désir d'avalier les kilomètres, de thésauriser les escaliers et les souvenirs de pacotille pour vietique et mobile du voyage, ils vont parfois très loin, mais toujours ils reviennent dans les dédales fixés par les congés légaux. Ils reviennent, modestes et repus, avec le sentiment confortable d'avoir fait le plein. Ils ont « fait » l'Egypte, la Turquie et, pourquoi pas, dans la foulée, l'Espagne ou les îles Grecques. Ils ont « fait ». On croit entendre des démiurges, les nouveaux architectes du monde. Qu'a n'ont-ils pas « fait » ?

La voracité est courante - et le présomption - de ces faiseurs capables de tous les gâchis : il suffit de les voir s'abattre sur la place Saint-Marc lorsqu'ils ont décidé de « faire » Venise. On tremble pour le monde, pour un peu on pleurerait sur tant de beautés profanées, sur tant de hauts lieux transformés en super-

marchés du loisir par les ravages du tourisme.

Mais laissons aller la cohorte de ceux qui prétendent « faire » et suivons plutôt ceux qui, au contraire, se laissent faire, ceux-là pour qui voyager signifie épouser les formes et les surprises du monde, se livrer aux espaces, aux rencontres, aux paysages, porter de par les chemins et les routes un regard et un corps prêts à tout. Bien sûr, partir dans de telles dispositions c'est prendre le beau risque de devenir cet « homme traversé » évoqué par Gustave Roux, c'est, en se posant, en se proposant ainsi comme simple présence au monde, tendre vers l'oubli de sa culture, de son origine et parfois de soi-même.

Celui qui a voyagé de la sorte, récepteur bien plus qu'acteur, celui qui a permis aux vents comme à l'inconnu de l'embraser, à l'arrivée des villes comme à l'hostilité des climats de le pétrir, celui-là ne reviendra pas le même qu'il était parti. Lorsqu'il revient, nul besoin pour lui de prouver, photogra-

phies ou récits à l'appui, qu'il s'est tenu devant tel pan de mur grandiose, qu'il a serpenté cette contrée lointaine ou croisé tant de visages dans tant de pays étrangers. L'ailleurs, les autres, l'auront modifié, modelé, ils se seront inscrits en lui, conscience et corps, en mille signes intimes et néanmoins potentiels. Et pour peu que cet homme « sculpté », marqué des puissances hiéroglyphes du monde, grandi par les espaces parcourus, embelli par les beautés admirées, pour peu que cet homme consente à revenir, nous le voyons paraître à l'horizon, dans le retour, de Peter Handke : « Sa vie personnelle limitée se trouvait emportée, intégrée dans les traits du visage même de l'humanité, et elle y continuait irrévocablement dans l'ouvrage de ce visage. »

On songe alors à d'autres « hommes traversés », si différents soient-ils, tels Lacarrière, Cendrars, Le Clézio, Wenders. Handke encore, grands voyageurs sachant voyager, c'est-à-dire s'ouvrir, s'adonner sans réserve à

toutes les formes de l'univers par le truchement des sens et de la conscience. J'ajoute aussi cet homme-là, qui écrit dans son *Journal parisien* : « Je trouve un homme, c'est à peu près comme si l'on disait : je découvre le Gange, l'Arabie, l'Himalaya, l'Amazonie. J'erre dans ses mystères et ses profondeurs, et l'on rapporte des trésors dont la connaissance me transforme et m'instruit. » Oui, paysages, sites ou visages laissent leur empreinte sur ce voyageur-là, et de même que « le contact d'un être humain grave une marque en nous » au point qu'on peut penser lors de certaines rencontres : « Tel homme doit avoir connu un tel ou un tel », il arrive qu'on repère des traits communs - traces de l'ailleurs - dans l'âme et la morphologie de ceux qui ont connu - vraiment connu et non « fait » - Grenade, Louxor, ou la vallée d'Or.

★ Anne Bragance a publié plusieurs romans et recueils de nouvelles. En 1983, l'Éléphant (Mercure de France) et le *Dossier de la reine* (même éditeur).

Les secrets d'un été lointain

par JEAN-NOËL PANCRAZI

avec la même allure de nonchalance gaie qu'il avait en me conduisant sur la plage d'Est. Là, un adolescent agenouillé, vêtu d'une tunique blanche et d'un pantalon indien fané, ajustait les aiguilles d'une boussole qu'il avait trouvée dans les sables.

Il se tournait parfois en souriant vers une jeune fille en maille noire. Elle retirait les traînes de sel dans les plis d'un parasol que le vent avait dû entraîner dans les vagues pendant le jour. Comment traduire la douceur ferveur de chacun de leurs mouvements, dont la nuit ne parvenait pas à contrarier la patience, alors que de rares étoiles naissaient au-dessus du cargo échoué près d'eux dans l'immense lande de vase noire ? Comment restituer la grâce de la femme si belle que je rencontrais dans la pinède et qui m'entraînait vers la véranda de sa villa de bois blanc ; sa fierté enjouée lorsqu'elle me montrait le journal qu'elle tenait des étés de l'île.

Elle le serrait sur son cœur en m'emmenant, par l'allée d'eucalyptus, vers la porte des jardins donnant sur la mer où voguaient des barques semblables, par leur proue incurvée, peinte de bleu, aux galères que j'avais admirées derrière les vitrines du musée de l'île. Peut-être ferai-je de l'adolescent entrevu sur la plage l'enfant-roi qui, dans un conte, conduira la flotte restaurée jusqu'à la cité.

Dans le brouillard de Prague

La peine discrète dans sa voix, le soir de mon départ, le petit signe d'adieu qu'elle m'adressait, appuyée à la verrière de l'embarcadere, sous les mains de fer doré qui en scellaient les pans et paraissaient veiller sur elle, la bienveillance de son sourire qui, depuis, a souvent traversé mes rêves et le désert des jours vides : je sais désormais qu'elle habitera le cœur du livre.

Même si ses traits se mêlent déjà à ceux de la jeune femme que je rencontrais, en descendant d'un tramway, dans le brouillard enveloppant un boulevard de Prague. L'accord immédiat entre nous, la connaissance secrète que nous avions, chacun, d'avoir entrepris ce voyage pour suspendre le tourment d'un amour récent nous amenait à éterniser nos pas au bord des canaux de Mala-Strana, à rester des heures entières à adorer le calme des ciels peints au plafond des salles du couvent de Strahov, à gagner, dans le silence du soir de novembre, l'île des cygnes au milieu du fleuve. Nous marchions dans les feuilles mortes en suivant la chorégraphie de l'ombre des épées derrière les balcons du gymnase. Je voudrais dire notre extase lorsque tout s'est illuminé autour de nous : des lampadaires à demi noyés de l'île jusqu'aux vitraux des chapelles sur l'autre rive. Et décrire l'élan qui nous portait à la rencontre, dans le hall de la Maison des artistes, de ceux dont nous n'allions pas nous séparer pendant tant de nuits : Florence qui nouait un foulard rouge autour de sa gorge fatiguée d'avoir chanté avant d'incliner la tête sur l'épaule de Marbais, tenait, un peu voûté, son violoncelle.

Je n'ai pas d'autre moyen de leur montrer ma reconnaissance (à eux qui m'ont hébergé jusqu'à l'arrivée des premières neiges) qu'en leur construisant, au centre du roman, une autre maison où ils pourront s'aimer toujours, bercés par les lignes d'encre dont je les enlancerai, appuyés l'un sur l'autre, devant la fenêtre ouverte sur les arbres d'un parc. Ce pourrait être - puisque je me donne la liberté d'effacer les frontières, de confondre les régions - celui de Séville que traversent, dans la brume de décembre, d'autres étés de rencontre auxquels je me

suis attaché. Mais leurs visages à eux s'éclipsent, je ne retrouve plus leur allure, il ne me reste qu'un côté de toile faocée, un sourire arrêté, et ma main retombe, découragée.

Je me tourne vers la carte qui, arrivée ce matin d'une île de la Méditerranée, porte ces simples mots : « Nous sommes très heureux ici... viens nous rejoindre. » Je devine leur peau encore chaude au crépuscule, les serviettes étalées au bas de la haie de dahlias, l'allégresse de leurs querelles pour choisir l'endroit où ils passeront la nuit : iront-ils vers les dangios de la Corniche ou se contenteront-ils de rejoindre les villas d'amis ? L'écho de leurs voix m'attriste, mais rien de tel que le regret de n'être pas là où on sonnerait être pour que les phrases aussitôt s'animent.

Rien ne vaut la nostalgie

S'il fallait une autre ocellusité, je n'ai qu'à me pencher vers le carton brunâtre où est inscrite la date de la fête à laquelle m'invite Leonardo et qui sera, bien sûr, aussi belle que celles des années passées : le chemin menant au palazzo sera bordé de fleurs et, entre les colonnades des hautes fenêtres, des bougies brilleront dans les coupelles rosées.

J'entends d'ici sa voix qui nous demande d'accrocher les lances de papier aux branches des oliviers, alors que Rebecca se hâte de disposer sur les tables dressées au-dessus de la vallée les bouquets d'immortelles dissimulant un cadeau pour chacun des invités. Ils les prendront avec des rires qui se prolongeront jusqu'à l'aube et iront en bandes - que les danses d'aurot pas réussies à exténué - sur les remparts de Lucca pour y voir le soleil naître entre les hautes tours. Non, je ne serai pas à leurs côtés, mais rien, décidément, ne vaut la nostalgie pour que renaissent le besoin de pallier un manque grâce à l'emportement des mots.

Une volupté poignante me gagne, tout doucement, à voir surgir des pages blanches les contours d'un pays que je vais inventer. Au-dessus d'une plaine blonde, s'élève une terrasse, envahie bientôt par un cortège de jeunes filles. Elles viennent de se défaire, d'un geste, de leurs ballerines entre les balustrades des passerelles, les échafaudages de désir nient des adolescents qui se sont juchés sur les épaules les uns des autres pour tenter de déposer un baiser sur leurs jambes dorées.

Après, nous sommes tous étendus autour de la rose des sables que l'un de nous a découverte, à demi enfouie à la fin de la palmeraie. Nous nous émerveillons du scintillement des très fines veines noires qui la traversent avant que de l'eau tiède ne vienne se répandre sur nos membres alanguis par la torpeur de juillet : c'est Bambi qui est allé la prendre dans les bassins des jardins et se plait à en inonder nos visages asséchés. Sur le mur, dans l'ombre chaude de l'extrémité des terrasses, glissent les images projetées par la lanterne magique qu'un enfant a confectionnée lui-même : peut-être ses camarades jouent-ils aux princes des Aures en apparaissant successivement sur les balcons des tours de jasmin ? Ou bien s'apprennent-ils à libérer les sauterelles qui y restaient captives depuis la tempe de sirocco ?

Je voudrais les retrouver, telles quelles, ces images, ou, du moins, les réinventer. Heureux, soudain, de partir à la recherche du secret de cet été si lointain, accompagné par ces princes moqueurs qui viennent de me promettre à voix très basse, dans un souffle presque, que notre voyage clandestin n'aura pas de fin.

★ Jean-Noël Pancrazi a publié deux romans : *Lalibela ou la mort nomade* (Ramsay, 1981) et *L'Heure des adieux* (Le Seuil, 1985).

de participer

L'espace d'un

Retour à Maison Haute

L'espace d'un

Les chemins de

Le silex de la rose

Il vous suffit

[illegible]

*vous propose cette semaine
de participer au concours de la plus belle couverture
des "Grands romans" de l'été.*



*Il vous suffit de remplir le bulletin qui vous sera remis par votre libraire,
sans obligation d'achat.*

73.33

« Le diable en France »

Aux Milles, où l'on compte trois prix Nobel dont deux de médecine parmi les prisonniers, l'hygiène est une notion inconnue. Avec un humour macabre,

Et les mots s'agencent chez Manganelli dans une prose imprévisible et somptueuse, nourrie de la grande tradition des rhétoriciens du dix-septième siècle. Un humour quelquefois grinçant

« cent petits romans-fleuves », d'une page et demie chacun : les caractères y sont réduits à deux

★ CENTURIE, DE Giorgio
Mangano. Trad. de l'italien par
J.-B. Para. Editions W., 212 p.,
88 F.

Le souffle coupé

« Germal », est établie, présentée et annoncée par Colette Becker. Le volume (430 pages, 150 F) paraîtra en septembre (P.U.L. BP 199, 59654 Villeneuve-d'Ascq). Par ailleurs, une souscription est lancée pour inaugurer un musée à Médan, la maison de Médan, dans le village de Maillard, dans le département de la Somme, ce musée à l'occasion du pèlerinage annuel à Médan, organisé par la Société des amis d'Emile Zola, et qui aura lieu le dimanche 6 octobre. (Les dons sont à adresser à l'Association du musée Emile Zola, 26, rue Pasteur, Médan, 78470 Villennes.)

siège, à dix cent
fame, puisqu'il réci
niveau dans une
ex-acte, plus
connaissances en b

Deux découvertes italiennes

Et les mots s'agencent chez Manganelli dans une prose imprévisible et somptueuse, nourrie de la grande tradition des rhétoriciens du dix-septième siècle. Un humour quelquefois grinçant

Ecrit en 1983, *Pao Pao*, premier livre de Tondelli à paraître en français, relate une année de service militaire, mais sans s'attarder outre mesure sur l'univers de l'armée. Le narrateur est dé-

« Germal », est établie, présentée et annoncée par Colette Becker. Le volume (430 pages, 150 F) paraîtra en septembre (P.U.L. BP 199, 59654 Villeneuve-d'Ascq). Par ailleurs, une souscription est lancée pour inaugurer un musée à Médan, la maison de Médan, dans le village de Maillard, dans le département de la Somme, ce musée à l'occasion du pèlerinage annuel à Médan, organisé par la Société des amis d'Emile Zola, et qui aura lieu le dimanche 6 octobre. (Les dons sont à adresser à l'Association du musée Emile Zola, 26, rue Pasteur, Médan, 78470 Villennes.)

pour une
maison.
L'été sera
difficile. On
se battra
pour
l'été.
L'été sera
difficile.

Après "Les mouchoirs rouges de Cholet" de Michel Ragon, un nouveau grand Goncourt du récit historique :



M. F.
* PAO PAO, de Pier Vittorio
Tondelli. Trad. de l'italien par

Marcel Aymé

—

aspect méconnu de

★ Voir les films

1948, vol. 13, p. 75 F.

... à Paris. galerie
... d'un aspect méconnu de

corn, trop rêvé
traîné, trop trich
gués. — C. G.
★ Voir les films

مَكْرَاهَاتُ الْأَصْلِ

051-0170

culture

LA POLITIQUE DES LANGUES MINORITAIRES

Le Conseil national des langues et cultures régionales comprendra des Français de toutes origines

Ainsi que M. Jack Lang, ministre de la culture, l'avait annoncé, dimanche 3 août, à Lorient (le Monde du 6 août), il a, mercredi 7 août, présenté au conseil des ministres une communication sur « les langues et cultures de France » et exposé la politique visant « à encourager l'expression de celles-ci ».

Dans cette perspective, le gouvernement a pris deux décisions importantes :

• Création, auprès du premier ministre qui en nommera, avant la fin de l'été, les trente ou quarante membres, d'un Conseil national des langues et cultures régionales de France. Cet organe consultatif sera chargé de proposer des mesures de

spécialistes aussi bien de cultures des provinces de l'Hexagone que de celles qui s'y sont implantées à la faveur de l'immigration étrangère ;

• Instauration, sous la responsabilité du ministre de l'Éducation nationale, d'un certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré (CAPES) de breton.

S'agissant encore de la Bretagne — comme cela était déjà le cas au Pays basque avant l'arrivée au pouvoir de l'actuelle majorité —, l'apposition des panneaux routiers bilingues français-breton sera possible dans un proche avenir.

On confirme au ministère de la culture que, si le premier en date des CAPES en langue régionale concer-

nera, dès 1986, le breton, un tel diplôme pourra naturellement être institué dans d'autres provinces. La déception enregistrée au Pays basque (voir ci-contre l'article de notre correspondant à Bayonne) ne paraît donc pas vraiment justifiée puisque cette région devrait pouvoir, à l'avenir, créer les différents nouveaux examens permettant d'aboutir au CAPES.

Le portugais et le berbère

Cependant, la crise actuelle des écoles en langue basque, pour les quelles les parents d'élèves, sinon les élèves eux-mêmes, ne semblent pas avoir beaucoup d'enthousiasme, ne peut que jeter un doute sur l'utilité à long terme de la formation d'enseignants en basque.

Quant au Conseil national des langues et cultures de France, d'où devraient émaner des suggestions pour le gouvernement pour s'inspirer pour sa future politique culturelle dans la région, selon le ministre de la culture, comprendra, outre des « Français de souche », des Français d'origines étrangères, notamment non européennes.

Avec l'espagnol et le portugais, le berbère (dans ses différentes variantes d'Algérie et du Maroc) et

l'arabe dialectal maghrébin sont à présent, après le français, les idiomes les plus utilisés dans notre pays. L'arabisme connaît aussi un début de renaissance parmi « la troisième génération ». Enfin, le nombre de jeunes juifs français apprenant l'hébreu est en constante augmentation, même si la culture juive, comme d'ailleurs les autres cultures, peut également s'exprimer à travers le français.

Si la France innove sans doute en créant ce qui pourrait être un jour, à partir des mesures du conseil des ministres, débouchant sur un statut officiel des diverses cultures minoritaires existant sur notre sol, en revanche, pour les langues du terroir stricto sensu, elle ne fait qu'embellir le pas à plusieurs pays européens. Pour ne citer que quelques exemples, le pays du Galles a sa télévision, ses écoles et ses diplômes universitaires en gallois. Quant à l'Espagne, elle a permis au catalan de devenir langue officielle, avec l'espagnol, dans les écoles de Catalogne. Basques, espagnols et Catalans disposent aussi de médias dans leurs langues respectifs et du droit de les utiliser en adressant à l'administration ou à la justice. C'est ce que réclament en France plusieurs mouvements régionaux, notamment en Bretagne.

J.-P. PÉRONCEL-HUGOZ.

La déception des Basques

De notre correspondant

Bayonne. — « Nous avons été oubliés ! » La déception est grande dans les milieux culturels basques. Elle est à la mesure de l'attente et des promesses entendues depuis 1980, date du dépôt de la proposition de loi sur les langues et cultures de France de M. Louis Le Pen (PS). Un texte remanié depuis par M. Jean-Pierre Desbordes (PS), député de la côte Basque et délégué aux identités régionales, texte que M. Lionel Jospin avait officiellement présenté le 6 juin 1984 à Montpellier.

Ce projet reconnaît « le droit inaliénable et insusceptible à la différence linguistique et culturelle », qui reste une des revendications prioritaires du mouvement culturel en Pays basque. L'Etat garantirait « le droit à la recherche, à l'enseignement, à tous les niveaux, à l'éducation permanente et à l'emploi de ces langues dans toutes les formes de la communication et de la vie publique ».

Que reste-t-il de tout cela ? « Des juges », répond le secrétaire de l'Association de la Fédération des associations culturelles : le nouveau Conseil national a voix consultative, et des panneaux routiers en langue régionale qui ornent depuis plus de dix ans les voies du Pays basque. Pour M. Jean Haritschelhar, titulaire de la chaire de basque à l'université de Bordeaux III : « C'est mieux que

rien, et le fait que le Conseil national dépende du premier ministre lui donne un pouvoir interministériel ».

La décision du gouvernement intervient en pleine crise des Ikastola, écoles privées basques qui souffrent plus de huit cents enfants et dont le déficit avoisine aujourd'hui deux millions de francs. Il a fallu procéder au licenciement de cinquante-quatre des soixante-quinze enseignants, et la rentrée prochaine paraît compromise.

« Dans un environnement entièrement francophone il faut un surcroît », dit-on à SEASKA, la Fédération des écoles basques qui, le 18 août, une marche sur Lézarde, la résidence landaise de M. François Mitterrand. Quant à l'enseignement supérieur, on est, en Pays basque, en retrait par rapport aux Bretons. Ni CAPES ni DEUG ni licence de basque malgré la promesse, faite à Bayonne en octobre 1984 par le président de la République, de la création d'un département interuniversitaire d'études basques. Une frustration d'autant plus grande que les « frères du sud », les Basques espagnols, bénéficient de tout ce dont on rêve au nord de la Bidassoa, y compris d'une télévision émettant entièrement en basque.

PHILIPPE ETCHÉVERRY.

Le CAPES de breton : deux disciplines

La création d'un certificat d'aptitude au professorat de second degré — CAPES — de breton a été annoncée dans le mois de février par le président de la République lors d'un voyage à Rennes. Cette initiative visait à calmer les étudiants de licence ou de maîtrise de breton, rennaise ou brestoise, qui revendiquaient depuis quelques années un concours de ce niveau pour sanctionner leurs études universitaires et leur ouvrir les portes de la fonction publique.

Le ministre de l'éducation nationale avait précisé dès l'époque que cette initiative répondait à un double objectif. D'abord, recruter par la voie du concours « des professeurs de qualité pour assurer l'enseignement de langue et culture bretonnes. Mais aussi permettre aux professeurs d'enseigner une autre discipline, en particulier dans le cas où leur

carrière les conduirait à exercer dans des établissements situés dans des régions non bretonnantes ».

Depuis, les services du ministère ont étudié ce nouveau CAPES, qui devrait être mis en place en juin 1986. Si rien n'est encore officiel, il semble que l'on s'oriente vers un concours qui réclame des intéressés une double compétence, les autorisant ainsi par la suite à accomplir l'intégralité de leur service dans l'une des deux disciplines : soit le breton, soit une des autres disciplines existant pour d'autres CAPES (lettres modernes, histoire et géographie, langues vivantes, mathématiques...). Comme le fait remarquer un proche de M. Chevènement, « il s'agit là d'un concours très difficile, puisqu'il réclamera un très haut niveau dans une discipline déjà existante, plus de sévères connaissances en breton ».

Une décision symbolique

(Suite de la première page.)

M. Mitterrand, champion du « droit à la différence » et du pluralisme culturel, continue de tenir, au moins partiellement, une de ses promesses prélectorales. Le régionalisme, passé après la guerre de la droite à une partie de la gauche, notamment en Bretagne, obtient que son renouveau se reconstruise électoralisme ? Bien difficile à dire : les défenseurs des langues minoritaires sont eux-mêmes très minoritaires, et il est significatif que le nombre des parents qui veulent que leurs enfants apprennent une langue ancestrale diminue, sauf pour le catalan. Désir de ne pas surcharger les études déjà difficiles, de ne pas limiter par des frontières trop étroites l'avenir de leurs enfants ?

Il faut sans doute ajouter que dans bien des cas les mentalités se sont modifiées. Conjugé souvent avec une conception romantique de l'école, aujourd'hui en perte de vitesse, le régionalisme linguistique, sur lequel il est lié à un courant autonomiste, voire indépendantiste, perd progressivement de son attrait. La crise économique fait surgir d'autres soucis, plus terre à terre.

Une France pluraliste, généreuse et diverse, soit. Mais les progrès de la régionalisation politique et économique ne seront fructueux que si demeure le lien puissant d'une langue commune. On ne peut dire que les mesures prises sur l'initiative du ministre de la culture, qui se veut aussi ministre des cultures, le menacent sérieusement.

JEAN PLANCHAIR.

NOTES

ROCK

ZZ TOP à Ostende

Pour une unique prestation européenne, le groupe américain ZZ Top sera, le jeudi 15 août, le vedette du premier festival de rock Belga Concert, à Ostende en Belgique.

Habituels du sommet des hippodromes américains depuis plus de quinze ans, vendant leurs disques par millions, célébrés pour leur southern rock, mélange de rock loud et de (bluegrass), connus pour leurs vidéos-clips invariablement primés et leurs vieilles voitures qui leur servent de décor sur scène, les trois barbus de Houston (Texas), déposés d'une tradition de l'Amérique profonde, partageront l'affiche avec les Kinks (qui ont depuis longtemps cédé à la facilité d'un hard-rock populaire), les Blisters (rockabilly californien), Screaming Blue Messiahs (hard-rhythm'n'blues) et TC Matic, le seul groupe belge et le plus aventureux de ce programme placé sous le signe des débâcles. — A. W.

★ Possibilité de camping à proximité. Prix des billets : 100 francs, en vente chez Eschete-Opéra et aux FNAC à Paris et à Lille.

EXPOSITION

Dessins de Renoir

La galerie Artia Monte-Carlo présente jusqu'au 14 septembre des dessins et des aquarelles de Renoir, déjà exposés du 25 avril au 30 juin à Paris, galerie Hopkins-Thomas. Une rétrospective d'un aspect méconnu de

l'œuvre du peintre, de 1866 à 1914 : le Pêcheur, réalisé en 1897 au crayon et à l'encre de Chine, la Tête de jeune fille dans un paysage, aquarelle de 1884-1885, ou le Guirlande et une danseuse, fusain de 1900, prendront pour être au dépouillé les inconditionnels des Belges.

Elles sont là, pourtant, poteries et laques. Ce sont pour la plupart des études au crayon, quelquefois des sanguines. Dans la seconde partie de la galerie, on découvre des dessins de Bernard, un étonnant Picasso de 1899 et, surtout, la Chénisse d'argent, un exceptionnel Van Dongen de 1917. — S. D. S.

★ 1, Impasse de la Fontaine, Monte-Carlo. (93) 25-63-00.

CINÉMA

Collégiens essouffés

Les collégiens ont la vie belle : sens, sport, bagnoles. Accomplissent, diplômés. Les jolies luronnes reculent autant qu'ils peuvent le moment de se prendre en charge et d'affronter la dure réalité. En attendant, maladroits mais bon cœur, ils se débattent en baguenailler, parfois cruels, et s'emparent d'en répéter les conséquences.

L'esprit des Porty a été de la famille des buns grasse vendues par le grand-père de la famille. Le dernier de la série, Porty's contre-attaque, de James Konack, traîne en longueur dans une ambiance intemporelle, finalement mélancolique. Les adolescents trop mangés de pop corn, trop rêvés de filles, trop traînés, trop trichés, ils sont fatigués. — C. G.

★ Voir les films nouveaux.

CINÉMA

Rues barbares...

L'été pourri emmène à l'abri un public frileux, craignant la pluie plus que des films qui, pour la plupart, misent sur la violence. Le 14 août, Clint Eastwood, dans Pale Rider, galopait au milieu des cadavres, le 21, Alain Delon, dit d'acier, dans Parole de flic, dira « Donne-moi un seul raison de

ne pas tuer... ». Seule phrase parlée de la bande annonce, qui ne comporte que des coups, et les images accélérées d'un entraînement musculaire intensif. Début septembre, de plus en plus fort, arrive le nouveau Rambo, qui en Angleterre s'est déjà attiré les foudres d'une association

pour la protection des consommateurs. Les films de l'été simplifient à l'extrême les personnages stéréotypés, évacuent l'histoire. Manière de prendre une distance de dérision, ou de poésie. Mais ce qui attire l'attention et reste en mémoire, ce sont bien les trépidations de la mort brutale.

« LA BASTON », de Jean-Claude Missiaen

Compte rendu d'un jeu de massacre

Depuis son premier film, *Tir groupé* (1982), Jean-Claude Missiaen se réclame à la fois de la série B américaine — aventures, action, violence — et du réalisme français des années 30, revu et corrigé. Pour lier ces deux influences, il passe par des intrigues criminelles ou policières. Dans *Tir groupé*, l'alliance s'était faite avec un grand bonheur d'expression, la fougue du cynisme personnel ayant conduit à l'élaboration d'une mise en scène bien équilibrée. Ensuite, *Ronde de nuit* marque un scilicetement des conventions du « polar » dans une sorte de fantasme social.

Avec *La Baston* (mot d'argot pour la castagne), Jean-Claude Missiaen dit entre deux univers, filme un genre plus que son contenu, démontre une virtuosité beaucoup plus grande que précédemment dans les grandes scènes de fusillade, de poursuites, de vengeance, mais amène ses personnages en cours de route, au point de les réduire à des stéréotypes.

Le scénario, écrit avec Jacques Labit, démarre sur une situation étonnante et conventionnelle : père d'un petit garçon dont la vie vient à un fil, René Levasseur (Robin Remuc) ancien perceur de coffres forts redevenu honnête après des années de prison, accepte un « casse » apparemment facile pour gagner l'argent nécessaire à l'opération cardiaque (aux États-Unis) qui sauvera son fils. Il fait équipe avec son jeune frère et deux copains marginaux.

Dans le réalisme social et psychologique — la description d'un pavillon de banlieue et d'une famille d'ouvriers unie en dépit des instincts de défiance —, la mise en scène est plus forte que la situation, donne aux rapports de René avec ses parents et sa femme, Denise, une vérité humaine que, par la suite, Véronique Genest sera la seule à garder jusqu'au bout, au milieu des péripéties tragiques où sont précipités les jeunes casseurs manipulés par des truands plus malins qu'eux et très dangereux.

Véronique Genest s'impose

Véronique Genest a eu du mal à se débarrasser de son spécificité dans *Nana* à la télévision. Transformée, elle est, ici, une sobre et grande comédienne, personnage féminin qui ne se laisse pas emporter dans les chimères que les autres vont payer si cher. Car, dans ce genre d'histoire, il ne peut y avoir de vrai gagnant. À la fin, on compte les morts et se dit : « quel gâchis ». C'est la loi du polar. On peut regretter que Jean-Claude Missiaen y ait cédé à l'extrême.

« RUNAWAY, L'ÉVADÉ DU FUTUR », de Michael Crichton

Lucifer a pour nom Luther

Lunettes noires, chemise à fleurs, longues jambes mises en valeur par un tout petit short, démarche nonchalante, Tom Selleck est Magnum, détective, play-boy fauché qui opère à Hawaï (1).

Les lunettes ne sont plus noires — Tom Selleck doit les porter pour voir — le visage est bunié. *Runaway*. La coupe de cheveux est aussi réglementaire que l'uniforme bien, porté d'ailleurs avec la même élégance féline que le petit short. Tom Selleck est un flic qui souffre de vertige, spécialisé dans la neutralisation des déviants, c'est-à-dire des robots détraqués qui déraillent, certains vont même jusqu'à tuer.

L'histoire, si on peut parler d'une histoire, se passe dans un futur indéfini où la robotisation la plus sophistiquée est généralisée et où les femmes-flics portent des talons aiguilles. Celle qui fait équipe avec Tom Selleck est une blonde mignonne, vraie jeune première dotée de toutes les qualités d'une épouse. Le premier baiser conclut le film, comme il se doit. Tom Selleck est veuf, il a un gentil fils de dix ans qui suit les aventures de son père à ce point omniprésente qu'on n'y fait plus attention.

Bien évidemment, le gamin sera pris en otage par l'affreux bonhomme qui, on ne saura jamais pourquoi, détraque les robots en leur introduisant des puces maléfiques (ce qui rappelle l'affaire des bombes empoisonnées au Japon). Il invente des armes épouvantables, micro-minisites à tête chercheuse capables de reconnaître leur cible au milieu d'une foule, araignées tueuses en métal, pas sans effrayantes au fond que les insectes vénéreux qui

« DIESEL », de Robert Kramer

Demain, sous terre

Un architecte régent la cité de son rêve. Cela se passe demain. Il a acheté tous les hommes qui restent, et toutes les femmes. Tous et toutes ? Non !

Le groupe Liberté réside, et là-bas, dans le « bloc », loin des souterrains factices, il y a des braves gens, désolés. C'est parmi eux que peut se réfugier la prostituée Anna. Bien que la justice soit vendue, elle aussi, Anna s'est entêtée dans la dénonciation d'un crime : elle a vu le frère du meurtrier en chef tuer sa meilleure amie. Sortie de prison (c'est comme ça qu'on traite les témoins, ici), elle sera couragée par deux tueurs, car le meurtrier a le sens de la famille.

Sur son chemin — après quelques militants qui ne font pas le poids — le sauveur. Un type qui en a vu de dures (une fois, il a perdu ses tripes sur le bord de la route et il a été recousu) et qui protège le bloc de sa force tranquille. Il s'appelle Diesel, à cause de son camion. Et il va se ficher si les tueurs entraînent Anna, qu'un bloc on aime bien.

Cette histoire, c'est celle de *Diesel*, celle que vend l'affiche du film, avec des personnages de bande dessinée qui n'ont pas grand-chose à dire (au sens propre), avec de la science-fiction comme supplément d'âme, et de la violence pour faire tourner le moteur.

Mais cette histoire, mal rythmée, avec ses petits messages angéliques, ce n'est pas tout à fait le film. Le film de Robert Kramer est une trépidante trépidante, sous un éclairage tour à tour glauque et aveuglant, à travers des souterrains sinueux

trouvés par les phares, dans un marécage de pétrole ou dans une cage glacée d'éléments métalliques et plastiques. Même l'air libre, même l'autre de Diesel et l'univers de son amie Mickey, sous les allures plus familières, sont des greniers du futur, loin de notre quotidien.

Les décors sont signés Max Berto, et il est bon de savoir que le cinéma français dispose de quelqu'un comme lui, capable d'aider les réalisateurs qui voudraient aller très loin au-delà de la frontière réaliste. Encore faudrait-il qu'ils aient l'œil et l'énergie de Robert Kramer, dont les images sont d'étonnantes synthèses. On n'en fait pas de regretter sa période américaine (*The Edge*, *Ice*, etc.), son sens critique ; on ne retrouve pas dans *Diesel* le chirurgien de l'horreur. Pourtant dans la famille d'*Élément de Crime*, parmi les visionnaires, Kramer vient se ranger. Qu'on aime ou pas, c'est un genre.

Les comédiens ? Agnès Soral (*Tchao Pantin*) s'enfuit avec une grande concentration, Richard Bohringer et Roland Blanche s'amusent dans leurs rôles méchants, tandis qu'avec une véritable délectation Niels Arestrup est un chasseur terrifiant. Tardiff le tyran, Magali Noël, la bonne Mickey, sont très bien aussi. Seul Gérard Klein en Diesel semble tourner une « publicité » pour les pastilles qui dégagent les bronches. Ce n'était pas l'idée.

CLAIRE DEVARREUX.

★ Voir les films nouveaux.

NIE

net-

tion-

tion

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

des

SPECTACLES

théâtre

BOUFFES-PARISIENS (296-60-24)
21 h : Tailleur pour dames.

CLOITRE DES BILLETTS (523-49-78), 19 h 30 : Le bûche couché.

COMEDIE CAUMARTIN (742-43-41)
21 h : Reviens d'Amérique.

DAUNOU (261-69-14), 21 h : Le Canard à l'orange.

DIX HEURES (606-07-48), 22 h : Soixante ans de mariage.

FONTAINE (874-74-40), 21 h : Du rictus dans les labours.

GALERIE 55 (326-63-51), 19 h : Scenar Perversité en Chicago; 21 h : Madame's Late Mother.

LUCERNAIRE (544-57-34), 20 h : L'Acte rigide; 18 h : Diabolo's 1929-1939; 20 h : Chêne qui peut; 21 h 45 : Comédie à l'acte; 22 h : Petite salle.

MATHURINS (265-90-00), 21 h : Les Mystères du confessionnal.

MICHOËRE (742-95-22), 20 h 30 : Le Bluffeur.

PALAIS-ROYAL (297-59-81), 20 h 45 : Le Dindon.

PORTE ST-MARTIN (607-37-53)
20 h 30 : Deux hommes dans une valise.

SAINT-GEORGES (878-63-47), 20 h 45 : On n'appelle pas ça.

THEATRE D'EDGAR (322-11-02), 20 h 15 : Les Balcons; 22 h : Nous on fait ça on nous dit de faire.

TOURTOUR (887-82-48), 20 h 30 : Agathe; 22 h 30 : Tango pile et face.

VARIETES (233-09-52), 20 h 45 : N'écoutez pas mesdames.

Les cafés-théâtres

ATHLETIC (624-03-83), 20 h 30 : La Liberté; 21 h 15 : Le Fétichisme.

BLANCS-MANTEAUX (887-15-84), 19 h 30 : Les Amis; 21 h 30 : Les Amis; 22 h 30 : Les Amis.

BOURVILL (373-47-44), 21 h 15 : Y'en a mar...ez vous?

CARTE D'EDGAR (320-85-11), 20 h 15 : Tenez-vous bien; 21 h 30 : Les Amis; 22 h 30 : Les Amis.

CARTE DE LA RUE (549-27-78), 22 h : Les Méthodes de Camille Boncompagni.

PETIT CASINO (278-36-30), 21 h : Non je n'ai pas disparu; 22 h 15 : Tant pis si je vous l'ai dit.

POINT-VIRGULE (278-67-03), 20 h 30 : Moi je grince, mes parents racontent.

SPLENDID ST-MARTIN (308-21-93), 21 h : Nuit d'éternité.

Les chansonniers

CAVEAU DE LA REPUBLIQUE (278-44-45), 21 h : La Gueuche mal à droite.

ESPACE BONNARD (264-31-31), 20 h 45 : Lauriat du concours ES.

LE MUSIC-HALL

CAVEAU DES OUBLIETTES (354-33-24), 21 h : Chansons françaises.

GYMNASIE (246-79-79), 21 h : Thierry le Luron.

LUCERNAIRE (544-79-79), 21 h 30 : Duo d'Idylle.

LES CONCERTS

(voir également la rubrique « Festival »)

La Table Verte, 22 h : Membres du Bock-louche (Franck, Debussy, Ravel...).

Notre-Dame, 16 h : Pennymania choral.

Jazz, pop, rock, folk

CAVEAU DE LA HUCHETTE (326-65-05), 21 h 30 : G. Mighty Flea.

MEMPHIS MELODY (329-60-73), 22 h : Semy et Sion; 0 h 30 : Michael Silva.

MONTANA (548-93-08), 22 h : R. Unterg.

PETIT OPPORTUN (236-01-36), 23 h : J. Griffin, H. Sellin, R. Del Fra, Ch. Bal.

PHILHARME (716-44-26), 22 h : soirée Fresh de Dan.

SLOW CLUB (233-44-30), 21 h 30 : Jazz Group de Bretagne.

TROIS MAILLETS (354-00-79), 23 h : Voies de l'Amérique; Paul Cooper.

TROTTOIRS DE BUTEMES-AIRES (260-44-11), 22 h 30 : A. Pizon, R. Piskani, E. Klein.

XX^e Festival estival de Paris

(354-84-96)

ÉGLISE SAINT-MERRE, 20 h 30 : Camerata Berna, dir. T. Fauri (Honegger, Haydn, Wolf...).

En région parisienne

FLACQ, Festival (85) 59-47-09 : 21 h : Trio des Lyres (Faber, Boccherini, Beethoven...).

Le Monde Informations Spectacles
281 26 20
Pour tous renseignements concernant l'ensemble des programmes ou des salles (de 11 h à 21 h sauf dimanches et jours fériés)
Réservation et prix préférentiels avec la Carte Club

Jeudi 8 août

LE DERNIER DRAGON (A. v.a.) : UGC Normandie, 14 (320-12-06); UGC Normandie, 14 (320-12-06); UGC Normandie, 14 (320-12-06).

DESIDERIO (R. v.a.) : Cinémas, 6 (320-12-06); Cinémas, 6 (320-12-06); Cinémas, 6 (320-12-06).

DETECTIVE (Fr.) : Studio Cujas, 5 (320-12-06); Studio Cujas, 5 (320-12-06); Studio Cujas, 5 (320-12-06).

LEAU ET LES HOMMES (Fr.) : Odeon, 19 (245-66-00); Odeon, 19 (245-66-00); Odeon, 19 (245-66-00).

ENMANUELLE IV (**) : George-V, 8 (320-12-06); George-V, 8 (320-12-06); George-V, 8 (320-12-06).

LES ENFANTS (Fr.) : Saint-André-des-Arts, 6 (320-12-06); Saint-André-des-Arts, 6 (320-12-06); Saint-André-des-Arts, 6 (320-12-06).

ESCALIER C (Fr.) : Forum 1^{er} (297-53-74); Forum 1^{er} (297-53-74); Forum 1^{er} (297-53-74).

LA MAISON ET LE MONDE (Ital.) : Olympia, 14 (544-43-14); Olympia, 14 (544-43-14); Olympia, 14 (544-43-14).

MARIA'S LOVERS (A. v.a.) : Temple, 17 (272-94-56); Temple, 17 (272-94-56); Temple, 17 (272-94-56).

MASSE (A. v.a.) : Impérial, 2 (742-72-52); Impérial, 2 (742-72-52); Impérial, 2 (742-72-52).

MISUMI (A.) : Cinémas, 6 (320-12-06); Cinémas, 6 (320-12-06); Cinémas, 6 (320-12-06).

NOM DE CODE : DES SAUVAGES (A. v.a.) : Gaîté Boulevard, 2 (233-67-06); Gaîté Boulevard, 2 (233-67-06); Gaîté Boulevard, 2 (233-67-06).

NOTALGIA (R. v.a.) : Bonaparte, 6 (320-12-06); Bonaparte, 6 (320-12-06); Bonaparte, 6 (320-12-06).

LA NUIT PORTERELLE (Fr.) : Odeon, 19 (321-41-01); Odeon, 19 (321-41-01); Odeon, 19 (321-41-01).

LES NUITS CHAUDES DE CLEOPATRE (R. v.a.) : Maxville, 9 (770-33-30); Maxville, 9 (770-33-30); Maxville, 9 (770-33-30).

LES NUITS DE LA PLUME LUNE (Fr.) : République Cinéma, 11 (805-31-33); République Cinéma, 11 (805-31-33); République Cinéma, 11 (805-31-33).

PARIS TROP (A. v.a.) : Ciné Beaubourg, 9 (271-51-36); Ciné Beaubourg, 9 (271-51-36); Ciné Beaubourg, 9 (271-51-36).

POLICE ACADEMY 2 : AU BOULOT (A. v.a.) : George-V, 8 (320-12-06); George-V, 8 (320-12-06); George-V, 8 (320-12-06).

LA BELLE ET LE CLOCHARD (A. v.a.) : Bonaparte, 6 (320-12-06); Bonaparte, 6 (320-12-06); Bonaparte, 6 (320-12-06).

BORN TO BE BAD (A. v.a.) : Saint-Lambert, 15 (354-14-04); Saint-Lambert, 15 (354-14-04); Saint-Lambert, 15 (354-14-04).

BROADWAY DANNY ROSE (A. v.a.) : Saint-Lambert, 15 (354-14-04); Saint-Lambert, 15 (354-14-04); Saint-Lambert, 15 (354-14-04).

CABARET (A.) : Forum Orient Express, 17 (242-26-26); Forum Orient Express, 17 (242-26-26); Forum Orient Express, 17 (242-26-26).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06).

LA DIAGONALE DU FOU (Fr. v.a.) : Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320-12-06); Studio de la Harpe, 5 (320

COMMUNICATION

Jeudi 8 août

PREMIÈRE CHAÎNE : TF 1

20 h 35 Téléfilm : Monsieur Abel. D'après A. Demouzon, adap. et réal. J. Doillon. Avec P. Dux, Zou, J. Denis... (Rediff.). Des cadavres qui s'accumulent. Un vieux monsieur (Pierre Dux) et sa gouvernante (Zou), dans une folle histoire d'homme filmée en gros plans sous la lumière froide d'un automne désagréable. Un film aussi innocent que pervers, construit en spirale, à la stratégie complexe. Une plongée féroce dans les obscurs objets du désir, d'une douceur inquiétante, et qui s'achève en « apothéose » tranquille. Zou et Pierre Dux se surpassent. Une heureuse rediffusion, même pour ceux qui l'ont déjà vu.

22 h 5 Racines : Jorge Amado et le Brésil. Série d'émissions de C. Fionton, C. Goretta et R. Manthoulis. L'écrivain brésilien Jorge Amado raconte ses racines.

23 h 15 Choses vues : V. Hugo lu par M. Piccoli.

DEUXIÈME CHAÎNE : A 2

20 h 35 Cinéma : Le Tigre sort sans sa mère. Film franco-italien de M. Maffei (1968), avec R. Haïm, M. Les, C. Dauphin. Un agent secret français lutte à Berlin et ailleurs contre une organisation asiatique cherchant à provoquer une guerre entre les Russes et les Américains. Un ténor italien a pris la relève de Chabrol pour les aventures du « Tigre ». C'est sinistre.



22 h 15 Alain Decaux raconte Victor Hugo. Quatrième et dernier volet. Après l'abdication de Louis-Philippe, Hugo accueille avec réserve l'arrivée de la République mais accepte néanmoins la députation.

Bruquement. Adèle meurt. Juliette Drouot n'habite toujours pas avec Hugo, qui, après la mort de cette dernière, n'aura plus et s'éteindra le 22 mai 1885.

23 h 25 Journal.

23 h 50 Bonssoir les clips.

TROISIÈME CHAÎNE : FR 3

20 h 35 Feuilletton : Fanny et Alexandra. Réal. Ingmar Bergman, avec P. Alluin, B. Guve, E. Fréling. Numéro 2 : le spectre. Noël passé, la troupe répète « Hamlet ». Oscar, le père de Fanny et d'Alexandra, meurt subitement d'une hémorragie cérébrale. L'atmosphère magique qui régnait dans la famille s'effondre et brusquement rompt. Générosité, tendresse, douleur... l'intégralité d'un grand film d'Ingmar Bergman. Simplicité des décors « viscontiens », profondeur psychologique des personnages. Admirable !

21 h 50 Journal.

22 h 15 Documentaire : l'art et l'ordinateur. Emission de D. Kriwoski, avec la participation du ministère de la culture. Une production de FR 3 Nancy. Bilan des recherches françaises en matière de logiciels assistés par ordinateur. Images synthétiques, sculptures électroniques, avec la participation des grands vidéastes français et étrangers.

23 h 5 Rencontres de l'été.

23 h 10 Prélude à la nuit.

CANAL PLUS

20 h 00, Hara, film de G. Behat ; 22 h 15, Le Métal rouge, film de R. Erler ; 23 h 55, La Tour Eiffel en Otago, film de C. Guzman ; 1 h 35, Les pionniers du Kenya ; 2 h 25, Festival de jazz d'Antibes 84 (Chick Corea).

FRANCE-CULTURE

20 h 30 Feuilletton : « Le Chevalier à la charrette ». 21 h Musique et France-Culture dans les Corbières : concert-animations au village de Durban, avec l'ensemble Accroche-Notes.

FRANCE-MUSIQUE

20 h 30 Concert (semaine Mozart de Salzbourg) : « l'Oca del Cairo » opéra en deux actes de Mozart par l'Orchestre du Mozarteum et les chœurs de chambre de Salzbourg. Dir. R. Weikert, sol. A. Scheringer, basse L. Stetsky, S. Ghazarian, H. Berger-Tann ; et « Don Giovanni », opéra en un acte de Mozart sur un livret de G. Bertati par l'Orchestre du Mozarteum et les chœurs de chambre de Salzbourg.

23 h 5 De croches et de griffes : œuvres de L. Indy, Mahler, Bruckner, Ravel, Berlioz, Mendelssohn.

Vendredi 9 août

PREMIÈRE CHAÎNE : TF 1

11 h 15 ANTOPE 1.

11 h 45 La une chez vous.

12 h 15 Jeu : Le grand labyrinthe.

12 h 30 De port en port.

13 h 15 Journal.

13 h 40 Choses vues : V. Hugo lu par M. Piccoli.

13 h 55 Croque-vacances (et à 16 h 40).

14 h 30 Répertoire : Julien Clère à Bercy.

16 h Images d'histoire. Le front russe.

16 h 30 Antiope 1, jeux.

17 h 40 La chanson aux chansons.

18 h 5 Mini-journal pour les jeunes.

18 h 20 Série : Les mystères de Paris.

19 h 15 Jeu : Anagramme.

19 h 40 Les vacances de Monsieur Léon.

20 h Journal.



20 h 35 Numéro 1 : Julio Iglesias. Emission de variétés de M. G. Carpentier, présentée par Yves Lecoq. Autour du chanteur espagnol à l'audience internationale. Sylvie Vartan, Dalida, Nana Mouskouri, Annie Cordy.

21 h 50 Variétés : Chapeau (Dalida). De M. G. Carpentier. La divine Dalida en solo et avec Thierry Le Luron ou Raymond Devos.

22 h 45 Histoires naturelles. Emission de E. Lalon, L. Barrière et J.-P. Fleury. Journées de pêche en traineau.

23 h 15 Journal.

23 h 30 Choses vues : V. Hugo lu par M. Piccoli.

DEUXIÈME CHAÎNE : A 2

6 h 45 Télé matin.

10 h 30 ANTOPE.

11 h 45 Récré A 2.

12 h 15 Journal et météo.

12 h 10 Jeu : L'académie des neuf.

12 h 45 Journal.

13 h 35 Série : Magnum.

14 h 25 Aujourd'hui le vie.

A chacun sa mémoire : 15 h 25 Série : Les douze légionnaires.

15 h 55 Sports é2. Tennis de table ; natation, à Sofia.

16 h Récré A 2.

Vitrarouins : Les mystérieuses cités d'or ; Wattoo-Wattoo.

18 h 40 Flash info.

18 h 50 Jeu : Des chiffres et des lettres.

19 h 15 Informations régionales.

19 h 40 Feuilletton : Permis de construire.

20 h Journal.

20 h 35 Feuilletton : Marcheloup. D'après M. Guesnois, réal. R. Figeul. Avec P. Le Porec, B. Bruyot, A.-M. Besse... (rediff.). Six épisodes qui retracent les relations difficiles entre une famille et un village à la fin du XIX^e siècle. En toile de fond, les grands problèmes de l'époque, la montée de la crise économique, la lutte des classes. Presque documentaire peu convaincante.

21 h 25 Apostrophes. Magazine littéraire de B. Pivot. Sur le thème « Les nouvelles sont bonnes » sont invités : Mireille Best (« Une extrême attention »), Maurice Pons (« Douce-amère »), Gabrielle Rollin (« Sourires, ne bougez plus »), Marcel Schneider (« Histoires à mourir debout »), Jean Vautrin (« Baby-boom »), Roger Virey (« Accident de parcours »).

22 h 45 Journal.

22 h 55 Ciné-été : Traffic. Film français de J. Tati (1970), avec J. Tati, M. Kimberley, M. Fraval, H. Bostrel, F. Maisongrange, T. Kaeppeler. Monsieur Hulot, inventeur d'une voiture de camping, accompagne le prototype que sa firme doit présenter au Salon automobile d'Amsterdam. Comédie burlesque sur les difficultés de la circulation routière, le culte de la voiture. Le don d'observation de Tati.

TROISIÈME CHAÎNE : FR 3

19 h 5 Dessin animé : La panthère rose.

19 h 15 Informations régionales.

19 h 40 Coups de soleil.

19 h 55 Dessin animé : Il était une fois l'homme.

20 h 5 Les jeux.

20 h 35 Série : Manimad. Réal. L. Martinson. N° 7. Jonathan Brooke tente d'empêcher la transformation d'un charmant petit village de montagne en station de ski.

21 h 15 Vendredi : (Hysse appelle Makhita. Magazine d'A. Campana et L. Barrière (rediff.). Un reportage de Marianna Laurent et Eddy Chassagnon. Rediffusion d'une extraordinaire émission. On l'on montre que l'on est en train de changer de monde, de civilisation, que l'avenir n'est plus Paris-Dakar, ni les sautis-photos au Kenya ; l'avenir, aujourd'hui, le monde, c'est l'écologie. A Strasbourg, des milliers de gens portent leur journal et leur nuit à envoyer des messages. C'est la folie, on drague, tous sexes, tous milieux, tous âges confondus. « Tigresse en folie ». « Coup de foudre », l'anonymat libère les messages, on rencontre des milliers qui ont cherché des amis, des amis, mais le jeu peut être dangereux. Mireille fait et défait les couples. Certains ne peuvent s'arrêter. Les réalisateurs ne se sont pas étendus sur les risques mais ont su saisir cette espèce de transformation des valeurs et des mentalités, le côté « révolution invisible ».

22 h 10 Journal.

22 h 30 Spécial Tropiques. Festival d'Angoulême 1984 : le groupe hatien Zéké. Découvert en France à l'occasion de ce festival, un des groupes les plus créatifs d'Haïti. Une musique au rythme dur, puissant, très propre. Un jazz qui « voyage » et fait danser.

23 h 25 Rencontres de l'été.

23 h 30 Prélude à la nuit.

« Berceuse », de Chopin, interprétés par Alice Ador, piano.

CANAL PLUS

7 h, Gym à gym ; 7 h 18, Top 50 (et à 19 h 45) ; 7 h 45, Série : Robin des Bois ; 8 h 35, Dancin' days (et à 13 h 51) ; 9 h 5, Cabos Cadin (et à 12 h 35 et 17 h 30) ; 9 h 16, Dos Camillo en Russie, film de L. Comencini ; 10 h 50, Téléfilm : Les héros sont légion ; 14 h, Les héros de M. Crichton ; 15 h 30, Festival d'Antibes 84 (John McLaughlin) ; 16 h, C'est l'homme est dangereux, film de J. Sachs ; 18 h 35, Jeu : Les affaires sont les affaires ; 19 h 5, L'esclava Isara ; 20 h 55, Un soir au musée-lit, film de H. Decoin ; 23 h 40, Paris-moi d'aujourd'hui, film de M. Drach ; 0 h 15, Le Métal rouge, film de R. Erler ; 2 h, Bienvenue, M. Chassagnon, film de H. Ashby ; 4 h, Festival de jazz d'Antibes 84 (Chick Corea) ; 4 h 30, L'homme en kamas ; 5 h 15, Pannasse, film érotique de J. Rougeron.

FRANCE-CULTURE

12 h, Pannasse : entretien avec Michel Tournier ; à 12 h 45, la Pologne ; à 13 h 15, Festival Mozart à Salzbourg ; à 13 h 40, Chansons pour un été : mélodiques ; à 14 h, Nouvelles polaires : « la maison de Turk Street », de Daniel Hammert ; à 15 h 30, Ballades d'Amérique : New York ; à 16 h, Papa se sent jeune : de X. Orville ; à 17 h, Héros du rock : la Californie (Jimmy Hendrix) ; à 17 h 10, Le pays d'été : Perpignan ; à 18 h 5, Agnès : avec René Garrigues ; à 19 h 30, Perles de Fes.

20 h 30 Feuilletton : « Le Chevalier à la charrette ». 21 h Musique et France-Culture dans les Corbières : concert-animations du village de Tuchan, avec l'ensemble Accroche-Notes.

22 h 30 Nuits magiques : la vie de bureau.

FRANCE-MUSIQUE

12 h 5, Concert : œuvres de Bach par Natalia Gutman, violoncelle ; à 13 h 40, Sonates de Scarlatti, par Scott Ross ; à 14 h 2, Les effluves : petite histoire du phonographe, Fred W. Gaisberg ; œuvres de Gluck, Thomas, Beethoven, Mozart ; à 15 h, Mini-chorégraphie : œuvres de Smetana, Fauré, Bayle, Lajtha ; à 16 h, Mythes grecs et romains français : œuvres de Berlioz, Saint-Saëns, Offenbach ; à 17 h, Une heure avec Christine Barbeaux : œuvres d'Händel, Mozart, Rossini, par Graig Rutenberg, piano ; à 19 h 5, Le temps de jazz : mélodies sur mesure ; à 19 h 30 Les pêcheurs de perles : œuvres de Schoenberg, Webern, par le Quatuor Juillard (enreg. 1949).

20 h 30 Concert : « In Sommerwind » de Webern. Concerto pour piano et orchestre n° 2 en si bémol majeur, de Beethoven, Symphonie n° 1 en ré majeur, de Mahler, par l'Orchestre symphonique de la radio de Stuttgart, dir. N. Marston, sol. C. Zaccarias, piano.

22 h 25 Les pêcheurs de perles : œuvres de Prokofiev, Debussy, Rivier, Bizet.

0 h 1 Musique traditionnelle : les muezins de Turquie.

VU

Prénom : Léon

« Monsieur Léon », voilà cet homme consacré par son prénom comme les rois et les empereurs. Prince des médias, un des plus grands du petit écran, Léon Zitronne pénètre à nouveau chaque soir dans chaque foyer. Il présente et commente des portraits de stars sur TF1. Tout l'été : scénarios-déjà-vus, propositions en prélude au journal de 20 heures, dans la tranche horaire fatidique de la bataille des chaînes.

Privilège ou secret de sa réussite ? Il peut en tout cas se permettre de dévoiler à la télévision les goûts de ses enfants ou les points de vue de son épouse, sans que la public se choque ou se moque. Avec l'assistance qui le caractérise, au sarcasme comme au funérilisme des chefs d'Etat, il dresse des portraits entre l'intimité des téléspectateurs, celle des

stars et la sienne. Joli talent ou bel artifice que cette double familiarité. Quand elle n'agace pas, elle rend complice, à coup sûr. Un « je vous ai compris », version Zitronne, qui semble séduire.

L'audience des « Vacances de Monsieur Léon » se maintient autour de 17 %, taux quasiment identique à celui de « Permis de construire », le feuilleton diffusé à la même heure sur Antenne 2. La série joue donc tout à fait honorablement son rôle de locomotive pour le journal du soir, puisque tous les ans, son écoute chute en période de vacances.

« Vous connaissez Hitchcock ? », lui a-t-on demandé à TF1 en lui proposant l'émission. Eh bien, vous savez comme lui, une minute de présentation au début, trente secondes à la fin. En fait, Léon Zitronne confie, grognon, que

« l'ampleur de son travail est surévaluée ». Il « lance » les reportages réalisés par des équipes de Sygma-Télévision (1) et se charge des commentaires. « J'essaie de faire sourire les gens, tout en les informant clairement ». Histoires de stars d'un soir, manies décrites par le menu, coups de cœur ou petit bonheur... A-t-il donc coulé ses jours dans tous les sérales de la terre pour nous livrer tant de secrets ?

CATHERINE YOURNOU.

* « Les vacances de Monsieur Léon », TF 1, 19 h 40 du lundi au vendredi.

(1) Ces reportages ont été coproduits par Sygma et Canal Plus et diffusés par la quatrième chaîne dans l'émission « en clair ». Tous en scène, animés par Patrick Poivre d'Arvor.



La presse écrite à l'avant-garde

De notre envoyé spécial JEAN-FRANÇOIS LACAN

New-York. — A en juger par les bureaux cosus et les moqueries profondes que cache la vénérable façade du New York Times, la presse écrite américaine se porte bien. D'ailleurs, Leonard Harris, directeur des relations extérieures du groupe, ne pleure pas misère. Il prend même un certain plaisir à énumérer devant un journaliste français les 1,2 milliard de dollars du chiffre d'affaires de la société, le million d'exemplaires quotidiens du New York Times (1,6 million le week-end), son chiffre diversifié de la semaine, les trente autres quotidiens régionaux et les magazines.

Après ce brillant exposé, le conclusion tombe lapidaire : « Il y a une crise. Une crise, vingt-sept millions d'habitants, et chaque année le système scolaire connaît 40 % de départs. A ce rythme-là, nous reverrons bientôt au Moyen Age, à une société divisée entre lettrés et illettrés. La presse écrite ne touchera plus qu'une certaine élite. Heureusement, mon jeune confrère prépare la future... »

Le « jeune confrère », Robert Townsend, évolue en effet dans un tout autre univers : lui, parle câble, cinéma, interactivité. Comme la plupart des grands groupes de presse, le New York Times s'est diversifié dans l'audiovisuel : deux radios, quatre stations de télévision et, surtout, l'acquisition en 1981 du diplôme du grand réseau câblé américain, qui dessert cent vingt-cinq mille abonnés dans le New Jersey. Entreprise prospère, puisque, entre les vingt-six chaînes de base et les six télévisions payantes, chaque abonné consacre en moyenne 24 dollars par mois à sa consommation télévisuelle.

Pourtant, le New York Times est allé plus loin en lançant il y a quelques années le premier service de télévision à la carte interactif. Pour voir Birdy ou Paris, Texas, avant qu'il ne soient édités en vidéo ou qu'ils ne passent sur les chaînes payantes, il suffit d'introduire un code personnel dans un décodeur. L'ordinateur central du réseau ordonne alors le décodage du film et le facture immédiatement à 4 dollars l'unité. « Les producteurs nous ont permis de bouleverser ainsi les règles du marché, parce que nous leur reversons 50 % des recettes, bien plus que la vidéo ou la télévision payante. C'est exactement comme s'ils projetaient leurs films dans une salle de cent soixante mille places ».

Hollywood n'est pas le seul bénéficiaire de la télévision à la carte. En un an, le New York Times a vu augmenter de 65 % les ressources de la partie du réseau concernée par l'expérience. Aussi le groupe s'est-il décidé de la généraliser en investissant 20 millions de dollars pour pouvoir installer des terminaux interactifs dans tous les foyers. Une décision qui a pris à contre-pied la profession du câble : après l'échec des réseaux « Qu Be » (Question your tube, interrogez votre téléviseur) de Warner utilisant une voie de retour, plus personne ne croyait au vertueux de l'interactivité. « Qu Be », affirme Robert Townsend, utilisait une technologie trop primitive. L'interactivité est le « nouveau frontiera » du câble et la télévision à la carte, la seule façon de résister à la concurrence de la vidéo ».

Prochain article : Ceux qu'on n'attendait pas

CARNET DU Monde

Naissances

— Elzette et Balkacom HERRICHE sont heureux d'annoncer la naissance de leur petite-fille.

Rym, à Montpellier, le 5 août 1985, au foyer de M. et M^{me} A. KOALAL.

Alger. La Grande-Motte. Paris. Skikda (Algérie).

— Le docteur Zohair BERBO et M^{me} Sandra, ont la joie de faire part de la naissance de Nadim.

Marseille, le 5 août 1985.

Décès

— Gérard Athias, son épouse, Maurice et Catherine Hrauh, Pascal Athias, ses enfants, Antoine, Morgan et Gail, ses petits-enfants, Jean Casson, ses parents. Et toute la famille.

ont la grande douleur de faire part du décès de

Thérèse ATHIAS, née Casson, chevalier de l'Ordre des Palmes académiques,

survenu à Montargis, le samedi 3 août 1985.

— Avignon. Paris.

Le docteur Eugène Cabassu, M. et M^{me} Jacques Cabassu et Clémence, M^{me} Nicole Cabassu, M^{me} Emma Meger, Les familles Cabassu, Meger, Cullere, Ducrot, Reynard, Lapeyre, Baulu, Cèsson, Parents et alliés,

ont la douleur de faire part de décès de

M^{me} Germaine CABASSU, née Meger,

survenu le 7 août 1985, à l'âge de soixante-trois ans.

— Les obsèques auront lieu le vendredi 9 août, à 10 heures, en l'église Saint-Dièdre, à Avignon.

L'inhumation au cimetière Saint-Véran, à Avignon.

8, rue du Roi-René, 84000 Avignon.

— On nous prie d'annoncer le décès de

M. Maurice DUCREUX, urbaniste,

survenu le 4 août 1985, à l'âge de soixante et un ans.

129, avenue Maurice-Thorez, 94200 Ivry-sur-Seine.

— On nous prie d'annoncer le décès, survenu à Paris le mardi 5 août 1985, à la suite d'une longue maladie, de

Michel FOURNIER, publicitaire,

dans sa quarantième année.

Les obsèques ont eu lieu le jeudi 8 août, à Aulnay, dans l'intimité.

32, rue de Richelieu, 75002 Paris.

6, rue François-Fabre, 81000 Albi.

— On nous prie d'annoncer le décès, survenu le 3 août 1985, à l'âge de cinquante-trois ans.

De la part de M. et M^{me} Alex Worms, ses parents, M. et M^{me} Pierre-José Worms, ses frère et belle-sœur, Sandrine, David et Stéphane Worms, ses sœurs et neveux, Des familles Worms, Destreicher, Vardier, Et de tous ses amis de Saint-Barthélemy (Vaud, Suisse).

Le service religieux, suivi de l'inhumation, a eu lieu dans la plus stricte intimité.

Anniversaires

— Il y a deux ans disparaissait

Georges VALLIN.

Sa mémoire et son enseignement restent vivants pour ceux qui l'ont connu.

— M. et M^{me} Jacques Laufer, leurs enfants et petits-enfants, M. et M^{me} Roger Laufer, leurs enfants et petite-fille, M. et M^{me} André Bernmann et leur fille, ont la douleur de faire part du décès de

M^{me} Georges LAUFER, née Alice Bernmann,

survenu le 6 août 1985, dans sa quatre-vingt-unième année.

Le service religieux et l'inhumation auront lieu le vendredi 9 août, à 14 heures, à Nerville-la-Forêt (Val-d'Oise).

Cet avis tient lieu de faire-part.

33 bis, boulevard du Château, 92200 Neuilly-sur-Seine.

11, rue de la Ville-l'Évêque, 75008 Paris.

11, rue de Bassano, 75116 Paris.

— M. Jean-Michel Roche, M. et M^{me} Manuel Turbe-Roche, M^{me} France Roche, ses enfants, Antoine, Morgan et Gail, ses petits-enfants, Les familles Roche et Viehoir,

ont la tristesse de faire part du décès de

Maurice ROCHE, chevalier de la Légion d'honneur,

survenu le 29 juillet 1985.

La cérémonie religieuse et l'inhumation ont eu lieu dans la plus stricte intimité, à Rossmore (Flandre).

Une inac sera célébrée ultérieurement à Paris.

Cet avis tient lieu de faire-part.

20, rue de l'Abbé-de-l'Épée, 75005 Paris.

— M^{me} veuve Eliane Saal, M. et M^{me} Anita Manzano et leur famille, M. et M^{me} René Saal et leur famille, M^{me} Claudine Saal, Les familles Simon Saal, Sarasti, Stouff, Gaby, Parents et alliés,

ont la douleur de faire part du décès de

M. Moshe Maurice SAAL,

survenu le 5 août 1985.

Ramat-Gan (Israël).

— On nous prie d'annoncer le décès de

M. Jean-Jacques WORMS,

survenu le 3 août 1985, à l'âge de cinquante-trois ans.

De la part de M. et M^{me} Alex Worms, ses parents, M. et M^{me} Pierre-José Worms, ses frère et belle-sœur, Sandrine, David et Stéphane Worms, ses sœurs et neveux, Des familles Worms, Destreicher, Vardier, Et de tous ses amis de Saint-Barthélemy (Vaud, Suisse).

Le service religieux, suivi de l'inhumation, a eu lieu dans la plus stricte intimité.

Anniversaires

— Il y a deux ans disparaissait

Georges VALLIN.

Sa mémoire et son enseignement restent vivants pour ceux qui l'ont connu.

— M. et M^{me} Jacques Laufer, leurs enfants et petits-enfants, M. et M^{me} Roger Laufer, leurs enfants et petite-fille, M. et M^{me} André Bernmann et leur fille, ont la douleur de faire part du décès de

M^{me} Georges LAUFER, née Alice Bernmann,

survenu le 6 août 1985, dans sa quatre-vingt-unième année.

Le service religieux et l'inhumation auront lieu le vendredi 9 août, à 14 heures, à Nerville-la-Forêt (Val-d'Oise).

Cet avis tient lieu de faire-part.

33 bis, boulevard du Château, 92200 Neuilly-sur-Seine.

11, rue de la Ville-l'Évêque, 75008 Paris.

11, rue de Bassano, 75116 Paris.

— M. Jean-Michel Roche, M. et M^{me} Manuel Turbe-Roche, M^{me} France Roche, ses enfants, Antoine, Morgan et Gail, ses petits-enfants, Les familles Roche et Viehoir,

ont la tristesse de faire part du décès de

Maurice ROCHE, chevalier de la Légion d'honneur,

survenu le 29 juillet 1985.

La cérémonie religieuse et l'inhumation ont eu lieu dans la plus stricte intimité, à Rossmore (Flandre).

Une inac sera célébrée ultérieurement à Paris.

Cet avis tient lieu de faire-part.

20, rue de l'Abbé-de-l'Épée, 75005 Paris.

— M^{me} veuve Eliane Saal, M. et M^{me} Anita Manzano et leur famille, M. et M^{me} René Saal et leur famille, M^{me} Claudine Saal, Les familles Simon Saal, Sarasti, Stouff, Gaby, Parents et alliés,

ont la douleur de faire part du décès de

M. Moshe Maurice SAAL,

survenu le 5 août 1985.

Ramat-Gan (Israël).

— On nous prie d'annoncer le décès de

M. Jean-Jacques WORMS,

survenu le 3 août 1985, à l'âge de cinquante-trois ans.

De la part de M. et M^{me} Alex Worms, ses parents, M. et M^{me} Pierre-José Worms, ses frère et belle-sœur, Sandrine, David et Stéphane Worms, ses sœurs et neveux, Des familles Worms, Destreicher, Vardier, Et de tous ses amis de Saint-Barthélemy (Vaud, Suisse).

Le service religieux, suivi de l'inhumation, a eu lieu dans la plus stricte intimité.

Anniversaires

— Il y a deux ans disparaissait

Georges VALLIN.

Sa mémoire et son enseignement restent vivants pour ceux qui l'ont connu.

— M. et M^{me} Jacques Laufer, leurs enfants et petits-enfants, M. et M^{me} Roger Laufer, leurs enfants et petite-fille, M. et M^{me} André Bernmann et leur fille, ont la douleur de faire part du décès de

M^{me} Georges LAUFER, née Alice Bernmann,

survenu le 6 août 1985, dans sa quatre-vingt-unième année.

Le service religieux et l'inhumation auront lieu le vendredi 9 août, à 14 heures, à Nerville-la-Forêt (Val-d'Oise).

Cet avis tient lieu de faire-part.

33 bis, boulevard du Château, 92200 Neuilly-sur-Seine.

11, rue de la Ville-l'Évêque, 75008 Paris.

11, rue de Bassano, 75116 Paris.

— M. Jean-Michel Roche, M. et M^{me} Manuel Turbe-Roche, M^{me} France Roche, ses enfants, Antoine, Morgan et Gail, ses petits-enfants, Les familles Roche et Viehoir,

ont la tristesse de faire part du décès de

Maurice ROCHE, chevalier de la Légion d'honneur,

survenu le 29 juillet 1985.

La cérémonie religieuse et l'inhumation ont eu lieu dans la plus stricte intimité, à Rossmore (Flandre).

Une inac sera célébrée ultérieurement à Paris.

Cet avis tient lieu de faire-part.

20, rue de l'Abbé-de-l'Épée, 75005 Paris.

— M^{me} veuve Eliane Saal, M. et M^{me} Anita Manzano et leur famille, M. et M^{me} René Saal et leur famille, M^{me} Claudine Saal, Les familles Simon Saal, Sarasti, Stouff, Gaby, Parents et alliés,

ont la douleur de faire part du décès de

M. Moshe Maurice SAAL,

survenu le 5 août 1985.

Ramat-Gan (Israël).

— On nous prie d'annoncer le décès de

M. Jean-Jacques WORMS,

survenu le 3 août 1985, à l'âge de cinquante-trois ans.

De la part de M. et M^{me} Alex Worms, ses parents, M. et M^{me} Pierre-José Worms, ses frère et belle-sœur, Sandrine, David et Stéphane Worms, ses sœurs et neveux, Des familles Worms, Destreicher, Vardier, Et de tous ses amis de Saint-Barthélemy (Vaud, Suisse).

Le service religieux, suivi de l'inhumation, a eu lieu dans la plus stricte intimité.

Anniversaires

— Il y a deux ans disparaissait

Georges VALLIN.

Sa mémoire et son enseignement restent vivants pour ceux qui l'ont connu.

CARNET DU Monde

Naissances

— Elzette et Balkacom HERRICHE sont heureux d'annoncer la naissance de leur petite-fille.

Rym, à Montpellier, le 5 août 1985, au foyer de M. et M^{me} A. KOALAL.

Alger. La Grande-Motte. Paris. Skikda (Algérie).

— Le docteur Zohair BERBO et M^{me} Sandra, ont la joie de faire part de la naissance de Nadim.

Marseille, le 5 août 1985.

Décès

— Gérard Athias, son épouse, Maurice et Catherine Hrauh, Pascal Athias, ses enfants, Antoine, Morgan et Gail, ses petits-enfants, Jean Casson, ses parents. Et toute la famille.

ont la grande douleur de faire part du décès de

Thérèse ATHIAS, née Casson, chevalier de l'Ordre des Palmes académiques,

survenu à Montargis, le samedi 3 août 1985.

— Avignon. Paris.

Le docteur Eugène Cabassu, M. et M^{me} Jacques Cabassu et Clémence, M^{me} Nicole Cabassu, M^{me} Emma Meger, Les familles Cabassu, Meger, Cullere, Ducrot, Reynard, Lapeyre, Baulu, Cèsson, Parents et alliés,

ont la douleur de faire part de décès de

M^{me} Germaine CABASSU, née Meger,

survenu le 7 août 1985, à l'âge de soixante-trois ans.

— Les obsèques auront lieu le vendredi 9 août, à 10 heures, en l'église Saint-Dièdre, à Avignon.

L'inhumation au cimetière Saint-Véran, à Avignon.

8,

INFORMATIONS « SERVICES »

JEUX DU JEUDI DES MOTS ET DES NOMBRES

Voici trois jeux pour les amateurs de bons comptes et de bons mots : « Anagrammes », « Suites logiques » et « Qui a dit quoi ? ».

Dans le premier, il vous est demandé de retrouver les mots de neuf lettres qui vous sont proposés dans le désordre.

Dans le deuxième, il vous appartient de percer le secret des séries logiques afin de deviner le nombre qui suit.

Dans le troisième, enfin, votre perspicacité devra vous permettre de rendre les citations à leurs véritables auteurs.

Anagrammes

- a) cogitron b) troupip
c) pnserten d) telonith
e) gazeritug

Suites logiques

- a) 17 41 65 89 113
b) 967 378 168 48 32
c) 8 9 16 27 32

Qui a dit quoi ?

1. Quel homme politique avait récemment : « J'ai choisi de faire de la gymnastique. Pas du body building ou de la compétition. Je n'ai jamais connu le sport collectif. »
a) Philippe Léotard ;
b) Jacques Chirac ;
c) Raymond Barre.

2. Réflexion sur la révolution. Signée de qui ? « Le grand public persiste à croire que les révolutions éclatent quand les conditions sont désespérées. En fait, la réalité, parue depuis Tocqueville, c'est que la plupart ont lieu quand la situation semble s'améliorer. »
a) Henry Kissinger ;
b) Gandhi ;
c) Andreï Gromyko.

3. De qui cette révélation : « Je devine le passé d'une femme à la façon dont elle tient ses cigarettes et l'avenir d'un homme à la façon dont il tient la boisson. »
a) Philippe Bouvard ;
b) Sacha Guitry ;
c) Eddie Barclay.

4. Constatation amère d'une femme célèbre à la suite des événements politiques récents : « Nous avons été traités comme des pestiférés. »
a) Yvette Roudy ;
b) Huguette Bouchard ;
c) Marguerite Duras.

5. Accusations contre le PS. Mais qui les a proférées ? « M. Mitterrand et le PS ont poursuivi des rapports gouvernement-Parlement conçus pour adapter le pouvoir d'Etat aux exigences diversifiées du capital multinational. »
a) Alain Krivine ;
b) André Krasucki ;
c) Pierre Lajoinie.

Solution dans notre prochain numéro

SOLUTION DU JEU DU MERCREDI (Le quiz)

- 1 : une bande dessinée ; 2 : casse-cou et sonner le tocsin ; 3 : les discours à la télévision ; 4 : Simone Veil ; 5 : du nombre de fonctionnaires soviétiques expulsés pour cause d'espionnage ; 6 : 25 % ; 7 : distance de 25 % ; 8 : un poivre français qui a mal tourné ; 9 : le chef de file des indépendants de Nouvelle-Calédonie ; 10 : la restauration baroque.

JOURNAL OFFICIEL

Sont parus au Journal officiel du jeudi 8 août :

UNE LOI

- Relative à la modernisation de la police nationale.

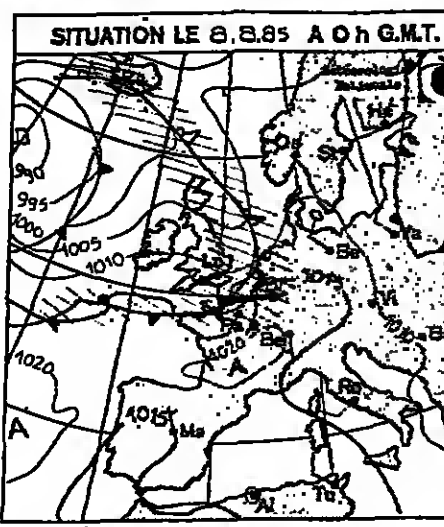
UN DÉCRET

- Relatif aux prêts aidés en accession à la propriété et modifiant l'article R. 331-53 du code de la construction et l'habitation (prêts).

loterie nationale				loterie nationale			
LISTE OFFICIELLE DES SOMMES À PAYER				LISTE OFFICIELLE DES SOMMES À PAYER			
TERMI-NAUSIONS	FINALES ET NUMÉROS	SOMMES GAGNÉES	TERMI-NAUSIONS	FINALES ET NUMÉROS	SOMMES GAGNÉES	TERMI-NAUSIONS	FINALES ET NUMÉROS
1	231 851 9 941	500 500 2 000	6	8 536 74 498	2 000 10 000	1	231 851 9 941
2	502 882 3 882 9 142 14 472	800 800 2 000 2 000 10 000	7	5 047 14 421	2 000 10 000	2	502 882 3 882 9 142 14 472
3	583 1 733 59 523	800 2 000 10 000	8	378 2 486 20 438	800 2 000 10 000	3	583 1 733 59 523
4	284 38 434	800 10 000	9	59 829 7 708 05 978 029 888	200 800 2 000 10 000 1 000 000	4	284 38 434
5	9 015 18 355 40 435 48 585 228 195	100 2 000 10 000 10 000 4 000 100	0	240 400 400 640 825 3 720	800 500 500 800 500 2 000	5	9 015 18 355 40 435 48 585 228 195
6	458 606 866 886	800 500 500 500				6	458 606 866 886

LOTO
N° 32
Tirage du mercredi 7 août 1985
Validation jusqu'au mardi 12 août 1985
3 12 16 20 21 40
5
TRANCHE LA PEROUSE
Tirage du mercredi 7 août 1985

MÉTÉOROLOGIE



Evolution probable du temps en France entre le jeudi 8 août à 0 heure et le vendredi 9 août 1985 à minuit.

Situation générale :
Le système dépressionnaire centré entre l'Irlande et l'Islande va diriger sur la France un flux de sud-ouest cyclonique de plus en plus chaud.

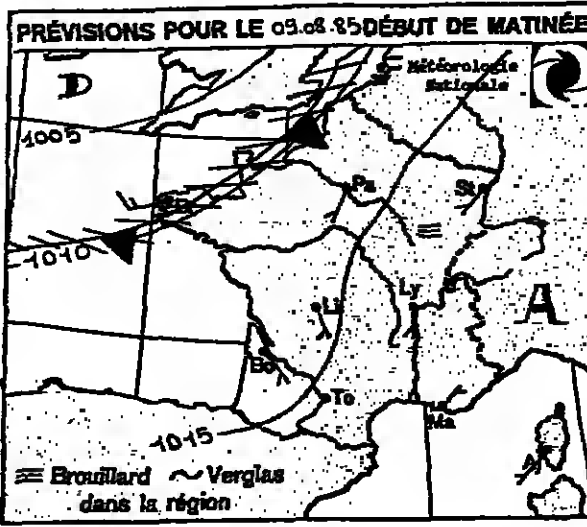
Vendredi matin : Les nuages seront abondants de la Bretagne et de la Vendée aux régions du nord-est ; quelques faibles pluies ou bruines pourront se produire près des côtes de la Manche où le vent de sud-ouest soufflera assez fort.

Temps à l'ouest : Les nuages se développeront, ce qui permettra aux températures d'avoiser 20 à 23 degrés près des côtes, 24 à 28 degrés dans l'intérieur ; quelques petites averses d'évolution diurne de courte durée sont possibles par places.

Temps à l'est : Le premier chiffre indique le maximum enregistré au cours de la journée du 7 août ; le second, le minimum dans la nuit du 7 août au 8 août : Ajaccio, 24 et 12 degrés ; Biarritz, 21 et 11 ; Bordeaux, 22 et 9 ; Brétigny, 19 et 13 ; Clermont-Ferrand, 15 et 11 ; Dijon, 19 et 12 ; Grenoble, 20 et 8 ; La Rochelle, 20 et 13 ; Lille, 19 et 14 ; Limoges, 18 et 9 ; Lyon, 19 et 9 ; Marseille-Marguerite, 22 et 13 ; Nancy, 20 et 13 ; Nantes, 21 et 14 ; Nice-Côte d'Azur, 26 et 17 ; Paris-Montsouris, 20 et 14 ; Paris-Orly, 19 et 13 ; Pau, 22 et 9 ; Perpignan, 24 et 13 ; Rennes, 18 et 15 ; Rouen, 17 et 13 ; Saint-Etienne, 19 et 8 ; Strasbourg, 20 et 13 ; Toulouse, 22 et 10 ; Tours, 19 et 13.

Températures relevées à l'étranger : Alger, 28 et 14 ; Genève, 19 et 7 ; Lisbonne, 31 et 17 ; Londres, 17 et 9 ; Madrid, 29 et 12 ; Rome, 26 et 13 ; Stockholm, 19 et 14.

(Document établi avec le support technique spécial de la Météorologie nationale.)



Evolution probable du temps en France entre le jeudi 8 août à 0 heure et le vendredi 9 août 1985 à minuit.

Situation générale :
Le système dépressionnaire centré entre l'Irlande et l'Islande va diriger sur la France un flux de sud-ouest cyclonique de plus en plus chaud.

Vendredi matin : Les nuages seront abondants de la Bretagne et de la Vendée aux régions du nord-est ; quelques faibles pluies ou bruines pourront se produire près des côtes de la Manche où le vent de sud-ouest soufflera assez fort.

Temps à l'ouest : Les nuages se développeront, ce qui permettra aux températures d'avoiser 20 à 23 degrés près des côtes, 24 à 28 degrés dans l'intérieur ; quelques petites averses d'évolution diurne de courte durée sont possibles par places.

Temps à l'est : Le premier chiffre indique le maximum enregistré au cours de la journée du 7 août ; le second, le minimum dans la nuit du 7 août au 8 août : Ajaccio, 24 et 12 degrés ; Biarritz, 21 et 11 ; Bordeaux, 22 et 9 ; Brétigny, 19 et 13 ; Clermont-Ferrand, 15 et 11 ; Dijon, 19 et 12 ; Grenoble, 20 et 8 ; La Rochelle, 20 et 13 ; Lille, 19 et 14 ; Limoges, 18 et 9 ; Lyon, 19 et 9 ; Marseille-Marguerite, 22 et 13 ; Nancy, 20 et 13 ; Nantes, 21 et 14 ; Nice-Côte d'Azur, 26 et 17 ; Paris-Montsouris, 20 et 14 ; Paris-Orly, 19 et 13 ; Pau, 22 et 9 ; Perpignan, 24 et 13 ; Rennes, 18 et 15 ; Rouen, 17 et 13 ; Saint-Etienne, 19 et 8 ; Strasbourg, 20 et 13 ; Toulouse, 22 et 10 ; Tours, 19 et 13.

Températures relevées à l'étranger : Alger, 28 et 14 ; Genève, 19 et 7 ; Lisbonne, 31 et 17 ; Londres, 17 et 9 ; Madrid, 29 et 12 ; Rome, 26 et 13 ; Stockholm, 19 et 14.

(Document établi avec le support technique spécial de la Météorologie nationale.)

PARIS EN VISITES

VENDREDI 9 AOUT

- « Les cours des miracles », 15 heures, méro Borne Nouvelle devant poste (M.C. Lestier).
« Les souterrains gothiques du collège des Bernardins et ses alentours », 15 heures, devant l'église Saint-Julien-le-Pauvre (M. Raguenau).
« Le parc de Sceaux », 15 heures, devant grille, entrée principale.
« L'Église Saint-Vincent-de-Paul et son quartier », 14 h 30, entrée église place Lafayette.
« Le Panthéon », 15 heures devant les grilles.

- « La maison de santé du docteur Belhomme, prison révolutionnaire sous la Terreur », 15 heures, méro Ledro-Rollin devant Monoprix.
« Le Père-Lachaise du XIX^e siècle », 10 h 30, 10, avenue du Père-Lachaise.
« Cent tombeaux de musiciens au Père-Lachaise », 14 h 45, 10, avenue du Père-Lachaise (V. de Langlade).
« Les Invalides », 15 heures, entrée côté Esplanade.

- « Luttes sous Paris au parvis de Notre-Dame », 15 h 30, entrée crypte.
« Les bêtises de la rue du Bac. Les jardins des missions étrangères », 15 heures, méro Bae (L. Hauller).
« Le Marais », 14 h 30, place des Voies saintes Louis XIII, ou 14 h 30, entrée méro Saint-Paul, ou 14 h 30, méro Hôtel-de-Ville, sortie Lobau.
« Le Marais illuminé », 21 heures, parvis Hôtel-de-Ville, devant la poste, ou sortie méro Saint-Paul, ou méro Pont-Marie.

MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 4027

1	2	3	4	5	6	7	8	9
I								
II								
III								
IV								
V								
VI								
VII								
VIII								
IX								
X								
XI								

HORIZONTALEMENT

1. Jadis cuirassée, elle est aujourd'hui blindée. — II. Emetteur au air ébouette ou un concert agressif. Sorte de farine pour la « cuisine ». — III. L'atmosphère se refroidit quand le charme s'y éteint. Mener à la ruine. — IV. Gambade bien connue de l'enfant de la balle. Note. — V. Milieu prolifique. — VI. Peigne des favoris. Patrie de saint Pierre et de saint Paul. — VII. Violoniste hongrois. — VIII. Ethnie. — IX. Exécute la danse du sabot. Vecteur de fièvre. Note. — X. Qui ne retrouvera son équilibre qu'après avoir penché. — XI. Lettres ouvertes. Se blanchir avant d'être accusé.

VERTICALEMENT

PROBLÈME N° 4026

1. On peut, à la fois, y faire preuve de complaisance et montrer sa tête de cochon. — 2. Table de messe pour officier. Sur les marches de la vieille Europe agricole. — 3. Préparer une recette de poulet. — 4. Jeu de l'homme dans une salle très éclairée. Copulative. — 5. Non ancien de Trondheim. — 6. Collège d'élève ou cabinet de maître. Triste sire. — 7. Plus à poil et cependant très dévoué. Attribuer par derrière. Borne céleste. — 8. Terres très arrosées. Frappée au cœur. — 9. On ne saurait le classer parmi le style « roman » des plus purs.

Solution du problème n° 4026

Horizontalement

- I. Candide. — II. Iris. Eu. — III. Vertèbres. — IV. Cosse. — V. Liant. Cm. — VI. Eon. Os. Ob. — VII. Nappe. Tl. — VIII. Al. Aile. — IX. Bq. Réélys. — X. Eure. — XI. Reportage.

Verticalement

1. Civile. Aber. — 2. Are. Ionique. — 3. Nivernais. RP. — 4. DST. Paréo. — 5. Écologie. — 6. Déboisé. — 7. Ours. Elisa. — 8. Escot. — 9. Ensemble.

GUY BROUTY.

SPORTS

Avec une participation américaine

« JEUX DE LA BONNE VOLONTÉ » A MOSCOU EN 1986

Pour la première fois depuis 1976 (Jeux olympiques de Montréal), des athlètes américains et soviétiques vont pouvoir se rencontrer, du 5 au 20 juillet 1986, à Moscou, dans le cadre des « Jeux de la bonne volonté ». Cette épreuve, organisée conjointement par des organismes officiels soviétiques (Comité des sports et Comité d'Etat pour la radio-télévision) et du côté américain, par des fédérations sportives et le groupe de télévision par câble TBS, devra comporter une quinzaine de disciplines sportives, dont l'athlétisme, la natation, le basket-ball et la gymnastique. La seconde édition de ces Jeux est d'ores et déjà programmée pour 1990 aux Etats-Unis.

L'accord conclu à Moscou, mardi 6 août, et dont la signature a été ratifiée en direct par la télévision, prévoit la participation de sportifs d'autres pays « dans le but de promouvoir la coopération et la compréhension mutuelle entre toutes les nations ».

NATATION

Championnats d'Europe

TEMPS MÉDIOCRES A SOFIA

Les mauvaises conditions climatiques qui règnent actuellement à Sofia expliquent que les records résistent pour l'instant aux assauts des meilleurs nageurs européens. Le moral de Michael Gross (RFA) n'est pas atteint pour autant. Non seulement il a remporté, mercredi 7 août, deux nouvelles médailles d'or en se « promenant » sur 100 mètres papillon, puis avec le relais 4 X 200 mètres, mais il a appris le même jour que le jeune prodige américain Matt Biondi avait nettement échoué dans sa tentative de lui ravir le record du monde du 200 mètres nage libre (1 min 47 sec 89, soit à 45/100 du record).

Les Allemands de l'Est sont moins satisfaits. Battus par la RFA sur 4 X 200 mètres, ils ont même été disqualifiés par la suite à cause d'un mauvais passage de relais. En gagnant devant son public le 200 mètres brasse, la jeune Bulgare Tana Bogomilova a fait le premier « accroc » depuis trois ans dans la suprématie des nageuses de RDA. Ces dernières ont tout de même réajusté le double sur 200 mètres nage libre.

Au cours des séries du 100 mètres nage libre disputées ce jeudi matin 8 août, Stéfan Caron a ramené le sourire dans le camp français en battant le record de France en 50 sec 56. Le précédent record lui appartenait en 50 sec 67 depuis le 20 janvier 1985.

La veille, la journée avait été grisée pour l'équipe de France avec l'élimination en série du 100 mètres brasse de Pascaline Louvriev. Christophe Boudreau avait apporté la seule satisfaction du jour en établissant un nouveau record de France du 400 mètres quatre nages en 4 min 31 sec 92... mais dans la finale B.

LES RÉSULTATS

MESSIEURS

- 100 mètres papillon : 1. Gross (RFA), 54 sec 02 ; 2. Jamieson (GB), 54 sec 30 ; 3. Gery (Tch), 54 sec 86.

- 400 mètres quatre nages : 1. Darnyi (Hong), 4 min 20 s 70 ; 2. Jaroschuk (URSS), 4 min 21 s 54 ; 3. Hanneemann (RDA), 4 min 26 s 33.

DAMES

- 200 mètres nage libre : 1. H. Friedrich (RDA), 1 min 59 s 55 ; 2. M. Stellmach (RDA), 1 min 59 s 88 ; 3. V. Argirova (Bul), 2 min 02 s 62.

- 200 mètres brasse : 1. Bogomilova (Bul), 2 min 57 s 57 ; 2. S. Gerasimova (RDA), 2 min 59 s 02 ; 3. Hoerner (RDA), 2 min 29 s 83.

- Plongeon (trois mètres) : 1. J. Zurlinikova (URSS), 514,32 points ; 2. I. Sidornova (URSS), 476,70 ; 3. B. Baldu (RDA), 471,03.

EN BREF

COMMUNICATION

Stages d'initiation à la « Paint Box ». — La « Paint Box », ou palette graphique assistée par ordinateur, demeure un équipement rare. Les images obtenues par ce système ont une apparence absolument naturelle et peuvent être recopiées sur des supports aussi différents que le papier, le film ou le vidéo. La société Image Espace, installée depuis six mois à Alsace-Provence, organise des stages d'initiation à la Paint Box. Les sessions durent trois jours et s'adressent notamment à tous les professionnels de la communication qui souhaitent se familiariser à cette nouvelle technologie.

* Image Espace, Châssés de la Saône, Pont de Beuren, 13890 Meyreuil. Tél. : (42) 58-62-62.

EN AOUT ET SEPTEMBRE

TOURISME SNCF VOUS PROPOSE

6 VOYAGES EXCEPTIONNELS D'UNE SEMAINE A MARINA VIVA (CORSE)

DÉPART DE PARIS LES 26, 31 AOUT, 7, 13 ET 20 SEPTEMBRE 1985

PRIX PAR PERSONNE À PARTIR DE 2 126 francs, comprenant :

- le voyage ALLER-RETOUR en 2^e classe train et bateau en place assise,
- le séjour en demi-pension à MARINA VIVA.

Possibilité de prix au départ de toute la France.

RENSEIGNEZ-VOUS

- Gare SNCF DE PARIS,
- Gare du RER,
- PAR TÉLÉPHONE : (1) 281-38-30.

REPÈRES

collar : en légère baisse à 8,

est de nou...

Paris contre l...

2.8612 0...

un nouveau cor...

permanen...

transcas 13.06...

à aussi l'att...

travail : bai...

1983

contours à baiss...

compte, cet...

travail : bai...

2.8612 0...

un nouveau cor...

permanen...

transcas 13.06...

à aussi l'att...

travail : bai...

1983

contours à baiss...

compte, cet...

travail : bai...

2.8612 0...

un nouveau cor...

permanen...

transcas 13.06...

à aussi l'att...

travail : bai...

1983

contours à baiss...

compte, cet...

travail : bai...

2.8612 0...

un nouveau cor...

permanen...

transcas 13.06...

à aussi l'att...

travail : bai...

1983

contours à baiss...

compte, cet...

travail : bai...

2.8612 0...

un nouveau cor...

permanen...

transcas 13.06...

à aussi l'att...

travail : bai...

1983

contours à baiss...

REPÈRES

Dollar : en légère baisse à 8,66 F

Après deux journées de hausse, le dollar s'est de nouveau orienté à la baisse, jeudi 9 août, sur toutes les grandes places financières internationales, pour coter 8,650 F à Paris (contre 8,7105 F la veille) et 2,8360 DM à Francfort (contre 2,8612 DM). Mais à l'affaiblissement du billet vert ont de nouveau correspondu des tensions à l'intérieur du SMU. Le deutschemark s'est apprécié vis-à-vis du franc belge, surtout du franc français (3,0524 F contre 3,0498 F). Le livre sterling s'est aussi raffermi et valait 1,3550 dollar (contre 1,33875 dollar).

Accidents du travail : baisse en 1983

La fréquence des accidents du travail continue à baisser, montrent les statistiques publiées par la Celsa nationale d'assurance-maladie pour 1983 : on a compté, cette année-là, 952 600 accidents ayant entraîné un arrêt de travail, contre 930 500 l'année précédente. Par rapport au nombre de salariés, la fréquence passe de 6,6 % à moins de 6,2 % ; par rapport au nombre d'heures travaillées, les accidents ont été moins fréquents dans toutes les branches. En 1983, 1 282 salariés ont été victimes d'accidents mortels, contre 1 359 en 1982. De même, le nombre d'accidents ayant entraîné une incapacité permanente est passé de 96 848 en 1982 à 99 167 en 1983, soit de 6,89 à 6,46 pour mille salariés, et de 3,71 à 3,51 par million d'heures travaillées.

Par branches, quelques éléments viennent modifier ce constat. L'indice de gravité des accidents entraînant une incapacité permanente, qui a baissé dans toutes les autres branches, a augmenté dans le bâtiment, où il est le plus élevé, et dans les industries du bois, où il est aussi assez élevé. L'indice de gravité des incapacités temporaires a baissé partout, sauf dans le vêtement, où il est très faible, mais dans le bâtiment, ce n'est qu'un répit dans une tendance continue à la hausse. Enfin, chaque accident a entraîné en moyenne la perte de 29,9 journées de travail en 1983, contre 29,4 en 1982.

ÉTRANGER

PAR MESURE DE REPRÉSENTATION

L'Arabie saoudite pourrait taxer les importations européennes

L'Arabie saoudite pourrait imposer des droits de douane de 20 % sur les importations en provenance de la Communauté économique européenne, par mesure de représailles contre la décision récente de la Commission de taxer les exportations saoudiennes de polyéthylène (le Monde du 6 août). Selon un quotidien saoudien en langue anglaise, la Gazette, qui cite un responsable du conseil de coopération du Golfe non identifié, le royaume saoudien attendrait pour prendre cette décision la prochaine réunion des ministres des affaires étrangères du CCG. Ce conseil, qui regroupe l'Arabie saoudite, le Koweït, le Qatar, les Émirats arabes unis, Oman et Bahreïn, négocie depuis des mois avec la Commission européenne les conditions d'accès au marché européen des produits pétroliers et pétrochimiques, provenant des nouvelles usines installées dans le Golfe.

A Singapour

On demande des syndicalistes

Correspondance

Les autorités de Singapour se désolent. Les ouvriers et les employés de l'île négligent leur devoir syndical. La principale centrale, le NTUC (National Trade Union Congress) a vu ses membres passer de 198 268 en 1983 à 186 449 en 1984. Cette perte est d'autant plus inquiétante que pour la même période 12 000 personnes avaient fait leur apparition sur le marché de l'emploi.

Il y a un peu plus d'un quart de siècle, rien n'aurait réjoui plus Lee Kuan Yew, le premier ministre de Singapour, qu'une telle apathie de la classe ouvrière. Dans les années 50 en effet les syndicats, à la pointe de la lutte contre la colonisation britannique, étaient dominés par les communistes et leurs compagnons de route. Fondé en mai 1954 le syndicat des ouvriers d'usine et de magasin, le SFSWU, dirigé par le communiste Lim Chin Siong, était passé en dix mois de 375 à près de 30 000 membres.

Dès que le Parti d'action populaire, le PAP, était arrivé au pouvoir, en 1959, il s'était hâté d'éliminer du monde du travail la « subversion communiste ». La mis sur pied en 1964 du NTUC, appuyé par les autorités, allait fortement encourager le passage de la confrontation à la coopération. Singapour, nouvellement séparé de la péninsule malaise, ne pouvait se permettre la lutte de troubles sociaux. C'était, c'est toujours, le point de vue de M. Lee Kuan Yew.

Il n'y a actuellement pas moins de 132 syndicats enregistrés à Singapour. Mais c'est le sort de la NTUC, qui contrôle plus de 95 % des syndicats, qui inquiète avant tout le pouvoir. « Nous venons de connaître une période de plein emploi », explique

JACQUES BEKAERT.

TRANSPORTS

APRÈS LA CATASTROPHE DE FLAUJAC

La CGT réagit aux mesures annoncées par M. Quilès

La fédération des cheminots CGT a fait écho, mercredi 7 août, au cours d'une conférence de presse, aux mesures annoncées la veille par le ministre de l'urbanisme, du logement et des transports, en constatant qu'une fois de plus, derrière les mots, aucune proposition destinée à régler le problème posé n'est avancée. Les dispositions annoncées par M. Quilès à la suite de la catastrophe ferroviaire, qui a fait trente-trois morts, dont cinq cheminots — après une enquête faite, selon la CGT, « dans la plus grande précipitation » — sont jugées « trop insuffisantes » : la décision annoncée de doubler, de 400 à 800 kilomètres par an, le rythme d'équipement du réseau en liaison radio sol-train, ne concerne que la CGT « que des lignes sur lesquelles le type d'accident de Flaujac ne peut se produire ». Elle critique, de manière générale, la politique de suppression de lignes et d'emplois et estime qu'avec « 6 000 emplois supprimés au 31 juillet 1985, on met les bouchées doubles ».

Pour la CGT, comme pour d'autres syndicats de cheminots, le dispositif de sécurité optimum est celui des blocs automatiques. En réponse au ministre, qui avait affirmé que « la généralisation des blocs manuels de vote unique garantirait à tous une sécurité collective trop chère » (1 million de francs par kilomètre, alors que l'équipement en liaison radio revient à 200 000 F), la CGT a estimé que ces chiffres « étaient destinés à servir de repoussoir et masquer la volonté de poursuivre la politique imprimée par le contrat de plan », récemment signé entre le gouvernement et la SNCF.

Enfin la CGT a rappelé qu'elle avait fait au niveau régional, « six propositions extrêmement précises qui auraient permis d'éviter le drame de Flaujac ». Lorsque, sur la même portion de voie, un accident avait entraîné, le 21 octobre 1981, la mort d'un cheminot et fait douze blessés. Elle regrette que ces propositions (qui n'allaient pas jusqu'à réclamer des blocs manuels, mais seulement des liaisons radio avec les machines) soient restées lettres mortes.

CONJONCTURE

DANS SON BULLETIN TRIMESTRIEL

La Banque de France souligne la nécessité de continuer à maîtriser l'évolution de la demande interne

« C'est dans un contexte international moins favorable que devra être parachevé le redressement des comptes extérieurs », indique la Banque de France dans son bulletin trimestriel, publié le 7 août.

« La déclaration des coûts de production, souligne la note, se poursuit sous l'effet de la dégradation des revenus nominaux, dont la progression s'est ralentie : elle contribue à améliorer la situation financière des entreprises dont les taux de marge retrouvent les niveaux atteints à la veille du second choc pétrolier ».

Selon la Banque de France, il faut que « l'évolution de la demande interne continue d'être maîtrisée et que soit poursuivie la modernisation de l'appareil productif, car les fruits de ces efforts sont de plus en plus visibles ».

Les experts de l'Institut d'émission considèrent que « le succès du dispositif mis en place il y a deux ans, axé sur l'assainissement des finances publiques, l'orientation restrictive de la politique monétaire et la discipline des revenus et des prix, est un préalable nécessaire de la restauration de notre capacité d'expansion économique et de notre aptitude à créer des emplois ».

La Banque de France attire enfin l'attention sur le fait que l'écart d'inflation avec nos principaux partenaires a cessé de se réduire et tend à se stabiliser au niveau de 1,2 point en base annuelle.

SOCIAL

POINT DE VUE

Le vrai malaise des fonctionnaires

par MICHEL BALLUTEAU (*)

NULLE personne de bonne foi ne songe à nier l'existence d'un profond malaise des fonctionnaires (1). La vérité oblige à dire que ce malaise ne remonte pas à 1981. Mais force est de constater que, depuis cette date, non seulement il s'est amplifié, mais encore qu'il a changé de nature.

Le jugement porté par nos compatriotes sur ceux qui ont choisi de servir la collectivité devrait, globalement, être celui de la considération et de la reconnaissance. Qu'à la fin du précédent septennat les fonctionnaires se soient entendus qualifiés de « rentiers » était à la fois discutable et injuste. Posséder la garantie de l'emploi n'est sûrement pas un privilège — voir à considérer que le lien entre le chômage et les conditions de travail, — mais un aspect de la protection nécessaire à l'exercice de l'emploi public. Cette stabilité de l'emploi, l'Etat lui donne d'ailleurs une contrepartie : les agents publics sont généralement moins rémunérés que les employés du secteur privé ; cette différence s'explique par exemple, et à compétence équivalente, 30 % de dégrèvement des fonctionnaires d'encadrement.

Désorganisation

Ces éléments négatifs étaient toutefois compensés, et sans doute largement pour tous ceux qui ne considéraient pas l'administration comme un terrain privilégié de la lutte politique, par des adaptations permanentes du statut des fonctionnaires, comme en 1985 et 1976 — égales entre les femmes et les hommes, politiques à la famille, accès de la promotion interne et de la formation continue, — et par les effets de la politique de discussions salariales mises en place à partir de 1970, qui ont conduit à une réelle progression du pouvoir d'achat des agents.

Il en est désormais tout autrement. L'action des gouvernements

depuis quatre ans a abaissé la fonction publique en la désorganisant et en la politisant. Toute une série de décisions ont été prises, totalement défavorables aux agents.

Désormais, l'administration se perd dans des missions douteuses ou inutiles, elle passe de plus en plus dans la société, et le rôle que les gouvernements actuels lui font jouer correspond de moins en moins aux souhaits de nos compatriotes ou aux besoins réels de l'Etat.

La mise en place de la décentralisation, « à la hussarde », sans concertation véritable ni avec les élus locaux ni avec les agents, conduit à des partages de compétences, de services, des agents, délégués et peu respectueux des personnes.

Au lieu de prendre de vraies mesures pour améliorer les relations entre les usagers et les administrations, c'est la levée de l'anonymat qui est amorcée à la télévision, à la presse générale. Ce qui pourrait constituer une bonne mesure, dans un ensemble cohérent, se résume à une décision anecdotique, peu suivie par les agents, dont certains le jugent dangereux.

Les recrutements depuis 1981 sont un modèle d'incohérence. Faut-il élogiser sur les créations massives puis les suppressions d'emplois, enfin sur l'utilisation des TUC dans certains services ? En réalité, il n'existe pas de « nombre idéal » de fonctionnaires par rapport à la population. Il n'existe que des missions assignées à l'Etat, qui doivent être correctement remplies par un nombre adéquat d'agents, secteur par secteur. Cette réflexion sur les missions et les moyens n'a pas été menée depuis quatre ans, et c'est l'un des maux les plus graves de l'actuelle gestion.

Quant au pouvoir d'achat des agents, c'est bien sous des gouver-

(*) Délégué national du RPR chargé de la fonction publique.

AFFAIRES

HITACHI SOUPÇONNÉ DE DUMPING

La montée du protectionnisme aux Etats-Unis

Après le textile, l'acier, les chaussures, le gouvernement américain va-t-il prendre des mesures protectionnistes dans les secteurs de l'électronique ? Le département de la justice vient d'ouvrir une enquête sur un éventuel « dumping » du constructeur japonais Hitachi sur ses ventes de micro-ordinateurs aux Etats-Unis. La semaine passée, après une enquête semblable, la Commission internationale, organe du ministère du commerce, a estimé que les exportations japonaises de circuits intégrés étaient préjudiciables aux fabricants américains.

Pour l'instant, rien n'est encore formellement décidé. Ces enquêtes sont des étapes préliminaires aux décisions qui doivent être prises au niveau de la Maison Blanche. La « pression » des industriels américains, considérable depuis environ une année, n'avait pour l'instant débouché que sur un refus catégorique de l'administration de prendre même leurs inquiétudes en considération. Le libre échangeisme, clarifié par M. Reagan, s'accorde mal avec le protectionnisme. Depuis quelques semaines, la philosophie de Washington semble avoir changé comme en témoignent ces enquêtes.

Les raisons en sont d'abord économiques. L'annonce d'un déficit commercial américain dans l'électronique, qui s'est passé, pour la première fois dans l'histoire, a créé un véritable traumatisme dans les milieux de la « high tech ». C'est la suprématie

technologique des Etats-Unis qui apparaît menacée avec toutes les conséquences possibles sur l'avenir de l'ensemble de l'industrie des Etats-Unis, mais aussi sur ses moyens de défense. L'électronique a toujours été, outre-Atlantique, liée aux militaires. Les industriels américains sont désormais convaincus qu'il faut « faire quelque chose » pour que les récentes mesures d'ouverture du marché nippon, annoncées par M. Nakasone, ne se perdent pas comme les précédentes dans les sables bureaucratiques ou ne tombent pas sur la « culture » des consommateurs japonais, fermés aux produits étrangers. Bref, pour que les japonais achètent des puces américaines il ne suffit plus de belles paroles.

Mais les raisons sont aussi politiques. Les démocrates ont déposé un projet de loi en juillet dernier (Trade Emergency and Export Promotion Act), qui vise à hausser de 25 % les taxes douanières sur les produits importés des pays avec lesquels le déficit commercial américain est trop lourd, Japon, Taiwan, Corée du Nord et Brésil en particulier. Si le déficit global américain ne donne pas de signe d'amélioration avant l'an prochain, année d'élection au Congrès, la poussée protectionniste va devenir trop populaire dans les milieux d'affaires pour que M. Reagan ne soit pas contraint de « faire quelque chose ».

EL. B.

ENTREPRISES

M. Carl Icahn possède maintenant 45 % de TWA

Le financier new-yorkais Carl Icahn a acquis en Bourse de nouvelles actions de TWA, et le groupe d'investisseurs qu'il conduit possède maintenant 45,5 % du capital de la compagnie aérienne. M. Icahn semble désormais en mesure de bloquer l'offensive menée par les dirigeants de TWA qui souhaitent faire racheter leur compagnie par Texas Air pour contrebalancer une prise de contrôle par la « Raiders » new-yorkais. Dans cette bataille, M. Icahn a obtenu en début de semaine l'appui des syndicats de pilotes et de mécaniciens de TWA, inquiets des méthodes sociales de Texas Air (le Monde du 7 août).

La volerie Hood (La Rochelle) dépose son bilan

La volerie Hood, filiale de la société américaine du même nom, qui fabrique à La Rochelle (Charente-Maritime) des planches à voile, a déposé son bilan. Elle emploie trente-sept personnes à temps plein et une trentaine de salariés avec des contrats à durée déterminée. Ce dépôt de bilan s'explique, selon le dirigeant de la société, M. Bernard Ansel, par le manque de fonds propres et des difficultés commerciales en RFA et aux Etats-Unis. — (AP.)

LE GÉNIE CIVIL DU MÉTRO DE CARACAS SERA FRANÇAIS

La partie génie civil d'une nouvelle tranche du métro de Caracas va désormais être confiée à un consortium de quatre sociétés françaises (1) dont le chef de file est Spie-Batignolles. C'est ce qui ressort de la signature mercredi 7 août, à Venezuela, d'un contrat de 240 millions de dollars (2 milliards de francs) qui s'intègre dans le cadre de la participation française dans la construction du métro de Caracas, qui a déjà entraîné la signature de trois contrats de fourniture de matériel électromécanique en septembre 1978, novembre et décembre 1981 par FRAMECA, le consortium français (2). Jusqu'à présent, la partie génie civil avait été assurée par des entreprises vénézuéliennes.

Le financement est assuré, pour un tiers par les fonds propres de l'Etat vénézuélien, la CAMC (Compañía Anónima del Metro de Caracas), pour un tiers par des crédits financiers français, et pour le dernier tiers par des crédits acheteurs, encore français.

(1) SGE-BTP, SAE, Montecool, Spie-Batignolles.
(2) FRAMECA (France Métro Caracas) est un consortium des principales sociétés françaises de métro, dont le chef de file est la SCITE (Société générale de technique et d'études).

Énergie

Le développement du gisement de gaz géant du Qatar va commencer. La compagnie nationale Qatar General Petroleum Corporation a confié à la société américaine Bechtel les études préliminaires pour la conception de la première phase du développement du gisement de gaz géant de North Field. Ce gisement, qui contiendrait au moins 4 000 milliards de mètres cubes de réserves, est l'un des plus grands du monde. Il sera développé en trois phases, permettant chacune de produire environ 8 milliards de mètres cubes par an. Le premier contrat, attribué à Bechtel, d'une valeur de 1,1 million de dollars, constitue la toute première étape de l'engagement du projet, dont le coût total devrait s'élever à quelque 15 milliards de dollars.

(1) Voir le Monde des 4 et 5 août 1985.

NIE

net-
tion
dés-
ché,
des
ave-
7, Je
ret-
mon-
dés-
ré-
duc-
s un
si dé-
sion

que
le
sion
la
més
l si
uté
de
inv-
les
cor-
rie-
ple-
sion

un le-
tair
sur
arri-
si, en
au-
sra-

des
ave-
l de

hier

conten-
t'ait
ce que
collecti-
né le
minist-
for ne
rémet

double
ms du
ération
attants
uésie
s com-
ent ait
acquis
en 1928
cain et

ste du
ciel du
camp-
le sup-
A, qui
a pour
spagne
s droits
partici-
et aux
l'usie
tient à
ble que

Jatines,
13-79.

AM

S

ruption
73-33

7 AOUT

SECOND MARCHÉ

G.P.-R.D.	1950	1980
APP	820	825
Calabrese	322	322
Un Garini Sopri	1045	1050
Equip. Elect.	285	281
Equip. Forniture	281	142
	281	240
Merchini O.T.A.	1790	1790
S. S. Desmott	801	795
Alcanti	512	512
Un Desmott	700	700
Un Desmott	862	362
Un Desmott	228	237
Un Desmott	331	330
Un Desmott	411	411
Un Desmott	300	300
Un Desmott	331	20
Un Desmott	602	802
Un Desmott	1700	1700
Un Desmott	811	300
Un Desmott	308	808
Un Desmott	303	303
Un Desmott	800	800
Un Desmott	227	234
Un Desmott	901	901

Hors-cote		
achene	295	
ody	55	54
opacite	450	450 50
ydro-Energie	310	
onac M.V.	126 40	125 60
C.P.R.	140	
reins et Multicoas	112	
iffant	348	347 80

VALEURS	Émission Prix incl.	Rachat net
ereng Investiss.	509 00	486 85
ntersecteur Cit-Porte	607 00	607 65
A.L.E. St-Henri	280	280
ny Association	206 37	206 37
ntre Investiss.	325 57	325 8
ntreprise	165 18	165 18
ntreprise Transatlantique	553 84	548 80
ntreprise Vert	101 95	104 74

H-Honors Bio-chem.	519.44	495.88
H-Honors Pacific	384.71	366.66
H-Honors Rail	10420.75	10368.99
H-Honors Ranchment	11631.25	11573.33
H-Honors Technol.	828.37	599.88
H-Honors	10182.68	10172.55
H-Honors	408.25	388.77

Account Title	1972/73	1973/74
Acc. Mobil. Dir.	349 45	333 60
Acc. Random	174 00	169 80

Paris, Val. Franc.	230 50	220 50
Protestant Assoc.	57943 19	57943 19
Protestant, Conf. luth.	58075 76	58075 76
Protestant, Chirolex	54906 54	54906 54
Protestant (Canton St)	588 81	578 65
Protestant, Assoc. luth.	1234 98	1234 98
Protestant, Conf. luth.	4637 82	442 88
Protestant, Conf. luth.	581 31	584 81
Protestant, Conf. luth.	241 23	231 01
Protestant, Conf. luth.	391 81	310 20
Protestant, Conf. luth.	335	374 01
Protestant, Conf. luth.	187 55	188 95
Protestant, Conf. luth.	334 41	319 29
Protestant, Conf. luth.	5061 50	5013 63
Protestant, Conf. luth.	785 02	748 08
Protestant, Conf. luth.	1027 58	980 39
Protestant, Conf. luth.	340 52	421 98
Protestant, Conf. luth.	402 50	347 53
Protestant, Conf. luth.	847 05	808 31
Protestant, Conf. luth.	1067 58	1019 11

Investment	403 17	384 8	125 1
Industrie	989 34	954 0	34 3
I.A.P., Investment	341 73	326 2	15 5
Non-Associations	112 51	112 5	0
Insurance	305 18	291 3	13 8
Insurance	88 1	84 1	4 0
to Germany	1278 39	1252 1	26 2
to Germany	667 38	637 1	30 2
to Japan	986 80	942 1	44 7
to Region	1915 64	1828 7	86 9
to France	1679 56	1617 7	61 8
to France	156 63	156 6	0 0
to Obligations	1109 3	1072 6	36 7
to Obligations	387 3	369 8	17 5
to Obligations	1307 1	1306 1	0 0
to Obligations	700 13	689 4	10 7

Cours produit	Premier cours		Dernier cours		+ - %
	1986	1987	1986	1987	
80 35	80 15	82 10	+ 0 00	+ 0 00	
131	128 80	128 80	+ 0 00	+ 0 00	
1275	1155	1184	+ 1 79	+ 1 79	
275 40	258 00	300 50	+ 1 68	+ 1 68	
255 50	46 75	46 80	+ 0 05	+ 0 05	
5015	957 99	997	+ 1 70	+ 1 70	
704 74	705 75	705 75	+ 0 00	+ 0 00	
273 50	258 50	258 50	+ 0 00	+ 0 00	
118 15	118 15	118 15	+ 0 00	+ 0 00	
860	860	850	+ 1 13	+ 1 13	
762	752	752	+ 0 00	+ 0 00	
133 50	130 90	131 50	+ 1 45	+ 1 45	
177	165	165	+ 0 00	+ 0 00	
325	331	341	+ 0 28	+ 0 28	
945	937	941	+ 0 04	+ 0 04	
85 70	88 90	88 90	+ 0 00	+ 0 00	
118	118	118	+ 0 00	+ 0 00	
82 45	82 45	82 45	+ 0 00	+ 0 00	
73 78	72 78	72 78	+ 0 00	+ 0 00	
126 30	126 30	126 30	+ 0 00	+ 0 00	
12 30	12 30	12 30	+ 0 00	+ 0 00	
86	86	86	+ 0 00	+ 0 00	
10 30	10 30	10 30	+ 0 00	+ 0 00	
652	659	680	+ 2 25	+ 2 25	
280	280	280	+ 0 00	+ 0 00	
198	198	198	+ 0 00	+ 0 00	
472	465	461	+ 1 73	+ 1 73	
186	184	183	+ 0 01	+ 0 01	

COURS DEVISES	COURS prix	COURS 7/18
98600	98950	98950
98900	98700	98700
55	55	55
435	547	548
539	540	540
1630	660	660
3750	3750	3750
1500	1900	1900
1280		
3695	356-	356-
544		

3.33

S
ruption
aration
3.33

